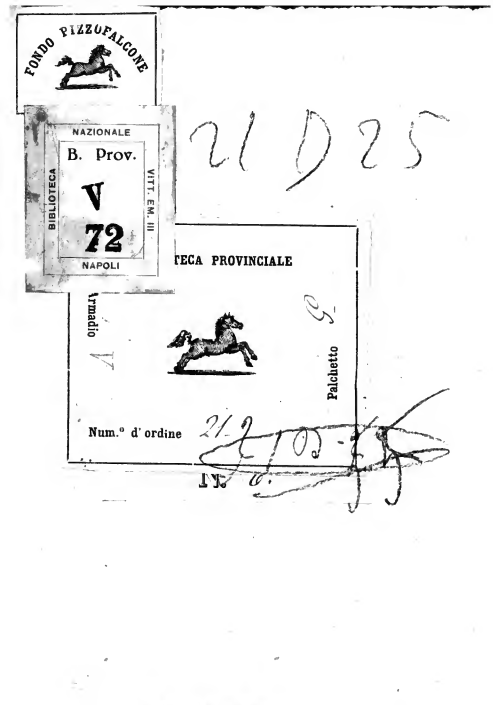



FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
V
72
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
21 D 25
TECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.o d' ordine

VOYAGES

DE

MIRZA ABU TALEB KHAN.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE CHARLES, RUE DE THIONVILLE, N°. 36.

VOYAGES

DE

MIRZA ABU TALEB KHAN,

EN ASIE, EN AFRIQUE ET EN EUROPE,

PENDANT LES ANNÉES 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803;

ÉCRITS PAR LUI-MÊME EN PERSAN.

Suivis d'une réfutation des idées qu'on a en Europe sur la liberté des femmes d'Asie; par le même auteur.

LE TOUT TRADUIT DU PERSAN EN ANGLAIS,

PAR M. CHARLES STEWART, Ecuyer, M. A. S. Professeur de Langues Orientales au Collége de la Compagnie des Indes Orientales à Hertfort.

ET TRADUIT DE L'ANGLAIS EN FRANÇAIS

PAR M. J. C. J.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, ancien hôtel de Lauragais, rue de Lille, n°. 17, vis-à-vis des Théatins;
Et à STRASBOURG, même maison de commerce.

1811.

VOYAGES

DE

MIRZA ABU TALEB KHAN.

CHAPITRE XIX.

Du caractère des Anglais. Avantages de la simplicité des mœurs, prouvés par l'histoire des Arabes et des Tartares. Manière dont l'auteur défend les coutumes des Mahométans.

Je vais passer maintenant à une partie désagréable de ma narration, et qui me fera peut-être accuser d'ingratitude; et cela parce que je veux satisfaire à la promesse formelle que j'ai faite à lady Spencer et à plusieurs autres de mes amis, de parler franchement des défauts et des vices qui m'ont paru déshonorer le caractère du peuple anglais, mais qui peut-être ne sont que des chimères formées par mon imagination. Si les idées que je vais avancer ne

sont pas justes, j'espère qu'on voudra bien les attribuer plutôt à un défaut de jugement de ma part, qu'à la malignité ou à l'ingratitude; mais si l'on trouve que mes réflexions sont exactes, je désire qu'ils (les Anglais) me tiennent quelque compte de ma franchise, et cherchent à se corriger de leurs erreurs.

Comme c'est principalement à Londres que j'ai appris à connaître et à apprécier le peuple anglais, on pourra m'objecter avec une grande apparence de raison, qu'on trouve dans la capitale plus d'hommes corrompus que dans tout le reste de l'empire.

Le premier et le plus grand défaut que j'aie trouvé chez les Anglais, est leur manque de religion et leur grand attachement à la philosophie (athéisme). Les effets de ces principes, ou plutôt le défaut de principes, est fort remarquable dans le bas peuple, qui est totalement dépourvu de toute espèce de morale. Il est vrai qu'il a soin de ne pas contrevenir aux lois du pays, dans la crainte d'être puni; mais toutes les fois que l'occasion s'offre de voler quelque chose sans courir le risque d'être découvert, il ne manque pas de s'en saisir. Il est aussi constamment au guet pour trouver le moyen de se rendre maître des propriétés

des riches, qui sont obligés de tenir leurs portes fermées, et d'exclure les étrangers de chez eux. Grace à la vigilance des magistrats, à la sévérité des lois, et à la probité des classes supérieures, il n'y a pas encore de bien funestes conséquences à craindre de cette turpitude du peuple; mais si ces pratiques odieuses pouvaient un jour prévaloir généralement, il devrait nécessairement en résulter une ruine inévitable.

Le second défaut qui se fait remarquer visiblement chez le peuple anglais, c'est la vanité ou plutôt l'insolence. Fier de son pouvoir et de sa prospérité pendant ces cinquante dernières années, il semble ne pas craindre un retour de la fortune, et dédaigner de le prévenir. Par exemple, lorsque le peuple de Londres se rassembla, il y a quelque temps, au sujet des nouvelles taxes et du haut prix des denrées, et se trouvait, pour ainsi dire, en état de révolte, les magistrats parvinrent, à la vérité, à dissiper par la force armée les attroupemens, mais on ne prit ensuite aucune mesure pour extirper entièrement le mal. Quelques personnes en place dirent que le but des factieux avait été d'obtenir un plus haut salaire (moyen qu'emploient souvent les ou-

vriers en Angleterre); d'autres étaient d'opinion qu'on ne pouvait appliquer aucun remède à ce mal; et de cette manière on ne mit point de suite à cette affaire. Toute cette conduite me paraît annoncer une aveugle confiance, laquelle, au lieu d'aller au-devant du mal, et de travailler à le prévenir, attend que le désordre existe pour chercher alors à y porter remède. Cette présomption abonde plus ou moins chez chaque Anglais; cependant elle diffère beaucoup de la vanité des Indiens et des Persans.

Le troisième défaut dont on peut les accuser, c'est leur passion d'amasser de l'argent et leur attachement aux affaires de ce monde. Cependant ces mauvaises qualités ne sont pas aussi répréhensibles en eux que dans des pays où l'on est plus sujet à éprouver les vicissitudes de la fortune; car, en Angleterre, la propriété de chacun est si bien protégée par la loi, qu'on y est sûr de jouir des fruits de son industrie : mais on remarque, en général, que l'avarice et la parsimonie sont accompagnées d'idées basses et illibérales; qu'elles rendent, par conséquent, méprisables ceux qui en sont entachés; tandis que la générosité, si elle n'est pas portée à la prodigalité, mais guidée par la prudence, rend un homme considéré et respectable.

La quatrième de leurs faiblesses est l'amour du repos et la répugnance pour le travail ; mais cependant ce défaut n'est porté qu'à un degré modéré, et ne peut être comparé à l'indolence et à l'apathie des fumeurs d'opium de l'Hindoustan et de Constantinople ; il les empêche seulement de se perfectionner dans les sciences, et de se rendre utiles à leurs amis, dans ce qu'il leur plaît d'appeler les petites occasions. Il faut néanmoins que je remarque que l'amitié est plus souvent cimentée par des actes d'affabilité et de bienveillance que par des bienfaits continuels ; car le moyen d'exercer les premiers se présente tous les jours, tandis que ce n'est que rarement qu'on peut se livrer aux autres. J'ai souvent été obligé, à Londres, d'incommoder mes amis, en les priant de me servir d'interprètes dans l'arrangement de mes comptes avec mon hôte et d'autres personnes ; mais j'ai toujours remarqué que chaque fois, au lieu de sacrifier quatre où cinq minutes et de dire quelques mots en ma faveur, ils préféraient d'acquiescer à une demande injuste, et d'offrir à payer de leur bourse les *item* contre lesquels je formais des objections. Leur physionomie exprimait alors si visiblement l'aversion qu'ils avaient de jouer le rôle d'interprète ou

de médiateur, que j'ai renoncé à la fin à les importuner. En cela, j'ai trouvé que les Français sont beaucoup plus obligeans ; car quand le maître d'un hôtel garni cherchait à me tromper, les personnes qui se trouvaient présentes à nos débats intervenaient toujours en ma faveur, et l'obligeaient à me faire justice.

D'après cette légère observation sur la conduite de mes amis de Londres, vous supposerez que ces messieurs avaient de grandes affaires qui demandaient tout leur temps; tandis que neuf sur dix de ceux que je connaissais à l'extrémité ouest de la ville, n'avaient, pour ainsi dire, rien qui les occupât. Peut-être donnent-ils une ou deux heures après le déjeûner à leurs affaires; le reste du jour est consacré aux visites et au plaisir. Si l'on vient trouver un de ces messieurs, il est plus que probable que le domestique dira que son maître n'est pas chez lui; mais ce n'est là qu'une réponse banale pour éviter ceux dont ils ignorent le motif de la visite, ou dont ils craignent les importunités. Je dois dire également qu'en ceci les Français sont encore, en général, supérieurs aux Anglais : on les trouve toujours serviables; ils ne laissent jamais apercevoir ces

marques d'impatience qui sont si visibles et si condamnables chez les Anglais.

Leur cinquième défaut tient de près au précédent, et s'appelle irritabilité de caractère. Cette passion les porte souvent à se brouiller avec leurs connaissances et même avec leurs amis, sans aucune cause réelle. Les étrangers ont rarement à se plaindre des mauvais effets de ce vice; mais comme la société ne peut se soutenir que par des condescendances mutuelles, et quelquefois en fermant les yeux sur les faiblesses et l'ignorance de nos amis, il cause souvent des animosités entre les plus proches parens, et même leur désunion.

Le sixième défaut des Anglais est la dissipation du temps, en s'occupant trop à dormir, à manger et à faire leur toilette; car, outre les ablutions nécessaires, ils se rasent et frisent leurs cheveux tous les matins; après quoi, pour satisfaire à la mode, ils emploient vingt-cinq articles différens pour leur habillement. Tout cela, à la barbe près, se répète avant le dîner, et ils quittent de nouveau tous leurs vêtemens le soir; de sorte qu'on doit compter au moins deux heures par jour pour la toilette seule; il faut une heure pour déjeûner, trois autres heures pour le dîner, et les trois heures qui

suivent sont consacrées au thé et à la compagnie des dames. Le sommeil demande neuf heures; de sorte qu'il reste exactement six heures des vingt-quatre pour faire des visites et veiller à ses affaires. Lorsqu'on leur reproche cette perte de temps, ils répondent : « Comment peut-on éviter cela? » Mais je leur réponds : « Diminuez la quantité de vos vêtemens, rendez votre toilette plus simple, ne vous rasez point, et donnez moins de temps à la table et au lit. »

Le septième défaut est leur manière sensuelle de vivre, par laquelle ils centuplent leurs besoins. Jetez un coup d'œil sur leur cuisine remplie de divers ustensiles, sur leurs appartemens superbement meublés, sur leurs buffets chargés de vaisselle d'or et d'argent, sur leurs tables comblées de glaces (les plateaux) et de porcelaine, sur leurs caves pleines de vins de toutes les parties du monde, sur leurs parcs qui abondent en toutes sortes de gibier, et sur leurs viviers qui fourmillent de poisson, et vous verrez que toutes ces excessives dépenses ne servent qu'à exciter leurs désirs.

Si les personnes dont il est question ici voulaient se donner la peine de lire l'histoire des Arabes et des Tartares, elles verraient que,

si ces deux peuples ont fait de grandes conquêtes, ce n'est pas par leur nombre et la supériorité de leurs armes, qui n'étaient que des arcs, des flèches et des sabres; mais qu'il faut les attribuer au peu de besoins qu'ils avaient : de manière qu'ils étaient toujours prêts à se battre en se contentant de la plus grossière nourriture. Leurs chefs étaient satisfaits de partager le sort de leurs soldats, et leur dépense personnelle se réduisait à peu de chose. Aussi, quand ils entraient dans un pays ennemi, le revenu en suffisait toujours pour la forme simple et sage de leur gouvernement; et au lieu de charger d'impôts leurs nouveaux sujets, ils les diminuaient quelquefois de la moitié; de sorte que les peuples limitrophes, loin de craindre l'approche de leurs armées, la désiraient au contraire, et leur rendaient la conquête de leur pays facile. C'est à cela seul qu'il faut attribuer la rapidité avec laquelle ils parvinrent à soumettre une grande partie de la terre.

On raconte une anecdote d'Aly, le commandeur des croyans (sur qui repose la grace de Dieu!) qui servira à confirmer ce que je viens d'avancer. Le gendre du prophète, avant de se mettre en marche pour une expédition,

ordonna de cuire à la fois une quantité de pain d'orge assez grande pour le nourrir pendant vingt jours. Il chargea son propre chameau de cette provision, et mangea chaque jour un de ces pains trempé dans de l'eau, et ce fut là toute sa nourriture. Ses amis lui firent des représentations sur cette abstinence, et le prièrent de faire préparer quelques autres mets. Il leur répondit : « Mon temps est entièrement » rempli par deux autres objets : d'abord, par » mon devoir envers Dieu ; et, secondement, » par mes soins pour l'armée. Je n'ai donc » pas de momens à perdre pour satisfaire mon » appétit. »

Je pense que l'anecdote suivante de l'empereur Timour (Tamerlan) paraîtra convenir également au point dont il est question ici. Dans le temps que ce célèbre conquérant retournait à Samarcande, après avoir soumis la Perse, il laissa dans l'Azerbyan une armée considérable sous le commandement de quelques-uns de ses plus habiles généraux ; mais avant que de quitter cette province, il fit venir ces généraux en sa présence, et après leur avoir donné de bons avis sur leur conduite et sur la tranquillité du pays qu'il confiait à leurs soins, il finit par dire : « Par la grace de

» Dieu et le succès de nos armes, tous nos » ennemis ont été extirpés de la terre dans » cette partie du monde, excepté le sultan » Ahmed Jellair, et Kara Yusuf le Turcoman, » qui, l'un et l'autre, se sont refugiés sur le » territoire des Ottomans de Constantinople. » Le premier d'eux est roi, et fils de roi; » mais comme il a été élevé dans la molesse et » le luxe des Persans, je ne le crains pas. Mais » gardez-vous de Kara Ysuf. C'est un soldat » expérimenté, que l'adversité a endurci, qui » est accoutumé d'ailleurs à toutes sortes de » privations, et capable de supporter les peines » et les fatigues : que toute votre attention soit » donc fixée sur lui. » La pénétration de l'empereur et la justesse de ses observations se trouvèrent pleinement confirmées dans la suite; car peu de temps après sa mort ces deux princes envahirent la province d'Azerbyan. Le sultan Ahmed ne tarda pas à être défait et mis à mort; mais Kara Yusuf, soutenu par les qualités que l'empereur avait reconnues en lui, tira avantage du manque d'énergie et de la conduite tyrannique des Tartares, pour reconquérir non seulement sa propre province, mais les chassa encore d'une grande partie de la Perse.

La vanité et l'arrogance forment le huitième défaut des Anglais, surtout relativement aux sciences et à la connaissances des langues étrangères; car à peine l'un d'entre eux a-t-il acquis la plus faible idée des principes d'une science, ou les premiers rudimens d'une langue étrangère, qu'il se met immédiatement à composer un ouvrage sur cette matière, et, par le moyen de la presse, repand des livres qui n'ont pas plus de mérite intrinsèque que les jouets des enfans, et qui servent à amuser les ignorans, sans être d'aucune utilité aux hommes instruits. Ce n'est pas là mon sentiment particulier; mais il me fut confirmé par des Grecs et des Français, dont les langues sont cultivées en Angleterre avec plus d'ardeur qu'aucune autre. Telle est cependant l'infatuation des Anglais, qu'ils ajoutent implicitement foi à la profonde connaissance de l'auteur, et achètent son livre. Ceux même qui peuvent passer pour juges compétens de cette matière, ne s'opposent point à cet abus; mais prétendent qu'un peu de science vaut mieux qu'une ignorance profonde. Je rejette cet axiome; car la partie de science réelle et de vérité contenue dans plusieurs de leurs livres est si petite, qu'on perd beaucoup de temps à les lire, sans parler

des opinions erronées et de la manière vicieuse de voir les choses qu'on adopte par la lecture de ces ouvrages, et dont il est plus difficile de se défaire que d'introduire des idées justes dans un esprit qui n'a encore reçu aucune instruction.

Loin de moi l'idée de vouloir déprécier les talens transcendans et le caractère angélique de sir William Jones; mais il faut convenir que, comme il a composé sa grammaire persane dans sa jeunesse, avant qu'il eût acquis quelque connaissance dans la langue hindoue, elle a dû être naturellement fort défectueuse dans plusieurs parties; et l'on doit regretter que les places publiques qu'il a occupées et ses autres études, ne lui aient pas permis de la revoir, après qu'il eut passé quelque temps dans l'Inde. Lorsqu'on m'a prié de donner des leçons de langue persane à des personnes qui avaient étudié auparavant cette grammaire, j'ai trouvé qu'il était beaucoup plus difficile de corriger la mauvaise prononciation qu'elles avaient contractée, que d'instruire une personne qui n'avait jamais vu, avant ce temps, l'alphabet persan. Ces sortes de livres sont aujourd'hui en si grand nombre à Londres, qu'il sera bientôt difficile de les distinguer des ouvrages vraiment utiles.

Le neuvième défaut qui dépare le caractère

des Anglais, est leur humeur intéressée. Ils cherchent souvent à faire leur propre bien, sans considérer si par là ils ne portent pas préjudice à d'autres ; et lorsqu'ils songent à se procurer quelque avantage, on les voit plus humbles, plus soumis que cela ne convient, selon moi, à des gens d'honneur : aussi n'ont-ils pas plutôt obtenu ce qu'ils désirent, que, soit honte de leur conduite passée, ou déplaisir de la continuer, ils rompent tout-à-coup leur liaison avec les personnes qui leur ont été utiles. D'autres, retenus par un sentiment de décence, continuent à voir leurs bienfaiteurs; ils cherchent même à faire oublier leurs torts à ceux qu'ils ont molestés ou trompés par des promesses, en les caressant et en les flattant. J'ai eu peu d'occasions de faire par moi-même l'expérience de ces menées en Angleterre; mais la conduite que le colonel H—y, M. M—n, M. J—n, et le docteur B—n, ont tenue envers moi dans l'Inde, m'en ont fourni des preuves convaincantes ; car toutes les fois qu'ils avaient quelque service à me demander, rien ne leur coûtait pour m'y déterminer ; mais après avoir obtenu de moi ce qu'ils désiraient, ils oubliaient promptement leurs promesses, et m'abandonnaient à la malice de mes ennemis.

J'aurais pu certainement m'épargner la peine de citer ces exemples; car ce défaut des Anglais est si évident, qu'on ne saurait former aucun doute à cet égard.

Il est connu que lorsque le lord H—t était gouverneur de Madras, il eut besoin d'être instruit de la direction intérieure des revenus du Carnatic, et que, pour cet effet, il sollicita la sanction de son supérieur, sir J. Shore. Il se vit cependant trompé à cet égard, car le gouverneur refusa de se prêter à cette mesure, en disant : « Quoique cela puisse être conforme à » la politique, ce n'en serait pas moins une » injustice et une infraction au traité qui sub- » siste entre le nabob et la compagnie des » Indes orientales. » Sa seigneurie répondit à ces observations : « Que si, dans des temps » antérieurs, les Anglais avaient montré cet » esprit de réserve à s'agrandir, il n'aurait pas » proposé cette mesure à son excellence; mais » que, comme il était généralement connu » que le système opposé avait toujours prévalu, » il pensait qu'en laissant échapper l'occasion » actuelle, ce serait à-peu-près commettre un » acte de folie. »

Le dixième vice de cette nation, c'est le manque de chasteté; car, sous cette dénomination,

je comprends non seulement la conduite répréhensible des jeunes femmes qui se font enlever par leurs amans, et d'autres qui cohabitent avec des hommes avant que d'être mariées avec eux ; mais encore la licence effrénée avec laquelle se conduisent les deux sexes à Londres, comme cela est prouvé par le grand nombre de maisons publiques dans tous les quartiers de la ville. On m'a assuré positivement que, dans la seule paroisse de Marie-la-Bonne, il y avait soixante mille courtisanes, outre qu'il y a à peine une rue de la métropole où l'on n'en trouve point.

Le onzième vice des Anglais, c'est l'extravagance à laquelle ils se livrent, en dépensant au-delà de leurs revenus pour des choses qui ne leur sont d'aucune utilité, et dont j'en ai nommé quelques-unes en parlant de leur luxe ; on doit y joindre ici leurs voitures, leurs chevaux et leurs domestiques, dont il en faut souvent deux trains, un pour le maître et l'autre pour la maîtresse. On dépense aussi beaucoup d'argent à Londres en bals, mascacarades, assemblées, etc.; et souvent mille livres sterlings sont ainsi dissipées en une seule nuit. J'ai connu des personnes qui, avec six ou sept mille livres sterlings par an, se

trouvaient si gênées par ces folles dépenses, qu'elles n'avaient pas le moyen de prêter dix livres sterlings à un ami qui aurait eu besoin de cette modique somme. Cet esprit de vertige paraît accroître chaque jour; et, comme il a gagné la classe des marchands et même celle des artisans, il faut en attendre les plus fâcheuses suites; car si ces gens trouvent que les bénéfices de leur industrie ne suffisent pas pour satisfaire leurs caprices, ils auront nécessairement recours à des moyens illicites, qui les conduiront à la potence. Cela sert encore à propager la dissipation et la débauche dans les classes inférieures, par conséquent à produire une subversion de l'ordre qui doit régner dans un sage gouvernement.

Pendant une de mes excursions de Londres dans une voiture publique, je trouvai dans un Anglais la plus grande extravagance unie à la plus vile bassesse. Cet homme, qui avait assez bonne apparence, m'adressa la parole peu de temps après que nous fûmes placés dans le carrosse, et me fit, entr'autres, plusieurs questions touchant l'Inde, surtout relativement aux prix des denrées. Il parut surpris du peu de valeur de certains articles; mais après avoir gardé pendant quelque temps le silence, il dit: « Il est

» probable que ce bon marché des denrées doit » être attribué à la rareté de l'argent, et à la » modicité des revenus des habitans de ce pays. » Je lui répondis qu'il était dans l'erreur; qu'il n'y avait pas de contrée plus riche que l'Hindoustan, et qu'il était passé même en proverbe que les aventuriers d'Europe ne s'y transportaient que pour faire fortune. A dîner, il demanda les vins les plus précieux, et m'invita à boire avec lui. Comme je ne m'y trouvais pas disposé et ne voulais point d'ailleurs faire de dépense, je le remerciai; mais lorsqu'on apporta le compte de la dépense, il s'en saisit et en partagea le montant également entre tous les convives. Je fus surpris de cette insolence; cependant comme aucun des autres voyageurs ne voulut contester cette demande, quoiqu'elle semblât les surprendre tous, je fus honteux de paraître plus parsimonieux qu'eux, et payai, pendant deux jours, huit schellings pour chaque dîner; ce qui est le double de ce qu'on prend ordinairement de ceux qui voyagent par les voitures publiques.

Si jamais cet esprit de démence gagne les départemens des ministres, il est certain qu'ils dilapideront le trésor public, ou se laisseront

corrompre ouvertement, et alors l'état penchera visiblement vers sa ruine.

Si les Anglais veulent se donner la peine de lire l'histoire ancienne, ils y verront que le luxe et la prodigalité ont causé la chute de plus d'états que ne l'ont fait des armées ennemies. Ces vices engendrent l'envie, la discorde, l'animosité, et rendent le peuple efféminé, ou porté à un changement d'ordre; et c'est à eux qu'il faut attribuer la subversion de l'empire romain en Europe, ainsi que l'anéantissement total de la puissance du Mogol dans l'Inde.

Leur douzième défaut est leur mépris pour les usages des autres nations, et la prévention qu'ils ont pour ceux de leur pays, quoiqu'ils soient, en effet, bien inférieurs. J'eus un exemple frappant de ce préjugé dans la conduite de mes compagnons de voyage à bord du vaisseau, dont quelques-uns, quoique d'ailleurs d'un caractère respectable, trouvèrent ridicule l'usage que j'avais de me coucher avec un pantalon et une robe de chambre, prétendant qu'ils dormaient beaucoup mieux en se mettant au lit presque nus. Je leur répondis que ma manière était certainement la plus décente, outre qu'en cas de quelque accident imprévu, je pouvais me porter en un instant sur le tillac, et sauter

dans la chaloupe, si le besoin le demandait; tandis qu'ils devraient mettre quelque temps à s'habiller, ou sortir d'une manière immodeste de leur cabane. Ils me répliquèrent que de pareils accidens arrivent rarement; mais que si quelque malheur avait lieu, ils ne feraient aucune difficulté de paraître en chemise. Je ne cite ce trait que pour donner une preuve de leur obstination et de leur préjugé en faveur des coutumes qui leur sont propres.

On m'a souvent attaqué à Londres sur le ridicule et l'enfantillage de quelques usages des Mahométans; mais comme, d'après la connaissance que j'avais du caractère des Anglais, j'étais convaincu que ce serait une folie de ma part que de discuter le point philosophiquement avec eux, je me contentais de l'éluder. Par exemple, lorsqu'ils cherchaient à tourner en ridicule les cérémonies que les pélerins remplissent quand ils arrivent à la Mecque, je leur demandais pourquoi ils regardaient le baptême par un prêtre comme nécessaire au salut d'un enfant? Quand ils me reprochaient l'usage de nous servir de nos mains pour manger, je répondais qu'en suivant cette habitude, nous ne courions pas le danger de couper nos voisins ou nous-mêmes, et qu'il y a un ancien proverbe qui

dit : « Que c'est près des os que la viande est la » meilleure »; mais que, sans parler de ces avantages, il est certain que nos mains doivent nous paraître plus propres que les pieds d'un garçon boulanger, qui pétrit la pâte. Par cette façon d'argumenter, je réduisais mes adversaires complètement au silence, et tournais souvent la raillerie contre eux, tandis qu'ils cherchaient à me rendre ridicule.

Plusieurs de ces vices ou de ces défauts ne sont pas naturels aux Anglais; mais on peut dire que la prospérité et le luxe les ont introduits parmi eux : cependant les mauvaises conséquences qui doivent en résulter ne sont pas encore visibles et ne le seront peut-être qu'après un certain laps de temps, pour les deux raisons suivantes : la première est la force de la constitution, tant des individus que du gouvernement; car on sait que si une personne d'un tempérament robuste prend une dose de poison, les effets morbifiques en sont quelquefois détruits par l'action des nerfs, tandis qu'une personne faible en est toujours la victime. La seconde raison, c'est que leurs voisins ne paraissent pas plus exempts qu'eux de ces vices, et en sont peut-être plus entachés encore. Notre poète Sady a dit : « Qu'aux habitans du paradis

» le purgatoire paraîtrait un enfer, tandis que » pour les pécheurs qui sont en enfer le purga- » toire serait un paradis. »

Peu d'Anglais ont assez de candeur et de bonne foi pour convenir que ces vices ou défauts existent parmi eux, et deviennent tous les jours plus grands; mais, semblables aux fumeurs de *beng* (semence de chanvre) en Turquie, qui, lorsqu'on leur parle de leurs aïeux et de leur dégénération actuelle, se préparent sur-le-champ au combat, et disent : « Il n'y a jamais eu de » nation exempte de vices; le peuple et le gou- » vernement dont vous parlez, comme possé- » dant des vertus si éminentes, ne valaient pas » mieux que nous ; et aussi long-temps que nous » ne serons pas pires que nos voisins, nous » n'aurons aucun danger à craindre. » Ce raisonnement est cependant faux; car le feu conserve sa qualité inflammable dans toutes les saisons de l'année; et la flamme, quoique étouffée pendant un instant par les matières combustibles dont on la couvre, s'échappe ensuite avec plus de violence. C'est ainsi que le vice doit, tôt ou tard, causer la ruine de celui qui en est possédé.

CHAPITRE XX.

L'auteur rend compte des vertus des Anglais. Idées particulières qu'ont les Anglais de la signification du mot perfection. *L'auteur blâme quelques-unes des coutumes de Londres. Incendies. Descriptions des pompes à feu. Situation pénible du propriétaire dont la maison a été brûlée, en se voyant obligé de payer les secours qu'on lui a donnés.*

Je crains d'avoir fatigué mes lecteurs par les détails dans lesquels je suis entré, dans le chapitre précédent, sur les vices ou les défauts des Anglais ; je vais donc parler dans celui-ci de quelques-unes de leurs vertus : mais, dans la crainte d'être accusé de flatterie, je tâcherai de n'être point prolixe sur ce sujet.

La première vertu qu'on peut attribuer aux Anglais, c'est la haute idée qu'ils ont de l'honneur, surtout parmi les premières classes; c'est là le fruit d'une éducation libérale et du mépris que l'on a pour ceux qui n'en connaissent point l'influence. Ce sentiment de l'honneur est

porté à un tel degré, que les hommes qui possèdent tous les biens de ce monde, tels que richesses, dignités, femme et enfans, sacrifieront, à la moindre atteinte qu'on y voudrait porter, leur vie et le bien-être de leur famille, pour soutenir leur réputation, ou pour punir la moindre calomnie.

Leur seconde bonne qualité consiste dans le respect qu'ils montrent pour les personnes douées de qualités supérieures. Cette manière de penser a l'avantage qu'elle leur inspire le désir d'acquérir eux-mêmes l'estime publique, et les rend, par conséquent, meilleurs. Il y a d'autres pays où l'on ne témoigne point ces égards pour le mérite, et ne se donne aucune peine pour l'acquérir; aussi la sagesse, la science et la vertu demeurent-elles inconnues à ces peuples.

La crainte de s'approprier les biens d'autrui, ou d'agir contre les lois du royaume, constitue leur troisième perfection; de sorte qu'ils sont, en général, satisfaits de leur situation, et cherchent rarement à s'enrichir ou à s'élever par des pratiques viles et condamnables. Par ces moyens, les bases de l'état et de l'église sont inébranlables, et les liens de la société se trouvent raffermis; car, lorsque

les hommes sont agités par l'ambition de s'élever à un rang au-dessus de celui qu'ils occupent, ils cherchent nécessairement à surmonter tous les obstacles; et quoiqu'il y en ait quelques-uns qui parviennent à leur but, la plupart cependant se trouvent trompés dans leur attente, et sont ensuite toujours mécontens de leur sort, et par conséquent malheureux.

La quatrième des vertus des Anglais est le véritable désir qu'ils ont d'améliorer le sort du bas peuple, et une répugnance à faire quelque chose qui puisse l'offenser. On peut dire que cette conduite de leur part n'est pas tout-à-fait désintéressée, parce que le bien qui résulte de plusieurs de ces conventions et institutions reflue sur eux-mêmes.

Pendant mon séjour en Angleterre, et dans un temps que le charbon de terre était excessivement cher, un de leurs philosophes inventa un chaudron avec un petit fourneau au bas, qui demandait une si légère intensité de chaleur, qu'un morceau de papier allumé, ou un tison ardent jeté dans le fourneau, suffisait pour faire bouillir l'eau le temps nécessaire pour y faire cuire un morceau de viande. Par le moyen de semblables machines, et des autres ustensiles dont leurs maisons sont

fournies, deux domestiques, en Angleterre, peuvent faire autant d'ouvrage que quinze des nôtres dans l'Inde.

Leur cinquième bonne qualité tient si intimement à la faiblesse, que quelques gens du monde y ont donné ce nom; je parle ici de leur attachement à la mode du jour: cette loi arbitraire exige que les riches changent, chaque année, la forme de leurs habits, et, qui plus est, les meubles de leurs maisons. On regarderait comme un homme singulier celui qui conserverait deux années de suite l'ameublement d'un salon. L'avantage qui résulte de cette profusion, c'est qu'elle encourage l'industrie et soutient les manufactures.

La sixième perfection consiste dans la simplicité de leurs mœurs et la franchise de leur caractère : la première se fait apercevoir dans les couleurs de leurs vêtemens, lesquelles sont, en général, d'une teinte sombre, et n'annoncent aucune prétention; et la seconde par leurs manières ouvertes et leur contenance ferme et décidée.

Leurs autres qualités louables consistent en un bon sens naturel et un jugement sain, qui les portent à préférer les choses utiles à celles qui ne sont que brillantes; à quoi l'on peut

ajouter leur persévérance dans l'étude des sciences, et dans la poursuite des dignités et des richesses.

On doit certainement des éloges à leur hospitalité, et rien ne surpasse l'attention qu'ils mettent à servir leurs convives. Ils ont une aversion naturelle à dîner seuls; et, d'après leur conduite à cet égard, on pourrait croire que les vers suivans sont sortis de la plume d'un poète anglais :

« Puissent les mets du misanthrope être jetés aux chiens !
» Puisse celui qui mange seul être mangé bientôt lui-même par les vers ! »

On dit qu'anciennement les Anglais possédaient toutes ces vertus à un degré bien plus éminent, et que la race actuelle doit beaucoup de sa réputation et de sa célébrité à ses ancêtres.

Les Anglais ont des idées fort singulières sur ce qu'on appelle *perfection;* ils prétendent que ce n'est qu'une qualité idéale, et qui dépend entièrement de la comparaison; que l'homme s'est élevé, par degrés, de l'état de sauvage à la dignité sublime du grand philosophe Newton; mais que, loin d'avoir atteint

la perfection, il est possible que, dans la suite des siècles, les philosophes regarderont avec autant de dédain la science de Newton, que nous considérons aujourd'hui l'état grossier des arts parmi les sauvages. Si cet axiome peut être regardé comme vrai, l'homme a bien des connaissances à acquérir encore, et tout le savoir dont il se vante n'est, hélas! que vanité.

Après avoir dit ainsi librement mon opinion sur les vices et les vertus des Anglais, je vais m'occuper maintenant des usages et coutumes de la capitale qui me paraissent répréhensibles, et qu'il serait facile de corriger, selon moi. Le nombre des barrières dans le voisinage de Londres me semble un grand inconvénient; elles obligent non seulement le voyageur à s'arrêter, mais le forcent, en outre, à se charger d'une grande quantité de monnaie de cuivre en échange de celle d'argent qu'il donne, et il se voit même souvent exposé à recevoir des injures; mais cela n'est pas, à beaucoup près, aussi révoltant que ce qui arrive aux étrangers qui veulent voir les églises ou les tombeaux des rois, c'est-à-dire la cathédrale de Saint-Paul et l'abbaye de Westminster, où ils sont obligés, à chaque moment, de tirer leur bourse pour payer ceux qui les conduisent. Cette

honteuse imposition a également lieu à la Tour et dans la plupart des autres édifices publics; ce qui devrait bien être défendu.

Le grand nombre d'incendies qui arrivent à Londres est un véritable fléau, et c'est un mal qu'il faut attribuer à la grande quantité de bois qui entre dans la construction des maisons. J'ai dit plus haut que les maisons de la Cité ont rarement moins de quatre étages, et qu'elles tiennent les unes aux autres. Tous les parquets, les escaliers, les portes et les toits sont de bois, et, qui plus est, les murailles de plusieurs sont supportées par des solives, et il y en a dont les chambres ont des lambris de bois. Chaque chambre contient aussi un endroit pour faire du feu; de sorte que si, par la mal-adresse ou la malveillance d'un domestique, le feu prend à une de ces maisons, il se communique rapidement aux autres, et avant qu'on soit parvenu à l'éteindre, la moitié d'une rue se trouve réduite en cendres.

Je mériterais le reproche d'être injuste, si je ne parlais pas ici des pompes que les Anglais ont inventées pour éteindre le feu, et de la manière adroite dont ils s'en servent. Ce sont des machines montées sur des roues, et qu'on transporte en peu de temps avec des chevaux

dans tous les quartiers de la ville. Ces pompes, mises en action par des forces mouvantes, portent l'eau à cent cinquante pieds de hauteur; et comme il y a dans toutes les rues des conduits d'eau qui sont connus des gens préposés à cet effet, on a bientôt formé un trou dans le pavé, et enlevé le piston d'un de ces conduits, d'où l'eau qui en sort remplit continuellement une de ces pompes, lesquelles peuvent agir pendant vingt-quatre heures, et plus long-temps s'il est nécessaire.

Un certain nombre d'hommes, que la paroisse paie, sont attachés à ces machines. Ces hommes sont d'un courage et d'une probité singulière; ils entrent dans les maisons en proie aux flammes, et en retirent les effets les plus précieux, qu'ils remettent aux propriétaires.

La seule chose qui me déplaise dans cette institution vraiment civique, c'est qu'il faut payer une forte somme à la pompe qui arrive la première, une plus petite à la seconde, et ainsi de suite; de sorte que, si cinquante de ces machines arrivaient à-la-fois sans que leur secours fût utile, l'incendié, quoique déjà ruiné par cet accident, n'en serait pas moins obligé de payer tous ces pompiers. Malgré ce sage établissement, il ne se passe presque pas

de jour sans qu'il y ait quelque incendie, et cependant on ne force pas les propriétaires des maisons à les rebâtir d'une manière plus convenable pour les garantir du feu.

Les lits d'Angleterre et la manière de se coucher ne me convenaient nullement. On met, en général, deux ou trois lits l'un sur l'autre; et comme celui de dessus est de plumes, on est tout-à-coup comme englouti, et ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on parvient à s'y retourner. Au cœur de l'hiver on peut s'en accommoder; mais lorsque le temps est plus chaud, cela engendre des maux de reins, et une relaxation dans tout le corps. Ces lits sont couverts d'un drap, de deux couvertures et d'une courtepointe qu'on fourre exactement sous les trois côtés du lit. Le quatrième côté reste libre pour qu'on puisse y entrer; ce qui me rappelait chaque fois l'ours qui grimpa dans un grand arbre creux. Comme le lit est large, et que les couvertures sont étendues roidement par dessus, elles ne serrent pas autour du cou, de sorte qu'on y reste long-temps avant de sentir quelque chaleur. Je me défis assez facilement de toutes les autres habitudes que nous avons dans l'Inde; mais il me fut impossible de m'accoutumer à dormir à la manière des

Anglais. Nos courtepointes ouatées et doublées de mousseline sont si légères et serrent si étroitement autour du corps, qu'elles sont beaucoup plus chaudes et agréables que les couvertures anglaises; et quoiqu'on puisse dire que c'est une coutume mal-propre et mal-saine que de dormir une saison entière avec la même courtepointe sur le corps, je répondrai que nous nous couchons toujours dans une robe, qui empêche la couverture de toucher notre peau; tandis que les Anglais sont presque nus pendant la nuit, et ne changent de draps que tous les quinze jours.

Je ne puis approuver la coutume de la noblesse de Londres, de donner de beaux laquais et d'autres domestiques mâles pour servir leurs femmes. Ces gens sont, en général, de bonne mine et bien vêtus. Il faudrait se rappeler que l'amour ne met point de distinction entre le riche et le pauvre, et entre le roturier et le noble : nous sommes tous ses esclaves et soumis également à ses lois. Le scandale et l'opprobre doivent souvent être les suites d'un pareil système.

Je crois m'être acquitté maintenant de la promesse que j'avois faite de donner une idée exacte du caractère des Anglais, ou du moins tel qu'il a paru à mes yeux.

CHAPITRE XXI.

L'auteur prend la résolution de retourner dans l'Inde. Il s'embarque pour la France. Récit de son voyage à Paris. Description de cette ville.

Comme il y avait déjà quelque temps que je désirais retourner dans l'Inde, je résolus de profiter de l'occasion favorable de la paix générale qui venait de se conclure, et de satisfaire ma curiosité en allant voir quelques pays qui avaient fixé mon attention. J'étais déterminé à prendre ma route par la France, l'Allemagne, la Hongrie, pour me rendre à Constantinople; et de passer ensuite, par la Turquie d'Asie, soit dans l'Arabie, soit dans le golfe Persique, d'où le trajet pour l'Inde n'est pas long.

Après avoir demeuré deux ans et cinq mois (lunaires) à Londres, je pris congé de mes amis; et le 10 du mois de *Suffur*, l'an 1217 de l'hégire, qui correspond au 7 du mois de mai 1802, je partis par la diligence pour Douvres.

La distance n'étant que de soixante-dix milles,

nous arrivâmes le même soir à Douvres; et comme nous ne nous étions pas arrêtés pour dîner, je me proposai de me régaler d'un bon repas anglais avant de quitter l'Angleterre : mais les habitans de Douvres sont si infatués des manières françaises, qu'à mon grand chagrin, je trouvai que tous les mets étaient apprêtés d'après les règles de la cuisine française; et les gens de l'auberge, qui voyaient que j'étais un étranger, ne voulurent me parler que dans cette langue. Il n'y eut qu'un seul point dans lequel ils ne s'écartèrent point des coutumes anglaises; savoir, celui de faire monter la dépense à un prix extravagant, et plus haut qu'à Londres même. Il me parut que les préposés de la douane se montrèrent extrêmement incommodes, et firent des difficultés touchant plusieurs articles sur lesquels ils n'avaient aucun droit, dans l'espoir sans doute d'obtenir un présent.

Le lendemain nous allâmes à bord d'un paquet-boat, et en six heures de temps nous arrivâmes, sans accident, à Calais, célèbre port de mer de France. Heureusement pour moi, un des voyageurs qui se trouvaient dans le carrosse était une personne d'un caractère obligeant. C'était un négociant anglo-américain, appelé

M. Neil, qui se rendait à Paris pour demander la restitution de son navire, qui avait été injustement pris et confisqué l'année précédente par un armateur français. Ce brave homme ayant vu la manière dont on m'avait traité à Douvres, et que j'ignorais absolument la langue française, m'offrit, à notre arrivée à Calais, d'être mon interprète, et de payer pour moi pendant la route, fonctions qu'il remplit avec exactitude et fidélité; et ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine que je parvins à lui faire prendre l'argent qu'il avait dépensé pour moi en chemin, lorsque nous fûmes arrivés à Paris.

Après avoir soupé, nous montâmes dans une voiture fort lourde, qu'on nomme diligence, mais dont la lenteur de la marche me rappela les voitures de l'Hindoustan, qui sont traînées par des bœufs; et après avoir marché sans interruption pendant trois nuits et deux jours, nous arrivâmes enfin à Paris. Durant tout ce voyage, je trouvai le pays fort beau et bien cultivé. Je vis de riches champs de blé entrecoupés de vignes et de vergers de fruits délicieux. De petits ruisseaux d'une eau limpide, qui traversaient le grand chemin en divers endroits, étaient couverts de ponts de pierre fort propres; et à la distance de quelques milles,

nous rencontrions une ville populeuse ou un village. En cela, ce pays me parut supérieur à l'Angleterre. Cependant les vaches et les autres bestiaux étaient petits et maigres, et ressemblaient à ceux de l'Inde. Les chevaux, qui tiennent quelque chose des chevaux persans ou arabes, ont meilleure mine que les chevaux anglais; mais on m'a dit qu'ils ne sont pas si bons. C'est sur cette route que je vis pour la première fois, en Europe, des bœufs attelés devant des voitures. En France, les chiens sont, en général, fort beaux; et il y en a de si petits, que les dames les portent sous le bras sans se fatiguer.

Les chemins étaient larges et unis, avec des rangées d'arbres sur les bords; ce qui doit offrir, en été, un grand agrément aux voyageurs. J'ai vu plusieurs villes entourées de murailles, et qui avaient l'air de forteresses.

Les villages sont ici extrêmement misérables, et ne ressemblent aucunement aux villes. Les paysannes me parurent rebutantes, tant par leurs manières que par leur façon de se vêtir. Les ajustemens des jeunes filles de village dans l'Inde sont infiniment supérieurs à ceux des Françaises. Les auberges sur les routes sont fort mauvaises et sales au suprême degré, de sorte que je n'y ai rien pris avec plaisir.

Comme je ne voulais faire que peu de séjour à Paris, je me hâtai de voir tout ce qu'il y a de remarquable, et vais donner ici la description de cette ville, de même qu'une idée du caractère et des usages de ses habitans.

La capitale de la France est une grande et magnifique ville, dont l'apparence extérieure surpasse celle de Londres. Ses édifices publics sont tous de pierre, et ont, en général, huit étages; il y en a qui en ont jusqu'à onze. Une grande rivière, appelée la Seine, traverse la ville, et se trouve couverte de trois beaux ponts, qui ont à-peu-près la longeur de ceux de Londres.

Paris peut se vanter d'avoir beaucoup de bains, tant chauds que froids, qui sont fort fréquentés par les habitans. Je me plaisais surtout à me servir de ceux qui sont construits sur la rivière, qui contiennent plusieurs chambrettes fort propres, où il y a une baignoire de cuivre avec des robinets d'eau chaude et froide; de manière que la personne qui se baigne peut mettre son bain au degré de température qui lui convient. Les réservoirs sont remplis, et les baignoires dégagées de leur eau par le moyen de pompes, que le courant de la rivière fait mouvoir; de sorte que peu de personnes suffi-

sent pour tenir tout en ordre. Il y a de ces bains qui ne sont destinés que pour les femmes, lesquels, par conséquent, ne sont desservis que par des domestiques de leur sexe. Cette institution mérite bien qu'on l'imite. Pendant l'été, on établit d'autres bains où l'on descend par des marches dans la rivière, à l'usage de ceux qui veulent y nager.

Les blanchisseuses sont placées dans de longues barques couvertes. Leurs chaudrons et baquets sont au fond, et le haut est garni de cordes pour étendre le linge. Par le moyen de cette invention, qui est fort simple, le linge est beaucoup mieux lavé et blanchi qu'à Londres, où ce travail se fait dans une cave ou dans un grenier, au milieu de la fumée et de la poussière.

Le nombre des cafés est fort grand à Paris; mais ils sont, en général, très-malpropres; et il y en a même où les Français vont fumer leurs cigares ou *cheroots*, dans lesquels on est par conséquent revolté de l'odeur de tabac. Les pauvres sont aussi fort importuns dans ces endroits, où ils poursuivent le monde en employant mille moyens pour exciter la compassion ou plutôt l'impatience, jusqu'à ce qu'on leur donne une bagatelle.

J'avais été si long-temps accoutumé à la cuisine anglaise, que je ne pus, pendant mon séjour en France et en Italie, m'accoutumer à la manière d'apprêter les mets dans ces deux pays. Leurs viandes rôties sont brûlées, et ne contiennent pas une goutte de jus ; et les viandes bouillies sont trop cuites et filandreuses. Les Français aiment beaucoup les mélanges, c'est-à-dire, des viandes étuvées avec des légumes, et une grande quantité d'ail, d'épiceries, etc.; ce qui a été souvent la cause que, sans avoir suffisamment mangé, je me suis levé d'une table où il y avait une trentaine de plats, qu'on avait pris beaucoup de peine à apprêter, principalement par égard pour moi. Les seuls bons repas que j'aie faits dans ces pays sont ceux qu'on m'a donnés dans les maisons des Américains et des Anglais, qui avaient instruit leurs domestiques à faire la cuisine à la manière de leur pays. Jamais non plus je n'ai pu m'accoutumer à leurs tourtes, leurs pâtés, etc., parce que la vue de la boutique des pâtissiers m'avait fortement prévenu contre eux.

J'ai dit plus haut que l'apparence extérieure de Paris surpasse celle de Londres; il en est de même des maisons, qui sont fort hautes et ont beaucoup d'ornemens et de dorures; mais

l'intérieur n'en est pas aussi propre ni aussi commodément disposé que celui des maisons de Londres.

Le plaisir de la vie dépend de trois choses: d'habiter une maison particulière, propre et agréable; et c'est là ce qu'un étranger chercherait en vain à Paris ; secondement, d'avoir une nourriture et une boisson convenables; j'en ai été privé par la mauvaise cuisine du pays ; troisièmement , la facilité de trouver les choses nécessaires à l'agrément de la vie. Je veux bien croire que les premières classes des habitans jouissent de ces moyens ; mais il est impossible qu'un étranger les possède à Paris.

Les maisons garnies de Paris , qui ont peut-être jusqu'à huit étages d'élévation , et contiennent cinquante à soixante personnes de l'un et de l'autre sexe, n'ont qu'une seule entrée et une seule cour. Il est facile de se former une idée du bruit et de la malpropreté que doit occasionner une pareille foule de monde. Dans ces maisons ce n'est pas la coutume de pendre des sonnettes; et les domestiques ne viennent qu'une fois par jour visiter les chambres , pour faire les lits et apporter de l'eau. Il faut que celui qui veut se donner quelque

aisance prenne à son service un laquais particulier, à qui on donne une guinée par semaine. On ne songe guère en France à nettoyer l'atre des cheminées, lequel par conséquent est d'une malpropreté révoltante, tandis qu'en Angleterre il m'a toujours paru un ornement de la chambre; et j'ai préféré un bon feu de charbon de terre à un bouquet de fleurs.

Quelques rues de Paris sont éclairées, pendant la nuit, par un petit nombre de lanternes, qui jettent une lumière pâle, qui suffit à peine pour qu'un homme, dont la vue est bonne, puisse trouver son chemin; et comme les marchands n'ont pas l'habitude, comme ceux de Londres, d'éclairer leurs fenêtres, la ville offre alors un aspect fort sombre. Dans les rues qui n'ont point de lanternes, on en voit de loin en loin une suspendue à une longue corde; ce qui offre une vue fort déplaisante pendant le jour. Les rues de Paris ne sont pas carrelées des deux côtés comme à Londres; un raboteux et sale pavé couvre toute leur largeur; et comme les voitures approchent fort près des maisons, les piétons se trouvent constamment exposés au danger d'être écrasés; de sorte qu'il n'y a aucun agrément à parcourir les rues de cette ville, soit de jour, soit de nuit.

Mais pour compenser ce défaut de promenade, on a formé, autour de l'ancienne ville, une large route qui a plusieurs milles de longueur, et qu'on appelle les Boulevards. Cette route est divisée en trois parties, dont celle du milieu, qui a soixante-quinze pieds de largeur, est destinée pour les chevaux et les voitures; et celles des deux côtés sont appropriées pour les personnes à pied. Cette route est garnie de quatre rangées d'arbres, qui non seulement présentent un aspect agréable, mais sont aussi utiles par leur ombrage. Sous les deux rangées extérieures d'arbres, sont placées des tables chargées de fruits, de sorbets, d'estampes, des jouets d'enfans, etc., qui sont les propriétés de petits marchands qui se tiennent ici pendant le jour et retournent le soir chez eux. Comme ces gens vendent à plus bas prix que les marchands qui ont leurs boutiques dans la ville, leurs échoppes sont toujours entourées de ceux qui veulent acheter à bon marché, ou par les passans que la curiosité y attire : en un mot, cette promenade n'est jamais dégarnie de monde.

Le second endroit public que les Parisiens aiment à fréquenter, c'est le Palais-Royal. Ce palais était, avant la révolution, la demeure

d'un parent du roi; mais c'est aujourd'hui une promenade publique. Le jardin forme un carré long de cinq cents pas de longueur et de deux cents pas de largeur. Il est partagé en plusieurs allées sablées et ombragées d'arbres, et en parterres de roses et d'autres arbrisseaux, ainsi que de fleurs. Aux deux bouts il y a des galeries de soixante pieds de long, sur trente de large, ouvertes par devant, et supportées par des colonnes de pierre; et dans le pourtour il a au moins vingt cafés, qui tous jouissent de la vue du jardin. Ces cafés sont toute la journée remplis de personnes des deux sexes, principalement celui qui se trouve en face de la grande allée qui traverse le jardin en long, et qui a de plus un grand *verandah* (pavillon) circulaire. Ce jardin ne cesse d'être rempli d'oisifs qui, lorsqu'ils sont fatigués ou rencontrent un ami, vont se reposer dans un café, où ils prennent du vin, des sorbets, des fruits, des glaces, etc. Je dois convenir que les Français surpassent les Persans, les Indiens et les Anglais à préparer ce dernier article.

Un endroit fréquenté par un pareil concours de monde ne peut manquer d'attirer les courtisanes; aussi y en a-t-il par centaines dans chaque allée, et les maisons des environs en

sont remplies. Il est affligeant de voir ainsi consacré au vice un palais qui était autrefois la demeure d'un prince de la famille royale.

Près de la grande porte du Palais-Royal il y a un très-vaste bâtiment, que l'on a changé en boutiques, où l'on étale quelques-unes des plus riches productions des manufactures du pays. Je fus surtout attiré par celles de bijouterie et de porcelaine. Il est nécessaire de dire ici que les Français ont la réputation en Europe d'avoir la plus belle manufacture de porcelaine qu'on connaisse; et, en effet, il est impossible de dire si c'est la beauté de la peinture, la richesse de la dorure ou la transparence de la pâte qu'il faut admirer le plus. Enfin, cette porcelaine est en si grande estime, qu'en Angleterre et dans d'autres pays on la montre comme une curiosité, et l'on ne s'en sert que lorsqu'on reçoit chez soi quelque personne d'un rang fort distingué. Les Français sont également fameux par leurs belles manufactures de glaces.

Un troisième lieu de promenade, pour les habitans de Paris, s'appelle les Tuileries. Le terrein de ce palais est divisé en deux parties; celle qui est devant la grande façade est destinée à la revue des troupes, et peut contenir au moins cinq à six mille hommes de cavalerie. Du côté

de la ville, cette vaste cour est garnie d'une haute grille de fer, avec deux grandes portes, telles que celles qu'on appelle *phateks* dans l'Inde. Aux deux côtés de ces portes on a élevé un certain nombre de soubassemens de pierre sur lesquels sont placés des chevaux de bronze de grandeur naturelle, qu'on dit être l'ouvrage d'un des plus fameux artistes de l'antiquité. Après avoir passé de cette cour dans le palais, on entre dans ce qu'on appelle proprement les jardins des Tuileries, qui communiquent par différentes issues avec la ville. Ces jardins, qui forment un carré long, ont environ deux milles de circuit. Il y a trois magnifiques bassins avec des jets d'eau, et plusieurs allées sablées, qu'ombragent de grands arbres, sous lesquels on trouve de belles statues de marbre. Il y a aussi des cafés, qui vendent des sorbets, des glaces, etc. Après les parterres vient un vaste parc planté de beaux arbres et orné d'un jet d'eau; et le tout est terminé par un large fossé. De ce parc, vers la droite, on jouit d'une belle vue sur la ville; et vers la gauche on voit la rivière avec ses superbes ponts. Selon moi, ces jardins doivent être regardés comme la plus agréable promenade de Paris.

Les endroits que j'ai décrits jusqu'ici sont plus convenables au goût et aux usages de la basse classe du peuple, qu'à celui des personnes d'un rang plus distingué; mais, au Louvre, tous les hommes instruits et d'une éducation libérale trouvent un fond inépuisable d'amusement et d'instruction. Ce palais contient tous les tableaux, toutes les statues et toutes les curiosités que Bonaparte et les autres généraux français ont conquis dans les diverses parties de la terre où ils ont porté leurs armes; cependant les plus précieux de ces objets sont venus de Rome. Les arts de la sculpture et de la peinture étaient portés autrefois à un degré plus éminent qu'ils ne le sont aujourd'hui. Durant le règne des Césars, ces arts, surtout le premier, florissaient avec un grand éclat; mais après que leur pouvoir eut été anéanti, les sciences furent négligées pendant quelques siècles. Heureusement les papes ou vicaires de Jésus-Christ, à qui le gouvernement de Rome tomba en partage, et quelques princes d'Italie, rassemblèrent un nombre de ces statues et quelques tableaux qu'on a conservés avec soin. Ces monumens ont depuis servi de modèles aux artistes des temps modernes, qui avaient

la coutume de se rendre de toutes les parties de l'Europe à Rome, pour s'y perfectionner dans leur profession.

Le Louvre est un vaste et magnifique édifice : tout le rez-de-chaussée est garni de statues et d'autres objets d'un grand poids, dont je ne suis pas en état de juger. Au premier étage, on entre d'abord dans une magnifique salle qui a trois cents pieds en carré et cent cinquante pieds d'élévation, éclairée par le haut au moyen de fenêtres renfermées dans des châssis de fer, et posées obliquement; ce qui fournit non seulement une lumière suffisante, mais sert à garantir la salle contre la pluie et la neige aussi parfaitement qu'une couverture de tuiles. Les murs de cette salle sont garnis de plusieurs milliers de tableaux, les plus beaux et les plus précieux que l'imagination puisse concevoir. Après avoir traversé cette salle, on entre dans une galerie de quatre-vingt-dix pieds de large sur un demi-mille de long, dont les murailles sont également ornées d'une grande quantité de différentes peintures dans des cadres d'or, et couvertes de verre pour les garantir contre les intempéries de l'air. Le nombre de ces tableaux est immense et leur valeur incalculable : il y en a qui ont plus de deux

cents pieds de long sur quatre-vingt-dix de hauteur. En un mot, après avoir examiné le Louvre, les tableaux et les autres curiosités, celles que j'avais vues à Dublin et à Londres ne m'ont plus paru que des bagatelles. Cet établissement, ainsi que ceux dont j'ai déjà parlé, sont entretenus aux dépens du gouvernement, et tout le monde y entre gratuitement.

Outre les lieux d'amusement dont j'ai fait mention, il n'y a pas de quartier de la ville où il n'y ait au moins une demi-douzaine de jardins publics et autres spectacles. Les principaux sont les jardins italiens de Frescati et de Tivoli, où l'on donne des feux d'artifice, des bals, etc., avec des rafraîchissemens de toute espèce.

Je me suis amusé beaucoup à Paris à voir une invention appelée *fantasmagorie*. Je ne saurais expliquer les principes de cet art, si ce n'est qu'on ne peut l'exécuter que dans une chambre fort obscure, et qu'on se sert de tableaux transparens et d'ombres. Au premier aspect, une figure paraît à une grande distance, et quelquefois comme si elle descendait du plafond ; elle semble alors fort petite, mais devient plus grande à mesure qu'elle approche des spectateurs. Une de ces figures

représentait un homme mort enveloppé d'un linceuil, qui s'approcha insensiblement de nous, et offrit un squelette affreux à voir. Plusieurs enfans, et même des femmes, furent effrayés, et crièrent d'une manière horrible. Le spectre se retira ensuite lentement, et disparut dans le plafond; après quoi un grand bruit, qui ressemblait à celui d'un coup de tonnerre accompagné de pluie, se fit entendre, et contribua à augmenter l'alarme. Par le moyen de cette science, on introduit sur la scène la ressemblance exacte d'un héros de l'antiquité ou celle d'un ami absent. Cet art fut employé autrefois par les nécromanciens pour tromper le peuple.

La bibliothèque publique contient près d'un million de volumes en différentes langues, et qui traitent de diverses matières; c'est le plus bel établissement en ce genre que j'aie jamais vu et le plus utile, puisque tout le monde y entre librement, et jouit non seulement de l'avantage d'y lire pendant plusieurs heures du jour, mais encore de celui de copier ou d'extraire ce qui plaît des livres de cet immense dépôt.

Paris renferme un Opéra et douze autres spectacles, dont plusieurs sont fort fréquentés; et,

généralement parlant, je pense que les opéras français surpassent ceux de Londres, tant par rapport au chant qu'à la danse. Il y a aussi des endroits consacrés aux exercices d'équitation, et les salles de bal sont en très-grand nombre.

CHAPITRE XXII.

Caractère des Français. Anecdote d'un perruquier. Réflexions de l'auteur. Observations sur l'air et sur l'habillement des dames françaises. L'auteur rencontre plusieurs Anglais de sa connaissance. Il n'est pas satisfait de la réception que lui fait M. M—y, ambassadeur de la Grande-Bretagne. Anecdocte du peuple de Mazanderan. L'auteur reçoit la visite d'un escroc. Il fait la connaissance de quelques gens de lettres français.

Tous les Français, en général, mais surtout les Parisiens, sont extrêmement polis, affables et prévenans; jamais ils ne se servent simplement des mots *oui* et *non*, mais emploient toujours une circonlocution pour exprimer l'honneur qu'on leur fait ou le regret qu'ils ont d'être obligés de contredire. Ils ne se lassent point quand il s'agit d'indiquer le chemin à un étranger, ou de lui donner l'explication de quelque chose; ils regardent cette manière

d'agir comme une preuve de leur philantropie et de leur bonne éducation. On peut se rendre chez un Français à l'heure qu'on veut, et répéter deux ou trois fois ce qu'on veut lui faire entendre, sans qu'il vous interrompe ou témoigne la moindre impatience. Que les Français sont en cela supérieurs aux Anglais irrascibles!

En voyage, comme aux tables d'hôte en France, j'ai souvent été surpris de la bonne humeur avec laquelle les convives se contentaient de détestables repas et de vins plus détestables encore qu'on nous servait; et lorsqu'il m'arrivait de me plaindre, ils prenaient beaucoup de peine à me persuader que les mets n'étaient pas si mauvais, ou que ce n'était pas la faute du maître de l'hôtel s'ils n'étaient pas meilleurs. Les Français paraissent toujours heureux, et ne se chagrinent guère de ce qui arrive; car, immédiatement après dîner, ils sortent, et s'amusent jusqu'à minuit à se promener dans les jardins publics ou à visiter les spectacles, dont l'entrée ne coûte pas le quart de celle des théâtres de Londres. Il faut convenir cependant que quelques-uns de ces lieux publics sont si petits et si mal disposés, qu'il n'y a qu'un Français qui puisse s'y plaire.

Il me semble que, dans plusieurs circonstances, les Français ont trop d'apathie, et que les domestiques abusent de l'indulgence de leurs maîtres. J'ai vu souvent les domestiques négliger leurs devoirs, ou, faute d'un peu de peine, se mettre dans le cas d'en avoir ensuite le double. Je me contenterai d'en citer deux ou trois exemples.

Dans les cafés de Londres, si l'on demande à déjeûner, le garçon a l'attention d'apporter à la fois tout ce qui est nécessaire sur un plateau, et ensuite les œufs ou le fruit dont on peut avoir envie. Il emploie ce moyen pour n'être pas obligé d'aller et de venir souvent, ce que les Anglais détestent beaucoup. Mais quoique le garçon sache à Paris tout ce qui est nécessaire pour le service, il n'en oublie pas moins la moitié; de sorte qu'il est obligé de faire une demi-douzaine de courses au comptoir avant qu'on ait tout ce qu'il faut; et lorsqu'il se trouve beaucoup de monde dans la salle, cela cause nécessairement de l'embarras et de la confusion.

Mon barbier, à Paris, avait la coutume de porter toujours avec lui un grand bassin de cuivre et un morceau de toile grossière, qui ressemblait assez à celle dont sont faits les sacs

dans lesquels on donne l'avoine aux chevaux dans l'Inde. Après avoir mis cette soi-disant serviette sous mon menton, il jetait dans le bassin un peu d'eau et son morceau de savon, dont il formait une mousse avec laquelle il me barbouillait la figure, le cou et la poitrine, tandis qu'il était lui-même mouillé jusqu'au coude; ensuite il se mettait à me raser. Dégoûté de cette méthode mal-propre, je lui demandai un jour s'il avait été en Angleterre? Il me répondit qu'il y avait passé quelque temps. Vous devez donc avoir vu, lui répliquai-je, que les barbiers se servent d'une petite boîte à savon et d'une brosse, avec lesquelles ils peuvent raser une cinquantaine de personnes dans une matinée, sans inonder leurs pratiques, et sans salir leurs propres habits. Pourquoi n'imitez-vous pas leur exemple? Il convint que mon observation était juste; qu'il avait lui-même une boîte et une brosse chez lui; mais que les Français n'aimaient pas cette méthode; que dans la suite cependant il en ferait usage pour moi.

Il m'a paru que les dames françaises ont meilleur air que les Anglaises; mais elles ne sont pas d'une aussi belle physionomie qu'elles. Il leur manque cette simplicité, cette modestie, et ces mouvemens gracieux qui distinguent les der-

nières. La façon dont elles arrangent leurs cheveux me déplut beaucoup, parce qu'elle ressemble à celle de nos danseuses communes; c'est-à-dire, qu'elles partagent leurs cheveux en boucles, dont deux pendent d'une manière négligée sur leurs joues. Elles sont aussi fort fardées, très-hardies, et grandes parleuses. La taille de leurs robes était si courte et si large, qu'elles paraissaient bossues; tandis que par devant la draperie en était ménagée au point qu'elle ne couvrait que la moindre partie de leur sein. Quoique j'aime naturellement le beau sexe, et que ses charmes fassent un prompt effet sur mes sens, je n'ai rencontré dans aucune de mes courses une dame française qui m'ait intéressé.

J'eus le bonheur de rencontrer à Paris plusieurs Anglais de mes amis, et de faire la connaissance de quelques autres personnes de cette nation. Les plus distingués des premiers furent sir Elojah Impey, lady Impey, et sa charmante fille. Sir Impey était grand-juge au Bengale dans le temps que le radjah Nundecomar fut pendu pour crime de faux (1). Il m'invita deux

(1) Voy. sur cet évènement affreux ce que dit M. Jacq. Haafner, dans son voyage fait par terre le long de la côte d'Orixa et de Coromandel, tom. II, pag. 422 et suiv., dont la traduction vient de paraître.

fois à dîner chez lui, et me fit beaucoup de politesse. Le général de B — e, qui commandait ci-devant les armées du prince marhate Mahdajee Scindia, me témoigna également de l'amitié. C'est de son histoire que j'ai tiré quelques notions pour mon récit de Londres.

Je me transportai chez M. M — y, ambassadeur d'Angleterre à Paris, pour lui remettre une lettre de recommandation de lord Pelham, alors un des ministres du roi; et quoiqu'il me donnât des passe-ports et parût singulièrement poli et prévenant, je soupçonnai néanmoins qu'il manquait de sincérité et de zèle. Sa conduite, dans cette occasion, me rappela une anecdote des habitans de Mazanderan, lesquels, étant singulièrement paresseux et fort indifférens sur l'article de la religion, négligeaient d'assister au service divin le jour de sabbat. L'intendant, qui s'était aperçu de cette conduite, les menaça de les punir; mais ils cherchèrent à s'excuser, en disant que, s'ils passaient la journée à prier, leurs enfans seraient obligés de se coucher sans manger. L'intendant mit leurs représentations sous les yeux du roi, qui, étant un prince juste et bon, ordonna à son trésorier de payer tous les vendredis une certaine somme aux pauvres, pour qu'ils pussent

remplir leurs devoirs religieux sans nuire à leurs intérêts temporels. En conséquence de cet arrangement, le peuple fut obligé de se rendre à la mosquée aux heures de la prière; mais on remarqua qu'il ne faisait jamais l'ablution préalable, sans laquelle la prière n'est point efficace. L'intendant ayant alors fait paraître devant lui les principaux d'entre les habitans, leur dit : D'où vient donc qu'après que le roi vous a accordé de quoi vous nourrir avec vos familles les jours de sabbat, vous ne faites point les ablutions, sans lesquelles la prière n'est d'aucune utilité? Ils répondirent : Le bienfait que le roi nous accorde est pour la prière; si sa majesté veut que nous fassions nos ablutions, il faut qu'il nous donne aussi un dédommagement pour l'exécution de cette cérémonie. C'est ainsi que M. M—y en agit, quant à la *lettre*, avec la recommandation du lord Pelham; mais il n'en saisit pas *l'esprit*; de sorte que si je n'avais pas trouvé de mes amis à Paris, mon voyage en France m'aurait été fort désagréable. Je lui dois néanmoins de la reconnaissance de *l'avis* qu'il m'a donné de ne pas suivre mon premier projet, qui était de me rendre à Constantinople par l'Allemagne et la Hongrie; ce qui

fut cause que je mis quatre mois et demi à faire un trajet (dont il sera parlé dans la suite) que le colonel Harcourt fit, dans ce même temps, en vingt-un jours.

Peu de temps après mon arrivée à Paris, je reçus la visite d'un homme qui parlait couramment la langue persane; et quoiqu'il portât l'habillement turc, il professait cependant la religion chrétienne, et se faisait nommer Fertekulin. Lorsque nous eûmes fait un peu de connaissance, je lui demandai le récit de son histoire. Il me répondit d'une voix basse : « Mon » véritable nom est Syed Mohammed. Je suis » né en Perse; mais j'ai demeuré long-temps à » Constantinople. J'ai parcouru une grande » partie du monde, et je parle onze langues; » mais je ne veux pas qu'on sache ici que je suis » Mahométan. » Lorsque j'arrivai à Constantinople, je m'informai de cet aventurier, qu'on me dit être un des escrocs de cette ville, et que ses parens étaient des Grecs de la plus basse classe.

J'eus à Paris le plaisir de faire la connaissance de plusieurs hommes de lettres, dont quelques-uns étaient fort versés dans les langues orientales; surtout M. Langlès et M. de

Sacy (1), de qui je reçus journellement la visite. Ils ne parlaient pas bien la langue persane; mais comme ils avaient étudié l'arabe et lu quelques livres de poésie persane, ils traduisirent avec beaucoup de facilité plusieurs de mes odes en français; et je leur ai trouvé une bien plus grande aptitude pour notre langue que chez aucun des Anglais. Il se peut que la langue française ait une plus grande analogie que l'anglais avec l'idiome persan, ou que nos expressions poétiques soient plus conformes à leurs idées qu'à celles des habitans d'un climat plus froid. Ces messieurs m'ont promis d'insérer mes productions dans leurs papiers périodiques.

Environ quinze jours avant mon départ de Paris, je fus engagé plusieurs fois par M. de Talleyrand à l'aller voir. Je reçus aussi la visite de M. Jaubert, interprète du gouvernement

---

(1) Abu Taleb, ou son traducteur anglais se sont trompés ici. Ce n'est pas M. de Sacy, mais M. Chezy, attaché au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale, que ce Persan a connu à Paris, et qui a traduit quelques-unes de ses odes. M. de Sacy était alors à la campagne.

(*Note du traducteur français.*)

pour les langues orientales, avec une invitation de la part de Bonaparte, de me rendre à son lever; mais je me trouvai malheureusement indisposé alors, et n'eus plus, dans la suite, l'occasion de voir ces deux grands hommes.

CHAPITRE XXIII.

L'auteur part pour Lyon. Récit de ce voyage. Description de la ville de Lyon. Manière singulière de bâtir. Teinturiers. L'auteur visite la maison où était né le général Martin. Il s'embarque pour Avignon. Récit de son voyage. Description du pont du Saint-Esprit. Il fait la connaissance de M. Barnou. Arrive à Avignon. Part par la diligence pour Marseille. Description de cette ville. Il est bien reçu par le gouverneur et sa famille. Il fait la connaissance de plusieurs Américains. S'embarque pour Gênes.

Comme je désirais de continuer mon voyage, je ne m'arrêtai pas long-temps à Paris ; et le premier de *Rubby al Avul* (le 27 mai), je partis en chaise de poste (probablement une diligence) pour Lyon. Comme il en coûtait trois guinées pour avoir une place dans cette voiture, j'espérais de m'y trouver plus à mon aise et de voyager avec plus de célérité qu'avec le carrosse qui m'avait amené de Calais à Paris. Je me trouvai

cependant bien trompé dans mon attente, lorsque je vis qu'elle était déjà occupée par deux Français, une dame française, et une dame italienne qui était placée en-dehors de la voiture.

Nous courûmes depuis le lever du soleil jusqu'à neuf heures du soir, avec la rapidité d'une diligence anglaise; alors nous fîmes halte pour souper et nous mettre au lit. Aucun de mes compagnons de voyage de l'intérieur de la voiture n'entendait un mot d'anglais; c'étaient d'ailleurs les gens les plus maussades et les plus insensibles qu'on puisse rencontrer. Ils s'étaient emparés des meilleures places, et quand je les priai de me donner, pour quelque temps, une de celles qu'ils occupaient, ainsi que cela se pratique en Angleterre, ils ne se contentaient pas de me refuser, mais se moquaient encore de ma détresse. Et lorsque nous nous arrêtions le soir, ils couraient vîte s'assurer des meilleurs lits; tandis que, de son côté, l'hôte, qui voyait que j'étais un étranger, et que je ne parlais pas un mot de français, me reléguait dans une vilaine chambre mal-propre. Le troisième jour, la dame italienne eut pitié de ma situation, et me fit entendre par signes que si l'on ne me donnait pas un meilleur lit, je devais menacer l'hôte que je passerais la nuit dans la voiture,

et ne payerais point le prix de la chambre. En suivant ce conseil, je parvins à me faire donner, dans la suite, une chambre passable. Nous mîmes cinq jours à faire un trajet de deux cent et vingt milles. La situation désagréable où je me trouvai pendant tout ce temps diminua le plaisir que j'aurais eu à traverser un aussi beau pays.

Lyon, qui passe pour une des plus belles villes de France, est traversé par une large rivière (la Saône), qui ressemble à un canal, dont les deux côtés sont revêtus de pierres, et porte de grandes barques. Sur le bord de cette rivière est une belle promenade ombragée d'arbres. Il y a, hors de la ville, une autre grande et rapide rivière (le Rhône), dans laquelle se jette la première; et l'une et l'autre sont garnies de plusieurs beaux ponts.

Lyon contient plusieurs magnifiques édifices, tous construits en pierres de taille. Les portes de la ville sont aussi fort grandes et renferment de vastes corps-de-garde.

Plusieurs maisons de la nouvelle ville sont bâties en argile, et méritent, sous quelques rapports, qu'on les imite. On commence par faire un moule d'ais de la longueur de la muraille qu'on veut élever et d'environ deux pieds

de hauteur : ce moule est placé sur les fondemens et rempli d'argile bien pétrie. On le laisse ainsi tranquille pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que l'argile soit bien sèche ; on le défait alors pour le placer sur la muraille, et y mettre une seconde couche qui s'attache bientôt à celle d'en bas ; quand elle est assez solide, le moule est enlevé une seconde fois, et cette manœuvre se continue jusqu'à ce que la muraille soit achevée ; après quoi on garnit les angles de briques non cuites. Par ce moyen, les murailles sont élevées perpendiculairement. On les revêt ensuite de mortier, et, dans cet état, elles font un aussi bon effet que si elles étaient construites de briques cuites, et peuvent durer aussi long-temps, quand on prend soin d'en garantir le haut de la pluie. Ces murailles ont deux avantages que ne peuvent avoir celles de bousillage de l'Inde : elles font un meilleur effet, et leur construction prend moins de temps.

Comme Lyon est fameux pour l'art de teindre les étoffes, je voulus en faire l'essai en donnant mon turban à un teinturier de cette ville, qui me le rapporta le lendemain d'une belle couleur pourpre fort solide, qui dura pendant plusieurs mois, et ne s'altéra que

par l'effet d'un soleil ardent: cependant cela ne me coûta que dix-huit sous; tandis qu'à Londres, on me demandait chaque fois quatre schellings pour cette opération, quoique, malgré la froidure du climat, les couleurs passassent au bout de dix à douze jours.

Les environs de Lyon produisent du fruit en abondance, surtout des cerises, qui sont les plus grosses et les meilleures que j'aie jamais mangées; mais comme chaque contrée a ses avantages et ses désavantages, la chaleur du climat et le voisinage des rivières qui entourent cette ville produisent des quantités innombrables de moustiques et d'autres insectes, qui sont si incommodes, que les habitans sont obligés de s'en garantir durant la nuit, en mettant des rideaux de gaze autour de leurs lits.

Par un hasard singulier, l'hôtel de Milan, où j'étais logé, se trouvait à côté de la maison où était né le fameux général Martin de Lucknow, mon ancienne connaissance. Elle est encore occupée par son neveu; et le général a disposé d'une forte somme d'argent destinée à y bâtir un collège. Un de mes amis m'accompagna pour voir cette maison; et quoique le maître fût alors absent, on nous permit d'en parcourir toutes les parties.

Je passai trois jours à Lyon avec beaucoup de plaisir; et comme j'étais fatigué de voyager dans des voitures, je résolus de me rendre par eau à Marseille. Je convins donc de mon passage, pour une guinée, dans une des plus grandes barques qui naviguent sur le Rhône, et partis le lendemain matin. Ces barques ressemblent assez aux *budgerows* du Bengale; mais l'intérieur en est destiné aux marchandises; de sorte que les voyageurs sont obligés de se tenir sur le tillac.

Je ne manquai pas de société, puisqu'il y avait à bord vingt-cinq passagers, tant hommes que femmes. Malheureusement nous étions au cœur de l'été, et l'on n'apercevait pas un seul nuage dans le ciel; aussi l'ardeur du soleil était-elle fort grande. Il y eut quelques passagers qui cherchèrent à se cacher entre les ballots; d'autres se couchèrent sur le tillac, en s'enveloppant dans des couvertures; et d'autres encore s'emparèrent d'un petit tapis dont ils formèrent un abri. Comme j'étais muni d'un parasol de soie, et que j'avais été d'ailleurs accoutumé à l'intensité du soleil dans l'Inde, je crus pouvoir braver les effets de cet astre en France. Cependant, le premier jour, j'eus déjà toute la peau de mon visage enlevée, dont je

souffris beaucoup; ce qui me fit souvent désirer de me retrouver dans une diligence.

Heureusement que le courant était rapide ; de sorte que la barque faisait soixante-dix à quatre-vingts milles par jour. Peu de temps après midi, nous nous arrêtâmes à une auberge placée sur le bord de la rivière, où nous dînâmes, et nous fîmes de même halte à la nuit pour nous coucher.

Vers le milieu du second jour, nous passâmes sous un pont qui a été bâti par un des Césars, après la conquête de la France par les Romains : il s'appelle le pont du Saint-Esprit, et sa célébrité est répandue dans toute l'Europe. Quoiqu'il y ait plus de deux mille ans qu'il existe, il semble nouvellement bâti; et, contraire aux autres ponts en général, qui vont en montant au milieu, celui-ci est presque de la même hauteur partout. Il a vingt-une grandes et huit petites arches : les premières sont toutes larges; cependant celle du milieu est la plus spacieuse que j'aie jamais vue. Après ce pont, la rivière est plus large et plus rapide que la Tamise à Londres; et le pont même est, je crois, beaucoup plus magnifique qu'aucun de ceux d'Angleterre.

Je fus dédommagé de toutes les incommo-

dités que je souffris pendant ce voyage, par la connaissance de M. Barnou, un des plus aimables hommes que j'aie jamais connus. Il était le neveu du gouverneur de Marseille, qui avait rempli ci-devant la place de ministre, et il était lui-même capitaine de génie au service de la France. Il était orné de toutes les belles qualités imaginables, et parlait facilement la langue anglaise. Ce charmant jeune homme, apercevant l'embarras dans lequel je me trouvais, fit tout ce qui dépendit de lui pour m'être utile. Il fut partout mon interprète, et prévint non seulement que je fusse trompé, mais eut soin encore qu'on me donnât, partout où nous nous arrêtions, les meilleures choses et le meilleur lit.

Vers le soir du troisième jour, nous arrivâmes à Avignon, où j'appris que, comme le Rhône ne va pas plus loin vers Marseille, il fallait que je fisse le reste du voyage par terre. Je quittai donc la barque, et me trouvai, grace à Dieu, délivré de ma prison flottante. Comme je voulais cependant continuer mon voyage sans perte de temps, je fus sur-le-champ arrêter une place dans la diligence qui devait partir le lendemain matin, et pour laquelle je payai une guinée. Après quoi je retournai à l'auberge, dans l'intention de faire un bon souper, pour

me coucher ensuite; mais à peine eûmes-nous fini de manger, que la voiture parut à la porte de l'auberge, et le cocher appela à haute voix les voyageurs. Je me vis par conséquent obligé de prendre à la hâte congé de M. Barnou, que des affaires retenaient pour trois ou quatre jours à Avignon.

En entrant dans la diligence, j'y trouvai trois hommes; mais comme il faisait obscur, je ne pus les distinguer, et le sommeil auquel ils ne tardèrent pas à se livrer les empêcha de me molester. Quand il fit jour, je m'aperçus que c'étaient trois Français d'assez mauvaise mine. Un d'entre eux était un petit homme tout ridé, et assis dans une situation fort courbée. Ils cherchèrent à entrer en conversation avec moi; mais, comme je ne les comprenais pas, je leur fis à peine réponse. A huit heures il nous arriva une jeune voyageuse, avec de fort beaux yeux et de longs cheveux noirs. Elle avait reçu le jour en Egypte; et, quoique née de parens chrétiens, elle parlait très-bien l'arabe. A peine eut-elle été quelques minutes dans la voiture, que le petit vieillard mal-propre dont j'ai parlé, ayant levé avec effort sa tête, commença à badiner avec elle et à prendre des libertés tant avec sa langue qu'avec ses mains.

Les autres, encouragés par son exemple, voulurent en faire autant, et me firent signe de me joindre à eux, ce que je refusai avec indignation. La jeune femme cependant, au lieu de crier et de pleurer de ces mauvais procédés, comme l'aurait fait une Hindoue, les repoussa courageusement, et les maltraita fortement en langue arabe; ce qui parut les amuser beaucoup. Ils se saisirent même de ma canne dont ils lui donnèrent plusieurs rudes coups. Le coquin de cocher, dont le devoir aurait été de la protéger, semblait non seulement prendre plaisir à ce manège, mais, en sortant de la diligence, il eut l'impudence de mettre sa main sur sa gorge. En rentrant dans la voiture, je donnai ma place dans un coin à cette jeune personne, et m'aperçus avec plaisir qu'elle était assez forte pour tenir tête au petit vieillard qui se trouvait placé vis-à-vis d'elle. Le lendemain de notre arrivée à Marseille, je la rencontrai dans la rue; elle parut fort reconnaissante des égards que je lui avais montrés, et me rendit de grands services durant mon séjour dans cette ville.

Marseille est une grande et belle ville, et l'un des plus célèbres ports de mer de France; ce qui fait qu'elle est fréquentée par les négo-

ciens de tous les pays, mais surtout par les Italiens, les Turcs, les Barbaresques, ainsi que par ceux d'Egypte. Elle est fameuse aussi par ses manufactures de soieries, de satins et d'étoffes d'or. On m'a dit que son commerce annuel monte à cinquante-deux crores de roupies (1,248,000,000 francs).

Tous les édifices publics sont bâtis de pierre; les maisons paraissent, en général, hautes, et quelques-unes ont de jolis balcons au-dessus des portes; les rues sont régulières, et partagées en trois parties comme celles de Londres. Il y a dans cette ville un établissement qui me fit beaucoup de plaisir. Dans chaque place publique, et dans les principales rues, il y a de grands réservoirs d'eau qui sont alimentés par des sources éloignées, dont l'eau y est conduite par des cascades ou des fontaines. D'un côté du réservoir on a ménagé un abreuvoir pour les bestiaux, lequel est rempli par le trop plein du réservoir; l'eau est ensuite conduite à deux petits canaux qui coulent le long de chaque côté de la rue, et qui en fournissent au peuple la quantité nécessaire pour son usage, ainsi que pour arroser les rues et empêcher la poussière de s'élever, ce qui est fort nécessaire dans un climat aussi chaud. Quelques-uns des che-

mins autour de Marseille sont plantés d'arbres, et disposés à-peu-près dans le goût des boulevards de Paris.

Les jardins des environs de cette ville produisent une grande variété de beaux fruits. Les melons musqués surpassent tous ceux que j'ai mangés ailleurs, et sont beaucoup meilleurs que ceux qu'on cultive dans des serres chaudes en Angleterre; malheureusement ils ne durent qu'un mois.

J'avais eu la précaution de me munir, à Paris, d'une lettre de recommandation pour M. Samadite, un des plus riches négocians de Marseille, que j'allai lui remettre le lendemain de mon arrivée dans cette ville. Il me reçut de la manière la plus obligeante, et me procura un joli appartement dans un hôtel situé près de sa maison. Mais comme dans les cafés du midi de la France on ne trouve ni bon beurre ni bonne crême, et que j'avais été accoutumé aux excellens déjeûners des Anglais, M. Samadite m'invita à venir tous les jours prendre ce repas chez lui, et il m'offrit également à dîner toutes les fois que je me trouverais libre. M. Samadite est Suisse de nation, mais il a été élevé en France. J'ai dîné souvent chez lui durant mon séjour à Marseille : sa

table était parfaitement bien servie en mets et en vins, et l'on y trouvait généralement quatorze à quinze personnes des plus considérées de la ville. Après le dîner, nous nous donnions rendez-vous au spectacle, pour lequel il m'offrit chaque fois un billet, ne voulant pas absolument permettre que je payasse mon entrée. Pendant les quinze jours que je demeurai à Marseille, il fut constamment occupé à me procurer mon passage à bord d'un bon navire qui fût destiné en droiture pour Constantinople; et comme il ne put parvenir à son but, il me pressa de rester avec lui jusqu'à ce qu'il s'offrît une occasion favorable.

Peu de jours après mon arrivée à Marseille, mon ami, M. Barnou, vint me trouver, et me présenta le même jour à son oncle, M. Wilgrove, gouverneur de cette ville, qui était un homme de bonne mine et d'un caractère aimable. Comme, à cette époque, Bonaparte avait fait battre une nouvelle monnaie qui portait son buste, il y eut de grandes réjouissances dans toute la France: les maisons de Marseille furent illuminées, et le gouverneur donna des fêtes aux habitans de cette ville. Il m'invita à venir chez lui tous les jours, ce que je ne manquai pas de faire, et par ce moyen j'eus l'occasion

de voir les plus belles femmes de cette partie de la France.

Comme c'étaient là des agrémens auxquels je ne m'étais pas attendu, je passai fort gaiement mon temps à Marseille. Le digne gouverneur me fit l'honneur de m'inviter à plusieurs de ses parties de plaisir particulières, et me présenta à son épouse, dame fort aimable, ainsi qu'à son fils, qui était un des plus charmans cavaliers que j'aie jamais vus. Ce jeune homme était occupé à apprendre la langue anglaise, et venait me voir tous les jours pour la parler avec moi, et me faire voir les curiosités de la ville et de ses environs. Toute cette famille est tellement aimée et respectée à Marseille, qu'il n'y a pas d'habitant qui ne sacrifiât sa vie pour elle.

On trouve à Marseille des personnes de toutes les nations, et plusieurs familles grecques et égyptiennes s'y sont établies. Les femmes de ce pays sont fort belles, et s'habillent d'une manière très-élégante. En un mot, si leur teint avait la beauté de celui des dames anglaises, elles seraient, sans contredit, les plus jolies femmes du monde.

J'eus le plaisir de former ici la connaissance de M. D—y, jeune anglais, qui y faisait ses

études, et qui me fut fort utile en plusieurs occasions. Je reçus aussi d'obligeantes marques d'attention de la société des Anglo-Américains : ces messieurs me firent l'honneur de me donner un dîner public à l'hôtel de Franklin, et ils m'engagèrent beaucoup à renoncer au projet de me rendre dans l'Inde par terre, et à m'embarquer plutôt à bord d'un de leurs vaisseaux pour l'Amérique, où je trouverais facilement un bon navire qui me conduirait à Calcutta. Je ne voulus pas adopter ce plan ; mais je leur promis que si je revenais jamais en Europe, j'irais voir l'Amérique. Contens de cette promesse, chacun écrivit son nom et sa demeure sur une feuille de papier, qu'ils me remirent, en m'invitant d'aller les trouver lorsque je serais arrivé dans leur pays.

Après avoir passé quinze jours à Marseille, sans trouver le moyen de me rendre en droiture à Constantinople, je pris la résolution de m'embarquer avec deux Américains pour Gênes, d'où il me serait facile, me dit-on, de continuer mon voyage. Je convins donc de payer au patron d'un petit bâtiment français trois guinées pour mon passage, et d'acheter moi-même mes provisions.

CHAPITRE XXIV.

L'auteur s'embarque pour Gênes. Description de la mer Méditerranée. Il arrive à Gênes. Il est bien reçu par le consul d'Amérique. Description de Gênes. Admiration qu'inspire à l'auteur la musique italienne. Courtisanes. Sigisbés. L'auteur s'embarque pour Livourne, dans l'intention de se rendre à Rome. Son arrivée à Livourne. Défaut d'eau. Détresse où se trouve l'auteur, qui manque d'être assassiné. Portrait des habitans de Livourne. Il cultive l'amitié de quelques Américains. Le vaisseau de guerre anglais le Victorieux arrive à Livourne avec une allége. Le consul d'Angleterre promet à l'auteur de lui donner son passage dans ce dernier navire. Le patron refuse de le prendre à bord. Il s'adresse au capitaine du Victorieux, qui consent à lui accorder le passage. Il quitte Livourne.

LE 25 du mois de *Rubby al Avul* (le 20 de juin), après avoir pris congé du gouverneur

de Marseille, de M. Barnou et de mes autres amis, nous nous embarquâmes, et eûmes bientôt gagné la mer. Je crois devoir donner ici une description un peu détaillée de la Méditerranée. Cette mer a deux mille quatre cents milles de longueur sur vingt-six jusqu'à six cents milles de largeur. L'endroit le moins large est connu sous le nom de *Détroit de Gibraltar*, qui vient, par corruption, de *Jebbal Tur*, ou promontoire de *Toor*, chef more. Cette mer a deux branches, dont l'une court vers le nord entre les bords de l'Italie, et va jusqu'à Trieste en Allemagne; elle est appelée *golfe de Venise*; l'autre branche, qui longe les côtes de la Grèce, porte le nom de *mer Ionienne*, de laquelle un bras étroit s'étend jusqu'à Constantinople; elle s'appelle *mer de Marmora*, et y forme sa jonction avec la mer Noire. Les véritables limites de la Méditerranée (laquelle n'est elle-même qu'une branche du grand Océan) sont, au nord, l'Espagne et d'autres pays de l'Europe; à l'est, la Syrie et la Palestine; et au midi le royaume de Fez, la Barbarie et d'autres contrées de l'Afrique. Elle a pour limite, au couchant, le détroit déjà indiqué, lequel est commandé par une forteresse imprenable qui est au pouvoir des Anglais,

et leur donne, avec leurs vaisseaux, une grande influence sur la navigation de cette mer, d'où la nature semblait les avoir entièrement exclus.

Il ne m'est arrivé rien de remarquable durant ce voyage; mais comme le navire était petit et fort agité par les vagues, je fus pendant deux jours très-malade, et totalement dégoûté de toute espèce de nourriture. Le troisième jour, je me trouvai mieux, et l'appétit me revint; mais lorsque je demandai les provisions que j'avais apportées à bord, on ne put les trouver; l'équipage s'en était certainement emparé : je fus par là réduit à me contenter, pendant le reste du voyage, de mauvais biscuit avec un peu de vinaigre et d'eau.

Le cinquième jour, nous arrivâmes dans la baie de Gênes; et à peine l'ancre fut-elle jetée, qu'il nous vint à bord une barque de quarantaine. Comme cette partie du monde a été souvent attaquée d'une terrible maladie qu'on appelle la peste, on n'y permet à personne de descendre à terre d'un vaisseau, avant qu'il n'ait été visité par un médecin qui examine l'état de santé de tous ceux qui s'y trouvent, et fait les autres recherches qu'il croit nécessaires. S'il apprend que quelqu'un est mort durant le voyage, il ordonne au capitaine

d'aller mouiller l'ancre dans un endroit particulier, où il faut qu'il demeure pendant quarante jours; et ceux des passagers ou de l'équipage qui veulent descendre à terre, sont obligés de se rendre, pour le même espace de temps, dans un hôpital appelé *Lazaret*, d'où ceux qui voudraient s'en échapper sont tués sans miséricorde par les soldats. Le médecin qui vint à notre bord était un homme pâle et maigre qui semblait sortir d'une grande maladie, tandis que les gens de notre équipage étaient robustes et bien portans. Après nous avoir regardés, il porta les yeux sur lui-même, et parut honteux de cette comparaison; aussi nous accorda-t-il la permission de nous rendre à terre, sans même avoir examiné nos certificats.

Nous nous rendîmes sur-le-champ, MM. Shoolbred et Jolly, les passagers américains, et moi, à l'hôtel du Lion rouge; ensuite nous fûmes saluer M. Wilson, le consul d'Amérique, à qui je remis une lettre de recommandation de de la part de M. Samadite, qui me fit recevoir d'une manière gracieuse. Nous dînâmes chez le consul les trois jours que nous restâmes dans cette ville, et fûmes traités d'une manière amicale et même somptueuse.

La situation de Gênes est belle, et la ville

elle-même magnifique; elle est bâtie sur le golfe qui est d'une forme circulaire; et si je n'avais pas vu le bassin de Cork, j'aurais certainement pensé que c'était le plus beau port de l'Europe. Les édifices publics et la plus grande partie des maisons sont construits de pierres de taille, fort hauts, et ornés de colonnes, de portiques, etc. Il y a quelques rues fort larges et régulières; d'autres, au contraire, sont si étroites que le soleil ne peut y pénétrer; mais comme la ville est placée sur le penchant d'une hauteur, et que les rues sont bien pavées, on n'y voit point de boue. La ville, qui a la forme d'un croissant, est entièrement entourée de bonnes fortifications, tant du côté de la terre que de celui de la mer, de sorte qu'elle est en état de résister à tous ses ennemis.

L'intérieur des maisons est richement décoré, mais peint de couleurs si bigarrées, que mon goût pour la simplicité en fut choqué. Il faut néanmoins que je convienne que Gênes, pris dans son ensemble, est la plus belle ville que je connaisse.

Tous les habitans de Gênes sont bons musiciens, et jouent d'un grand nombre de différens instrumens, dont plusieurs m'étaient in-

connus. Une nuit que je m'étais déjà couché, je fus réveillé par un charmant concert qu'on donnait dans la rue; je me levai sur-le-champ, et courus involontairement vers la porte de la maison, que je trouvai fermée. Je remontai alors à ma chambre, et fus me placer à ma fenêtre, où je demeurai extasié jusqu'à ce que les musiciens eurent cessé de jouer.

On m'avait dit souvent à Londres que les Italiens sont plus grands musiciens que tous les autres peuples, et je dois maintenant convenir que la musique des Indiens, des Persans et de la partie occidentale de l'Europe, ne peut pas plus être comparée à celle des Italiens, que le bruit criard d'un moulin aux sons touchans d'un orgue.

Les règlemens qu'on a établis à Gênes touchant les courtisanes sont tout-à-fait singuliers : ces femmes ne paraissent jamais en public ni de jour ni de nuit, mais elles ont un domestique bien vêtu qui se tient au coin de la rue, où il invite les hommes à monter chez elles.

Une coutume plus extraordinaire encore de ce pays, c'est que chaque femme de qualité a deux maris, entre lesquels elle partage également son temps. Le premier mari est obligé de payer toutes les dépenses de madame, et de

lui fournir une maison et tout ce dont elle peut avoir besoin, ce qui lui donne aussi le droit de coucher avec elle, et d'être regardé comme le père de ses enfans. Le devoir du second mari consiste à la suivre comme son ombre pendant toute la journée; en un mot, à obéir implicitement à tous ses caprices. Si, par hasard, le mari payant est occupé avec sa femme durant le jour, et que le second vienne à frapper à la porte, le premier se retire sur-le-champ. Ces seconds maris sont appelés *Sigisbés;* ce sont, en général, des jeunes gens célibataires de bonne mine. Il arrive cependant quelquefois que des hommes mariés et d'un certain âge deviennent les sigisbés de la femme d'un de leurs amis.

Le territoire de Gênes produit des melons délicieux de deux espèces, ainsi qu'une grande abondance de pêches, de prunes, de raisins et d'autres fruits.

Le second jour après mon arrivée à Gênes, M. Wilson me fit savoir qu'il y avait une occasion pour aller immédiatement à Livourne, dont il me conseilla de profiter; mais que si je voulais voir la plus grande merveille du monde, il fallait que de-là je prisse la route de Florence à Rome, et qu'après avoir satisfait ma

curiosité dans cette ville, je devais me rendre à Naples, d'où il me serait facile de passer à Malte. J'approuvai beaucoup cet avis, et fus sur-le-champ, accompagné de M. Jolly, arrêter mon passage pour Livourne, à bord d'un navire anglais commandé par le capitaine R—n.

Nous nous embarquâmes de bonne heure le lendemain, et pendant tout le voyage j'eus beaucoup à me louer de la manière honnête avec laquelle se comporta le capitaine, qui m'avait cédé sa propre cabane et son lit. Nous ne mîmes que deux jours à faire la traversée; et comme nous étions munis d'un certificat de santé, on nous permit sur-le-champ de descendre à terre. Nous allâmes loger à l'hôtel de G — y; je ne tardai point à me rendre chez M. G — t, qui était alors consul d'Angleterre à Livourne. Il me reçut parfaitement bien, et me dit qu'on attendait chaque jour un vaisseau de guerre de Malte, sur lequel il me ferait obtenir mon passage à cette île. Je lui demandai si je ne pourrais pas aller à Florence, parce que mon intention était de me rendre à Rome, pour passer ensuite à Naples. Il me répondit que ce voyage était regardé comme fort dangereux, dans la saison où nous étions, à cause des fièvres épidémiques qui régnaient avec violence dans

l'intérieur de l'Italie. Il fallut donc que je renonçasse à voir la plus célèbre ville d'Europe, quoique M. Wilson m'eût donné des lettres de recommandation pour des personnes de marque à Florence, à Rome et à Naples.

Quoique Livourne soit un célèbre port de mer et fréquenté par toutes les nations qui habitent les bords de la Méditerranée, cette ville n'en est pas moins fort petite; de sorte qu'une personne qui s'y trouve placée au centre peut facilement en voir les quatre principales portes. Elle est cependant bien fortifiée de tous les côtés, et les maisons sont, en général, de quatre ou cinq étages, mais peu commodes et terriblement chaudes; aussi y souffre-t-on beaucoup des moustiques, des punaises et autres vermines. La bonne eau y est fort rare, et les places où il y a des fontaines publiques sont fort petites. L'eau coule si lentement de ces sources artificielles, qu'il faut beaucoup de temps pour en remplir un petit vase; et j'ai vu souvent le peuple s'y arrêter et sucer le robinet pour le faire aller. Pendant ce temps, une foule de gens se trouvent rassemblés sur la place, pour attendre que leur tour vienne d'approcher de la fontaine. Il est impossible d'obtenir une gorgée de bonne eau fraîche dans les maisons,

et je me suis rendu souvent à la fontaine sans pouvoir parvenir à éteindre ma soif.

Comme la chaleur était excessive dans les maisons pendant tout le temps que je restai à Livourne, je sortais généralement de bonne heure après le dîner, pour aller me placer à l'ombre d'une muraille, ou je me rendais dans un café, pour y passer mon temps. A la nuit, j'avais coutume d'aller m'asseoir sous le portail d'une grande église qui est située dans une des places publiques, à-peu-près au milieu de la ville, pour y respirer un peu d'air frais. Que la colère de Dieu puisse reposer sur une pareille ville et sur un tel peuple, qui, malgré les richesses dont il se vante, est tellement adonné à l'avarice, qu'il voudrait enlever le dernier sou à un étranger!

Un soir j'étais assis, à mon ordinaire, sur les marches de l'église, lorsqu'un filou vint m'enlever par derrière mon turban. Par un singulier hasard, un bout de la mousseline se trouva défait, et je m'en saisis. Me levant alors, je voulus me saisir du voleur; mais comme il tenait un couteau à la main, il coupa sur-le-champ le turban en deux, et s'enfuit avec la moitié qu'il tenait. Je racontai cette aventure aux Anglais de ma connaissance, qui me conseil-

lèrent de ne plus m'aller asseoir dans cet endroit, ni même de sortir pendant la nuit, parce que les Italiens, par bigoterie ou pour d'autres raisons, assassinent souvent les étrangers avec un couteau ou un poignard.

On trouve à Livourne une grande quantité de différens fruits; mais leur melons d'eau sont supérieurs à tous ceux que j'ai mangés ailleurs, et ont le double de la grosseur de ceux d'Allahabad et de Mainpoory, qu'on regarde comme les meilleurs de l'Inde.

La plus grande partie des habitans de cette ville sont des Juifs, des Grecs et des Arméniens, qui tous sont connus par leur avarice. Un Anglais de ma connaissance, qui crut me rendre service en me présentant à une personne qui parlait le persan, me conduisit à la maison d'un négociant arménien, qui était né à Julfa, faubourg d'Ispahan. Lorsque nous arrivâmes chez cet homme, il était à dîner; mais il se dépêcha de nous envoyer, en toute hâte, son fils, pour nous dire que son père était malade, et que d'ailleurs il avait, pour ainsi dire, oublié la langue persane.

Je rencontrais souvent dans les cafés un autre Arménien, nommé Khojeh Raphaël, qui était né également à Julfa, mais qui affectait

de ne pas parler la langue persane. C'était un parfait vieux coquin, qui avait parcouru une grande partie du monde, et parlait plusieurs langues. Il était fort jeune lorsqu'il quitta la Perse, et se rendit, par mer, à Surate; d'où il gagna le Bengale, en traversant la Péninsule. Après avoir demeuré quelque temps dans ce pays, il passa en Angleterre, et de-là en Russie. Ayant parcouru ainsi une partie de l'Europe, il vint enfin s'établir à Livourne. Il me fit plusieurs visites, mais ne me fut jamais d'aucun secours. Il poussait même la prudence si loin, qu'il refusa de me dire son avis sur la route que je devais prendre.

Je fus dédommagé de ce défaut d'amitié de la part des Arméniens, par l'avantage que j'eus de former la connaissance intime de M. Darby, négociant anglais, qui était, depuis long-temps, établi à Livourne. Il me conduisit souvent à sa maison de campagne, située à six milles de Livourne, où je jouis d'un bon air et de toutes sortes d'agrémens. Je contais toutes mes disgraces à M. Darby; et comme j'étais extrêmement chagrin d'être retenu si long-temps dans une ville aussi désagréable, je crains de l'avoir souvent ennuyé de mes lamentations.

Au bout de quinze jours, le vaisseau de guerre anglais le Victorieux arriva de Malte avec une allége; ce qui me fit un grand plaisir, et je ne perdis pas un instant à prier M. G—t d'obtenir mon passage; mais, au lieu de satisfaire à sa promesse, il ne fit jamais mention de moi au capitaine R—d, et se contenta de dire au patron qu'il devait me prendre à son bord. Comme je désirais beaucoup de quitter Livourne de quelque manière que ce pût être, je ne fis aucune difficulté d'accepter cet arrangement; puis, ayant loué une chaloupe, je me transportai à plusieurs milles pour l'aller joindre. Lorsque je fus monté sur l'allége, le patron me dit qu'il n'osait me prendre à bord sans la permission du capitaine R — d; mais qu'il allait se rendre au Victorieux, pour la demander. Je lui répondis qu'il avait mal fait de n'avoir pas informé le consul de cette circonstance, avant que de m'avoir causé la peine de le venir joindre.

Après un moment de réflexion, je résolus d'aller trouver moi-même le capitaine R — d, et de lui exposer la situation désagréable où je me trouvais. En abordant le Victorieux je fus bien reçu, et m'étant introduit auprès du capitaine R—d, je le priai de permettre que je

m'embarquasse à bord de l'allége pour me rendre à Malte. Il me repondit qu'il n'y voyait aucune difficulté, si ce n'est que l'allége étant rencontrée par un autre vaisseau de guerre, le capitaine en pourrait enlever toutes les provisions, et ordonner au patron de retourner en Angleterre; et dans ce cas, ajouta-t-il, vous aurez le plaisir de faire une seconde visite à vos amis de Londres. Je fus fort chagrin de cette circonstance; mais reprenant bientôt courage, je lui dis : Monsieur, votre vaisseau ne craint point de pareils accidens; et si vous avez quelque compassion d'un pauvre voyageur, veuillez me prendre à votre bord. Le capitaine R — d fut sensible à ma situation, et me dit : allez dîner avec mes officiers; ensuite vous irez chercher votre bagage pour le conduire à bord du Victorieux ; pendant ce temps je me rendrai à Livourne pour y regler quelques affaires.

Lorsque je fus de retour sur l'allége, le patron me fit un portrait si affreux du caractère irrascible et des autres mauvaises qualités du capitaine R—d, que j'en fus alarmé, et résolus de regagner Livourne pour y attendre une autre occasion de partir. Je repris donc mes malles et me rendis à terre.

Lorsque le capitaine R — d fut de retour sur son vaisseau, et qu'il ne m'y trouva point, il fit venir le patron de l'allége pour savoir ce que j'étais devenu; et quand il apprit que j'étais allé à terre, il fit sur-le-champ apprêter sa chaloupe et vint à Livourne. En se rendant chez moi, il alla prendre M. Darby et l'amena avec lui. Tous les deux me pressèrent vivement de retourner au Victorieux, à quoi je consentis; et le lendemain matin, le 21 de *Rubby Assany* (environ le 16 juillet), nous quittâmes Livourne.

CHAPITRE XXV.

Récit du voyage à Malte. Description de cette île. Portraits du gouverneur, de l'amiral, du commandant en chef, et du commissaire-général. L'auteur descend à terre, où il est bien reçu par les officiers publics. Il trouve qu'il y a une grande analogie entre les langues maltaise et arabe. Récit de l'invasion de Malte par les Turcs. Climat de cette île. L'auteur se rembarque et part sur le Victorieux pour Smyrne. Le vaisseau entre dans le port de Mileto. Courte description de cet endroit. Il continue son voyage, passe près d'Athènes, et arrive à Smyrne. Le vaisseau quitte Smyrne, et arrive à l'Hellespont. Description de la mer de Marmora. Arrivée aux Dardanelles.

Du moment que j'eus l'occasion de montrer au capitaine R — d les lettres des ministres de sa majesté aux ambassadeurs et consuls d'Angleterre à différentes cours, et qu'il fut convaincu par là de mon attachement à la nation

britannique, il se conduisit envers moi avec une amitié vraiment fraternelle, et prévint tous mes désirs. Ce voyage fut par conséquent un des plus agréables que j'eusse faits jusqu'alors.

Peu de jours après notre départ, nous passâmes devant l'île de Corse; et quelque temps après devant la Sardaigne, qui est une grande île gouvernée par son propre souverain. Nous doublâmes aussi la Sicile, l'île la plus considérable de la Méditerranée, qui dépend de Naples, dont le roi est maître de ces pays. C'est de la Sicile que les habitans de Malte reçoivent toutes leurs denrées, la première étant une des plus fertiles contrées du monde, et Malte la plus stérile. Ce voyage n'offrit rien qui soit digne d'être cité; et le premier septembre, nous mouillâmes dans le port de Malte.

Cette île est fort connue dans l'histoire d'Arabie, et elle a donné le jour à plusieurs philosophes de l'antiquité. Après que les Chrétiens eurent été chassés de Jérusalem, elle fut concédée par le pape et les rois d'Europe à une société de moines militaires, dont le chef fut appelé grand-maître. Comme ces moines étaient presque tous des personnes nobles et riches qui s'étaient retirées du monde, ils consacrèrent toute leur fortune à bâtir des églises et des forteresses

dans cette île; de sorte qu'on peut la regarder comme une des plus fortes places du monde. On prétend qu'il y a mille ans que quelques-unes de ces fortifications ont été construites; cependant, on dirait qu'elles viennent d'être faites nouvellement, et paraissent si solides, qu'il n'y a qu'un tremblement de terre qui puisse les détruire. C'est en vain qu'on chercherait à expliquer la nature des ouvrages qui défendent Malte à une personne qui n'a pas une idée bien exacte des termes du génie. Il suffira donc de dire qu'ils sont regardés comme le chef-d'œuvre de la théorie et de la pratique unies ensemble. Cette île tomba par surprise entre les mains des Français, et leur fut reprise par les Anglais, qui, ne pouvant s'en rendre maîtres par force, la bloquèrent et la prirent par famine. Suivant un des articles du dernier traité de paix, cette île doit être rendue au grand-maître; elle est cependant occupée aujourd'hui par six mille hommes de troupes britanniques.

Les officiers publics de Malte, du temps que j'y ai passé, étaient d'abord sir A. B — l, gouverneur, qui possède toutes les qualités qui peuvent rendre un homme aimable et estimable; il est par conséquent adoré de tous les habitans, tant anglais que maltais.

Le général V—r, commandant en chef des forces de terre : c'est un officier fort respecté.

Sir R. B—n, amiral de tous les vaisseaux stationnés dans la Méditerranée, place de la plus haute importance. C'est avec ces officiers que le gouverneur forme son conseil de guerre.

M. M—y, commissaire des vivres et des chantiers. Ces quatre messieurs agissaient toujours avec la plus parfaite unanimité; et, si ce n'est au Cap de Bonne-Espérance, je n'ai jamais rencontré une aussi aimable société.

Immédiatement après qu'on eut jeté l'ancre dans le port, le capitaine R—d se rendit à terre, et annonça mon arrivée au gouverneur, qui me permit d'y descendre également, et me fit même l'honneur de m'inviter à dîner chez lui ce jour-là. Le capitaine R—d eut la bonté de revenir à bord pour me communiquer cette agréable commission, et me conseilla de remettre au gouverneur la lettre du roi d'Angleterre à son ambassadeur à Vienne, ne doutant pas que le gouverneur n'en agirait comme si elle avait été adressée à lui-même, et donnerait en conséquence ordre au Victorieux de me conduire à Constantinople; ce qui me garantirait du danger de m'embarquer sur un navire commandé par un contrebandier du Levant.

Je me rendis au désir du capitaine R—d, en prenant mes lettres de recommandation avec moi à terre; et, par un heureux hasard, je trouvai le gouverneur et l'amiral ensemble. En remettant mes lettres, je m'adressai à tous les deux à la fois, et leur racontai qu'en conséquence du conseil du chargé d'affaires de la Grande-Bretagne à Paris, je m'étais écarté de la route que je m'étais d'abord proposé de prendre, et qu'au lieu d'aller à Vienne, je me trouvais maintenant arrivé sur le chemin de Constantinople; que, comme les lettres que j'avais l'honneur de leur présenter étaient diplomatiques, j'espérais qu'ils voudraient bien les considérer comme adressées à eux-mêmes, et m'accorder tous les secours qui dépendraient d'eux.

Ces braves officiers reçurent ma demande avec bonté, et m'assurèrent de leur empressement à y condescendre; mais ils ajoutèrent qu'ils espéraient que je voudrais bien leur accorder la satisfaction de jouir quelques jours de ma société à Malte. Peu de temps après, on nous servit un fort bon dîner, et je passai agréablement le reste de la journée. Avant de nous séparer, le général m'invita à dîner pour le lendemain, M. M—y le troisième jour, et

M. W—y le quatrième; enfin, ces messieurs poussèrent leur hospitalité pour moi au point que, durant les quinze jours que je demeurai à Malte, il ne se passa pas un seul jour sans que je fusse engagé chez l'un d'eux.

J'occupais un fort bon appartement à l'hôtel de S— r, où je reçus la visite de tous les principaux officiers; mais comme le thé et le beurre n'y étaient pas trop bons, le gouverneur et le général m'invitèrent à déjeûner alternativement chez eux.

Quelle différence entre cette conduite et celle de M. M—y à Paris! Malgré que je lui eusse remis une lettre d'introduction dictée par l'ordre du roi et appuyée de la recommandation du lord Pelham, il ne me reçut qu'avec dissimulation et des propos flatteurs; et quoiqu'il satisfît aux volontés de sa majesté en me délivrant des passe-ports, il ne m'indiqua pas moins une route par laquelle je me vis engagé dans un labyrinthe de difficultés. En arrivant à Malte, je m'y trouvai totalement étranger, et n'avais avec moi qu'une lettre d'introduction pour une personne de Vienne; et cependant j'y fus reçu avec bonté, et vis tous mes désirs parfaitement remplis.

Le second jour de mon arrivée, le gouver-

neur, comme représentant du grand-maître, donna bal et souper aux principaux habitans de l'île, où toutes les beautés se trouvèrent réunies. Le souper fut élégant et la musique excellente.

Je fus surpris d'entendre que la langue maltaise contient un grand nombre de mots et de phrases arabes; de sorte que la prononciation de ces deux idiomes a beaucoup d'analogie. Les lettres S, Z et T sont exactement le *saad*, le *swaad* et le *to* des Arabes. Le reste de la langue maltaise est un mélange de grec, d'italien et de français.

J'ai oublié de dire qu'à Marseille, à Gênes et à Livourne, la langue arabe est comprise par les marins; ce qu'il faut attribuer sans doute au grand pouvoir que les chefs maures de la dynastie des Merwans ont possédé en Espagne pendant plusieurs siècles, et qui avaient des colonies ou factoreries établies sur toutes les côtes de la Méditerranée. Plusieurs édifices, que dis-je? des villes entières de cette partie du monde portent des marques évidentes qu'elles ont été fondées par les successeurs de Mahomet.

Il y a quelques centaines d'années qu'un des empereurs turcs de Constantinople envoya une armée pour s'emparer de Malte : comme les

fortifications ne se trouvaient pas alors dans un état respectable, ils réussirent à se rendre maîtres de la moitié de l'île, et firent long-temps le siège du reste; mais après avoir perdu un grand nombre de leurs troupes, ils furent obligés de se retirer. Les Maltais célèbrent cet évènement tous les ans par une fête commémorative où l'on fait de grandes réjouissances.

Le climat de Malte est fort chaud, et les maisons sont infestées de telle manière de moustiques, de puces, etc., que je ne dormais que deux ou trois heures de la nuit. J'étais aussi fort incommodé par les troupeaux de porcs, qui courent constamment dans les rues, et salissent tous les endroits dont ils peuvent approcher. Les habitans aiment à tel point ces animaux, qu'ils se révoltèrent contre un de leurs grands-maîtres qui avait donné l'ordre de tenir les porcs renfermés, et le forcèrent de révoquer son décret. Depuis ce temps, il leur est permis de parcourir librement tous les quartiers de la ville, à l'exception de la place qui est devant le palais.

Au bout de quinze jours, son excellence le gouverneur et l'amiral eurent la bonté d'ordonner au capitaine R — d de me conduire à bord du Victorieux jusqu'à Smyrne, qui n'est qu'à

cinq petites journées de Constantinople, et me munirent de lettres d'introduction près du consul anglais dans ce port, qu'ils priaient de me procurer toutes les facilités possibles pour faire le reste de mon voyage.

Le 10 août, je me rembarquai avec mon ami le capitaine R — d. Le temps fut fort beau pendant trois jours; mais le quatrième, nous essuyâmes une terrible tempête qui dura toute la journée et la nuit suivante : nous perdîmes un de nos mâts et plusieurs vergues; toutes nos voiles furent déchirées, et nos agrès souffrirent beaucoup. Cet évènement ne parut faire aucune impression sur l'esprit du capitaine R — d; il craignait seulement d'être jeté sur une des petites îles ou écueils à fleur d'eau dont la Méditerranée est parsemée. Nous fûmes cependant assez heureux pour éviter ces dangers; et le vent ayant tourné de bonne heure le lendemain matin, nous fîmes cent cinquante milles en vingt-quatre heures, de sorte que le sixième jour, nous jetâmes l'ancre dans le hâvre de Mileto, qui est un port célèbre de Natolie. Nous apprîmes ensuite que onze grands vaisseaux avaient péri par ce coup de vent; et nous-mêmes nous avions souffert de si grandes avaries, que le capitaine R — d jugea qu'il était nécessaire d'entrer dans

ce port pour donner le radoub à son vaisseau.

Durant la tempête, nous doublâmes Candie et plusieurs autres îles, auxquelles les géographes arabes ont donné le nom d'îles Ioniennes.

Dans ces environs, il y a plusieurs grandes villes, qui toutes sont placées sur le sommet de montagnes. Le gouverneur et la milice sont tous des Turcs; mais les autres habitans sont des Grecs, qui, par une suite du gouvernement despotique et tyrannique sous lequel ils vivent, sont les plus malheureuses et les plus abjectes créatures qu'il y ait au monde. Dans l'Inde, les sujets les plus opprimés peuvent être regardés comme des princes auprès de ceux-ci. Les Turcs tiennent strictement aux règles mahométanes, en élevant les sujets de leur propre religion, et en abaissant ceux de toutes les autres. L'énergie de ces Grecs semble entièrement anéantie, et ils paraissent s'être abandonnés au désespoir. La misère et l'humiliation sont si fortement peintes sur leur figure, que je ne pus m'empêcher de déplorer leur pitoyable sort.

Les réparations à faire au vaisseau nous retinrent à Mileto jusqu'au 28 août, jour que nous remîmes à la voile. Deux ou trois jours après, nous rasâmes les côtes d'Athènes, lieu qui a

donné naissance à Platon, à Diogène le cynique, et à plusieurs autres philosophes. Par le secours de nos lunettes d'approche, nous aperçûmes distinctement les ruines de quelques temples fameux, dont le faîte s'est écroulé il y a déjà long-temps; mais les colonnes de marbre se trouvent encore sur pied et brillent au soleil. Le territoire d'Athènes n'est pas une île, comme on le suppose généralement; il fait partie du continent de la Grèce, et se trouve renfermé dans le gouvernement turc de la Natolie. Après un voyage agréable, nous jetâmes l'ancre dans le port de Smyrne, le 5 septembre.

Aussitôt que le capitaine R—d eut donné ses ordres relativement au vaisseau, nous allâmes à terre dans une barge, et nous rendîmes à la maison de M. Werry, le consul anglais, qui nous reçut avec la plus grande politesse, et nous engagea à dîner et à coucher chez lui. Après avoir dîné, nous sortîmes pour nous rendre chez Hajy Osman Aga, chef de la douane du port, dont la maison était située au milieu d'un joli jardin, à peu de distance de la ville. Nous eûmes l'avantage de trouver l'aga chez lui, et prêt à se mettre à table. Il nous reçut de la manière la plus honnête; et quoique nous eussions déjà dîné, il nous pressa de nous mettre

à table avec lui, et nous régala ensuite de *houkas* et de café. Lorsque nous le quittâmes, il me fit promettre de venir dîner avec lui le lendemain.

Peu de temps avant l'heure convenue, il m'envoya quelques-uns de ses gens avec un cheval bien caparaçonné, sur lequel je ne tardai pas à monter pour me rendre à son jardin. L'aga m'embrassa de nouveau avec une grande cordialité, et nous allâmes nous asseoir, à la manière des Turcs, dans une magnifique salle. Comme il y avait quatre ans que je n'avais mangé de mets bien apprêtés de la cuisine orientale, je fus fort satisfait de ce repas. Après le dîner, on nous servit des glaces, des sorbets et des *houkas*; nous continuâmes à causer jusqu'à près de minuit. Comme j'avais l'intention de quitter Smyrne le jour suivant, il me donna une lettre d'introduction pour un de ses amis, qui était un des visirs inférieurs à Constantinople; cependant il m'engagea à demeurer encore quelque temps, et à l'aller voir tous les jours. Je le remerciai de son obligeante invitation, et m'excusai de ce que je ne l'acceptais pas, en lui disant que j'étais le convive du consul d'Angleterre, que la bienséance ne me permettait pas de quitter. Il approuva cette rai-

son, et ayant fait venir sa chaloupe, il m'accompagna jusqu'à la maison de M. Werry, où il prit congé de moi.

Le consul et le capitaine R—d, après avoir délibéré sur la manière dont je me rendrais le plus commodément à Constantinople, et considéré les désagrémens que j'aurais à courir en y allant par terre, décidèrent que j'y serais conduit à bord du Victorieux, quoique le capitaine R—d n'eût pas la permission de l'amiral pour cette mission; d'autant plus que ce vaisseau manquait de vergues et de perroquets, qu'on ne pouvait trouver que dans ce port. On fit donc les préparatifs nécessaires pour ce voyage, qui nous retinrent encore quelque temps à Smyrne.

Smyrne est une grande ville agréablement située, et habitée par des Grecs et des Mahométans; on y trouve aussi un grand nombre de marchands chrétiens qui s'y rendent de tous les ports de la Méditerranée. Elle est bien fournie de toutes sortes de denrées et d'une grande variété de fruits. Les melons y sont en telle abondance, qu'on en forme d'immenses tas; les raisins s'y trouvent également en quantité, et il y a une espèce de coins que je n'avais jamais vue ailleurs.

Le troisième jour de notre arrivée, nous dînâmes chez M. B — s, un des principaux négocians; le quatrième, l'aga vint me voir et me conduisit à son jardin, où il me régala à sa manière accoutumée. Nous restâmes ensemble jusqu'à minuit; et lorsque je le quittai, il ordonna à un de ses esclaves de transporter à bord du vaisseau cent melons pour mon usage, une charge de raisins, cinquante gâteaux de farine, deux chèvres et un veau. Il m'accompagna ensuite jusqu'à la porte extérieure, où il chargea son esclave de me conduire dans sa chaloupe jusqu'à bord du Victorieux, parce que le capitaine avait résolu que nous mettrions à la voile le lendemain matin de bonne heure.

Le 16 septembre, nous gagnâmes le large, et peu de temps après nous reconnûmes l'île de Metelin, célèbre par plusieurs philosophes de l'antiquité qui y ont reçu le jour. Comme le temps était calme lorsque nous nous trouvâmes à la hauteur de la ville (Castro), nous descendîmes à terre pour la voir; mais nous nous trouvâmes fort trompés dans notre attente. Toutes les villes de ces contrées sont situées sur la pente de montagnes; et comme les maisons sont blanches, elles offrent un aspect agréable à une certaine distance; mais quand on s'y trouve, elles sont

loin de paraître jolies. Les rues des bazars sont couvertes de vignes, ce qui est agréable durant la chaleur, mais les rend sombres et sales quand le temps est pluvieux; d'autant plus qu'elles sont mal pavées. Les habitans de cette ville sont des Grecs, qui se trouvent cependant sous la domination des Turcs.

Le cinquième jour, nous nous trouvâmes à la hauteur de Ténédos; et comme les vents sont fort variables dans la mer Ionienne (l'Archipel), nous fûmes obligés de jeter l'ancre. Nous allâmes à terre, et fûmes saluer Omar Aga, qui est le gouverneur de cette île, lequel nous reçut avec cordialité, et nous engagea à dîner chez lui; mais comme notre départ dépendait entièrement du vent, nous crûmes qu'il serait imprudent de nous arrêter, et le priâmes en conséquence de nous excuser. Le lendemain, le vent fut un peu favorable, et nous gagnâmes l'entrée de la mer de Marmora (le détroit de Gallipoli), qui, étant une branche de l'Archipel, passe devant Constantinople, et va joindre la mer Noire. Mais comme il y a toujours dans cet endroit un courant rapide, qui de la mer Noire se porte dans la mer Ionienne, il est impossible d'entrer dans ce détroit, si l'on n'est pas favorisé d'un vent frais d'ouest. Nous trouvâmes ici

au moins cinquante vaisseaux de différentes nations, dont quelques-uns attendaient, depuis près de deux mois, l'occasion favorable d'y pénétrer.

Il est nécessaire de savoir que la mer de Marmora sépare *Ajem*, l'ancien empire de Perse, de l'empire de *Freng*, que les Anglais appellent l'Asie et l'Europe. Cette mer a cent vingt milles de longueur, et sa largeur au milieu est fort considérable ; mais, à ses extrémités, elle est réduite à des canaux qui n'ont que deux ou trois milles de passage, connus sous les noms de détroits de Gallipoli et de Constantinople. Tous les pays situés au nord-ouest de cette mer appartiennent à l'Europe, et ceux qui sont au sud-est dépendent de l'Asie.

Loharasp, que les Arabes appellent *Bukht al Naser*, fut le premier monarque persan qui soumit les pays qui forment les frontières d'Europe. Cette conquête coûta au commencement beaucoup de sang, et fut la cause des guerres continuelles qui eurent lieu entre les Grecs et les Perses.

Après que les Romains eurent chassé les Grecs et soumis à leur puissance toute l'Europe, ils s'engagèrent de même dans des guerres continuelles avec les rois de Perse de la dynastie

des Ashcanides et de celle des Sassanides, pour ces provinces d'Asie. Les évènemens de ces anciens temps ne sont pas bien rendus par nos (des Persans) historiens, et nous n'avons point d'annales authentiques avant celles du temps de Mahomet; mais les Grecs, dont l'histoire remonte à deux mille ans, ont donné des détails exacts sur toutes ces guerres.

Après que les Turcs se furent rendus maîtres de Constantinople, et qu'ils eurent étendu leur pouvoir sur plusieurs provinces d'Europe, les empereurs ottomans prirent le titre de *Sultan al Bereen*, *wa Khacan al Bihereen;* c'est-à-dire, empereurs des deux continens (l'Europe et l'Asie), et maîtres des deux mers (l'Archipel et la mer Noire), qu'ils portent encore.

Près de l'entrée de l'Hellespont, sur la côte de Natolie, est un endroit appelé Troïe, anciennement la patrie d'un célèbre philosophe et poète, nommé Homère, dont les ouvrages existent encore en grec, et sont beaucoup admirés en Europe. Cette côte est garnie d'un grand nombre de tertres, qu'on prétend être les tombeaux des rois et des héros qui ont péri dans les guerres décrites par ce poète.

Après avoir resté deux jours ici, nous remîmes à la voile; et comme nous étions favo-

risés d'une bonne brise, nous parvînmes à-peu-près à la hauteur des Dardanelles, où le vent s'abattit, et nous abandonna à un rapide courant, de sorte que nous fûmes obligés de mouiller. Dans cet endroit le détroit est peu large, et bien défendu par deux forteresses garnies de canons d'un énorme calibre; de manière qu'il est facile de couler bas les vaisseaux ennemis qui voudraient tenter de franchir ce passage, quand même ils seraient favorisés d'un vent frais favorable : c'est sous ce rapport que les Dardanelles sont fameuses dans toute l'Europe, et non à cause qu'il y ait une ville qui porte ce nom.

Au détroit au-dessus de Constantinople, qui se joint à la mer Noire, il y a pareillement deux forteresses formidables destinées à défendre ce passage. Les Turcs regardent ces batteries, et la difficulté d'entrer dans les détroits, comme une grande sûreté pour Constantinople et comme le boulevard de leur empire. Je suis cependant d'une opinion différente; car s'il arrive jamais que les Turcs soient réduits à se renfermer dans leur capitale, et à confier leur défense à ses murailles, je suis persuadé qu'elle ne résistera pas quinze jours à une armée un peu puissante.

CHAPITRE XXVI.

L'auteur arrive à Constantinople, où il est bien reçu par l'ambassadeur d'Angleterre. Description de Constantinople. Son climat. Sa population. Cafés. Auberges. Bains chauds. Etablissemens utiles. Habillement des Turcs. Leur indolence. Ils sont grands fumeurs. Anecdote de Nadir Shah. Luxe des Turcs et ses effets. Le bureau de la poste aux chevaux. Manière de vivre des Turcs. Maisons de Constantinople. Incendies fréquens. Ameublement. Description de Sainte-Sophie. Bazars. Derviches.

Nous restâmes quinze jours aux Dardanelles à attendre un vent favorable. Enfin, le 5 du mois de *Rejeb* (27 septembre), nos vœux furent remplis entièrement. Environ cent navires de différentes grandeurs et de diverses nations profitèrent d'une forte brise d'ouest pour mettre à la voile. Comme c'était là un spectacle dont je n'avais jamais été le témoin, n'ayant fait mes précédens voyages que dans un simple navire,

je demeurai extasié à la vue d'une grande flotte en marche, dont tous les vaisseaux cherchaient à se devancer. Nous eûmes, en fort peu de temps, doublé les forteresses, et jouîmes alors de la beauté du pays des deux côtés du détroit. Le troisième jour, nous allâmes mouiller en face de Constantinople. Je fis sur-le-champ instruire de mon arrivée le lord Elgin, ambassadeur de la Grande-Bretagne, et le prier de me faire arrêter un logement convenable. Le lendemain matin, sa seigneurie m'envoya dire que son hôtel était à mon service, et qu'elle désirait me voir le plus tôt possible.

Après avoir déjeûné, je quittai le Victorieux avec regret, et le capitaine R—d, qui n'avait épargné à mon égard aucune marque d'attention ou d'amitié, m'accompagna à terre, et ordonna de me saluer au moment que j'entrais dans la chaloupe: de cette manière, mon arrivée fut annoncée à tous les habitans de Constantinople, depuis le simple jannissaire jusqu'au grand-seigneur.

La ville de Constantinople est, comme celle de Londres, formée de trois villes. Celle où résident tous les ambassadeurs chrétiens est située sur le bord opposé du port, et s'appelle *Gallata*; c'est là que je descendis, et fus rendre

sur-le-champ mes respects au lord et à lady Elgin. Comme j'avais cultivé pendant plusieurs années la connaissance intime du frère de sa seigneurie, l'honorable M. B—e, je fus reçu de la manière la plus gracieuse et la plus amicale. Lord Elgin, qui descend d'une fort ancienne famille noble, est doué d'un caractère aimable et d'un esprit cultivé, qui lui font soutenir avec dignité et avec luxe la place éminente qu'il remplit. Il est d'ailleurs revêtu d'un grand pouvoir : tous les consuls anglais, et même tous les sujets de cette nation établis en Turquie, jusqu'à Bassora et Bagdad, sont, sans exception, soumis à ses ordres.

Lady Elgin est d'un naturel gai et prévenant, et possède d'ailleurs un esprit vif et un jugement exquis, qu'elle a eu occasion de fortifier par une grande lecture et des voyages. Durant le séjour d'un mois que j'ai fait à Constantinople, j'ai passé la plus grande partie de mon temps dans leur société de la manière la plus agréable.

La maison que sa seigneurie m'avait fait avoir dans le voisinage de son hôtel était singulièrement propre et bien meublée. Les domestiques qui y appartenaient étaient quatre jolies femmes grecques qui parurent prendre plaisir à me

servir, et ne contribuèrent pas peu à ma satisfaction.

La ville de Constantinople est, comme je l'ai dit, composée de trois villes, situées sur les bords de la Propontide. La principale, appelée *Istanbole*, est celle où résident l'empereur, les grands et tous les Musulmans aisés. La seconde, qu'on nomme *Gallata*, est située sur la rive opposée du port; elle est principalement habitée par les Chrétiens ; et lorsqu'un Mahométan y établit sa demeure, il plante un cyprès devant sa porte, pour qu'on sache que cette maison est celle d'un Croyant ; car il n'est permis à aucun Chrétien d'avoir un cyprès sur son terrain. En faisant le tour de la tête du hâvre à cheval, on peut aller de Gallata à Istanbole, mais ce chemin est fort mauvais. La troisième ville est placée en travers du port, sur la côte d'Asie, et s'appelle *Scutari.* On ne peut en approcher que par eau du côté d'Istanbole. Vue du détroit, Constantinople semble être une ville magnifique et régulière; et pendant tout le temps que je me trouvai dans la chaloupe, je la regardai comme la plus grande ville que j'eusse jamais vue; mais on change bientôt de sentiment quand on se trouve une fois dans les rues.

Le climat de Constantinople est, en général, froid, et pendant l'hiver les neiges et les pluies sont fort fréquentes. Quoique les principaux Turcs aient des cheminées dans leurs appartemens, ils n'y font jamais de feu durant le jour; et quand ils permettent quelquefois d'en allumer le soir, ils l'entourent alors d'un écran au moment qu'ils veulent dire leurs prières, dans la crainte qu'on ne les soupçonne d'adorer cet élément. Ils n'ont donc d'autres moyens, pour se tenir chauds, que de se charger de vêtemens qui les empêchent d'agir, et qui, durant l'été, servent de couche chaude à toutes sortes de vermine. Je suis persuadé même qu'il faut y attribuer, en grande partie, la peste qui les désole si souvent. Cette mauvaise habitude prévaut dans tous les états du grand-seigneur, et même dans les pays chauds, tels qu'Alep, le Caire et Bagdad.

Il est impossible de déterminer le nombre des habitans et l'étendue de Constantinople, à cause que les jardins, les hameaux, etc., se prolongent des deux côtés du détroit jusqu'à la mer Noire; de sorte que si l'on calculait la longueur de la ville de cette manière, elle n'irait pas à moins de trente milles. C'est un dire com-

mun parmi les Turcs, que leur capitale a trois journées de marche de circonférence.

Un Turc de la moindre importance ne songe jamais à se promener; et pour qu'on puisse éviter cette peine, il y a plus de cent mille chaloupes sur les eaux de Constantinople. Ces chaloupes sont toutes ouvertes, et sculptées, peintes et dorées avec une extrême élégance, et de plus garnies de bons coussins pour s'asseoir. Un, deux ou trois rameurs les conduisent, et l'on en trouve à toutes les heures du jour. Sur les quais, et dans cette partie de la ville où les chaloupes ne peuvent aborder, il y a un certain nombre de chevaux de selle à louer; de manière qu'on peut parcourir toute la ville sans avoir besoin de faire soixante pas. Les rues sont étroites, mal pavées, et les chevaux y marchent jusqu'au jarret dans la boue; cependant le concours du bas peuple y est si grand, qu'il est difficile à un étranger de s'y frayer un passage.

Il y a dans la ville une quantité étonnante de cafés et de boutiques de barbiers. Les Turcs, quoique d'un naturel fort paresseux, n'aiment ni la retraite ni la solitude, ce qui fait qu'immédiatement après avoir déjeûné, ils se rendent

dans un de ces endroits, où ils s'amusent pendant toute la journée à fumer, à boire du café ou des sorbets, et à entendre raconter des histoires absurdes. Ils font la conversation à haute voix, et quelquefois huit ou dix personnes parlent ensemble; de sorte qu'il est impossible à un étranger de comprendre ce qu'ils disent; en un mot, les sociétés qu'on trouve dans les cafés ne valent guère mieux que celle des brutes. Ces salles sont d'ailleurs d'une mal-propreté excessive, et on n'y sert, en général, qu'un mauvais café épais et des cigarres.

Les auberges de Constantinople sont des endroits horribles, et les seuls repas passables qu'un étranger trouve dans cette ville sont ceux qu'il va prendre dans les hôtels anglais et français à Gallata.

Il y a aussi un grand nombre de bains chauds; mais ils sont fort sales, et communs aux deux sexes. Les hommes vont les prendre depuis la pointe du jour jusqu'à dix heures, et les femmes s'y rendent depuis midi jusqu'au soir.

Les seuls établissemens dignes de louange que j'aie trouvés à Constantinople furent d'abord les chaloupes; secondement, les chevaux de louage; troisièmement, les fontaines publiques; car dans chaque rue il y a un réservoir d'eau garni

d'un robinet auquel est attaché, par une chaîne, un petit vase de cuivre; de sorte que lorsqu'on se trouve altéré, on peut éteindre sa soif par une gorgée d'eau fraîche et limpide; ce qui paraît véritablement un grand bienfait après qu'on a passé, avec mille efforts, à travers d'une rue obstruée de monde et par un soleil ardent.

A cet avantage il faut joindre la coutume d'avoir des bazars particuliers pour chaque espèce de marchandise; ce qui fait qu'on est certain de se procurer sans difficulté l'objet qu'on désire, s'il se trouve dans la ville. Il paraît que les articles qui forment principalement le commerce de Constantinople, sont les martres, les zibelines, l'hermine et les autres fourrures de prix, qui toutes sont fort belles dans leurs espèces, et à un prix raisonnable.

L'habillement turc est plus dispendieux que celui d'aucun autre peuple du monde, étant composé des étoffes les plus précieuses de différentes nations. Ils font usage d'une grande quantité de drap et de satin. L'Inde leur fournit des mousselines, et la Perse des chals et des étoffes de soie brodées. Les hauts-de-chausse des riches sont faits de drap fin, mais si amples qu'on y peut faire entrer aisément les pans d'une demi-douzaine d'habits; aussi gênent-ils

beaucoup la marche quand on n'est pas accoutumé à les porter. Leurs bonnets, qu'ils appellent *cavuk*, sont faits de même de drap, et ne pèsent pas moins de douze à quatorze livres. Ils portent quatre ou cinq habits l'un par dessus l'autre, d'après la coutume des Arabes : celui de dessus est de drap, et ceux de dessous sont de satin; et tous ces vêtemens sont couverts d'un ample et long manteau; en un mot, leur vêtement serait une forte charge pour un âne; aussi font-ils le moins d'exercice qu'ils peuvent; ce qui les empêche d'aller respirer l'air frais, lequel contribuerait cependant beaucoup à leur santé et à leur bonheur.

Pendant mon voyage en Turquie, j'ai passé plusieurs jours dans les maisons des pachas; et j'y ai constamment remarqué que, de très-bonne heure du matin, ils entraient dans leur salle d'audience, par une petite porte qui communiquait avec le *harem* (l'appartement des femmes), et qu'ils y demeuraient jusqu'à minuit; après quoi ils rentraient dans le *harem* par la même porte. Pendant toute la journée, ils ne jetaient pas un seul coup-d'œil sur le jardin; par conséquent songeaient-ils moins encore à s'y aller promener.

La pipe ne sort pas de leurs mains, depuis

le moment qu'ils se lèvent jusqu'à celui qu'ils se couchent; et le peuple est tellement adonné à cet usage, qu'il continue à fumer lors même qu'il se promène ou qu'il va à cheval. Ils sont toujours munis d'un briquet et d'une boîte à amadoue, et allument leur pipe en allant au grand trot. Lorsque, par quelque accident, ils sont obligés de cesser de fumer, ils mettent leur pipe dans un étui de cuir, qui est pendu, comme un carquois, à leur selle. C'est en conséquence de cette habitude, que Nadir Shah (empereur de Perse) dit, pour encourager les Persans à attaquer les Turcs : « Vous n'avez » rien à craindre de cette nation; car Dieu ne » lui a donné que deux mains, dont une est » absolument nécessaire pour retenir leurs » bonnets, et l'autre pour relever leurs hauts- » de-chausse; et quand même ils auraient une » troisième main, elle serait employée à tenir » leur pipe : il ne leur en reste par consé- » quent point pour porter un sabre et un bou- » clier. »

Le *cavuk*, ou bonnet à haute forme, n'est porté que par les classes supérieures; et comme en Turquie on distingue les rangs des personnes par leur bonnet, il y en a une grande variété, dont aucun ne pèse pas moins que le

cavuk, et d'autres même sont d'un poids plus énorme encore. Les syeds ou descendans du prophète, ont un turban vert autour de leur bonnet; celui de tous les autres Musulmans est blanc; mais il est défendu aux Chrétiens de porter l'une ou l'autre de ces couleurs.

Les Turcs sont fort adonnés au luxe, et en mettent surtout beaucoup dans leurs vêtemens et équipages, pour ne pas parler du grand nombre de femmes et d'esclaves qu'ils entretiennent. Ils se livrent aussi à une extravagante somptuosité dans leurs festins. Ces usages ne sont pas particuliers aux grands et aux riches; ils se sont glissés jusque parmi les moindres employés, et font dissiper ainsi les revenus de l'état, qui même ne suffisent point pour satisfaire à leurs folles dépenses; ce qui a donné lieu à la corruption, laquelle est aujourd'hui si commune, qu'on ne la considère plus comme un délit et un déshonneur; et, en effet, on ne peut terminer aucune affaire dans ce pays sans avoir recours à cet infame moyen. Les divers départemens de l'état sont ruinés par ce désastreux système. L'armée est sans discipline; les lois manquent de force; les règlemens du bureau de la poste aux chevaux sont totalement négligés, et les personnes employées à ces dé-

partemens sont sans travail. Les chefs eux-mêmes ne sont occupés qu'à se procurer de l'argent, et par conséquent à profiter de l'indolence du gouvernement.

Comme la direction du bureau de la poste aux chevaux de Turquie diffère considérablement de celle de tous les autres pays, je vais tâcher d'expliquer ce qu'elle était autrefois, et ce qu'elle est aujourd'hui. Les règlemens de cet établissement portent qu'au bout de chaque neuf *fersukhs* (trente-six milles) sera placée une *bam khana* (maison de poste), avec les écuries nécessaires; qu'à chacune de ces maisons, il y aura un maître d'hôtellerie, un cuisinier, un palefrenier et un maréchal-ferrant; que le gouvernement paiera tous les mois trente mille *kurushs* pour l'entretien de ces maisons, où l'on fournira tout ce qui est convenable aux personnes chargées de quelque commission de l'état. Le maître de l'hôtellerie est chargé de veiller qu'il y ait de bons lits, et que la maison soit tenue dans un ordre convenable. Le cuisinier doit avoir soin des denrées (il n'est parlé que de café), et le palefrenier est tenu d'avoir toujours prêts un, deux, ou un plus grand nombre de bons chevaux. Toutes ces dépenses doivent être prises sur la somme ac-

cordée par le gouvernement. Autrefois, tous les principaux officiers de l'armée se servaient de ces maisons. Il est probable qu'ils couraient la première poste avec leurs propres chevaux, en partant de Constantinople; après avoir déjeûné, ils montaient un de ces chevaux de poste, pour se rendre à la station suivante, où ils dînaient; ensuite, ils allaient gagner la troisième maison de poste, où ils passaient la nuit. On n'accordait jamais aucun délai; et l'officier pouvait, à son choix, faire ou non un petit cadeau aux gens qui le servaient; et lorsqu'il rencontrait quelque difficulté de leur part, il était de son devoir d'en faire son rapport au maître-général des postes. C'est de cette manière que les dépêches de l'état étaient expédiées dans tout l'empire.

Aujourd'hui les maisons de poste sont les refuges de tous les malheureux qui n'ont pas le moyen de faire du feu chez eux. Et comme on leur permet d'y passer toute la journée, et même quelquefois la nuit, les meubles de ces hôtelleries fourmillent de poux et de puces; et la vue seule des lits ôte toute envie de dormir. Lorsqu'un voyageur demande un cheval de relai, ils cherchent à l'amuser pendant une heure sous quelque vain prétexte, pour lui pré-

senter ensuite un cheval sans fers; de sorte qu'il faut nécessairement faire chercher un maréchal pour le ferrer. Comme tous ces retards forcent le voyageur à demander quelque nourriture, on lui en présente qui est abominable. On vient enfin annoncer que le cheval est prêt: quand on l'examine, on trouve qu'il est aveugle, boiteux et galeux. Lorsque le voyageur témoigne sa mauvaise humeur à ce sujet, ils prétendent qu'il n'y a pas de leur faute; que depuis peu il a passé tant de monde sur cette route, que tous leurs chevaux sont estropiés ou morts; et que d'ailleurs il y a déjà plusieurs mois que le gouvernement ne leur a pas payé leur salaire. Au moment que le voyageur croit partir, ils demandent une somme exhorbitante pour le mauvais repas qu'ils ont fourni; et s'il ose leur refuser cette injuste rétribution, ils le maltraitent grossièrement, et en viennent même quelquefois jusqu'à le battre.

Cette décadence des maisons de poste doit être attribuée à deux causes: la première est le paiement irrégulier de leurs salaires; la seconde est la permission que le maître général des postes accorde à tous ceux qui le corrompent de prendre des chevaux qui ne devraient être donnés qu'aux messagers de l'état, ou aux

officiers qui se rendent aux armées; ce qui a totalement dénaturé l'intention qu'on a eue en formant cet établissement. Les couriers actuels du grand-seigneur s'arrêtent maintenant à l'endroit qu'il leur plaît, et forcent le chef du village à leur fournir gratuitement tout ce qui leur est nécessaire.

Les Turcs font trois repas : leur déjeûner consiste en pain et confitures ou fruits; à midi, ils font un frugal dîner, composé de pain, de *kibobs* et de légumes, qu'on se procure tous d'une qualité supérieure et à un prix raisonnable dans la cuisine des traiteurs; mais c'est après avoir dit leurs prières du soir, qu'ils font leur meilleur repas, et le seul auquel ils invitent de la compagnie.

La cuisine des Turcs est une mauvaise imitation de celle des Hindous et des Persans : elle consiste en pilaus, kurris, étuvées, etc., et en différentes espèces de confitures. La manière de servir le dîner diffère cependant beaucoup de celle en usage en Perse et dans l'Hindoustan, où elle paraîtrait peu convenable au plus grand nombre des convives.

Lorsqu'en Turquie les convives sont au nombre de dix-huit, on tend trois nappes en différens endroits de la salle, sur chacune des-

quelles il y a six gâteaux de farine. Lemaître de la maison se place avec les cinq principaux convives à la table supérieure; les six qui suivent en rang à ces premiers, occupent la seconde table; et les autres la table inférieure. On apporte alors un grand plateau chargé d'un seul plat, qu'on place sur la table supérieure; et à l'instant le maître de la maison et ses convives en prennent deux ou trois bouchées avec leurs mains; le plat est ensuite porté successivement sur la seconde et la troisième table, où se passe la même cérémonie, et disparaît au bout de quelques minutes. De cette manière, on sert quelquefois jusqu'à trente mets différens, mais qui sont emportés avant qu'on ait eu le temps de distinguer celui qu'on aimerait le mieux, et auquel suit peut-être un autre dont on ne se soucie point. Pour manger des potages, des flancs, du riz, du lait, etc., ils se servent de cuiliers de bois, qui, étant plates et presque rondes, ne contiennent que peu de chose, et ne sont propres qu'à salir la nappe et les habits de celui qui en fait usage.

La manière de vivre des Turcs est, en général, fort dégoûtante; et jamais je n'ai fait un bon repas chez eux. Ce qui m'a d'abord déplu, c'était de voir un seul plat placé sur un grand

plateau, autour duquel sont assis six personnes qui ont besoin de toute la longueur du bras pour y pouvoir atteindre; ensuite les domestiques prêtent peu d'attention aux convives, et leurs mouvemens sont si promps, qu'ils enlèvent souvent un plat dont on est occupé à prendre quelque chose; et comme on apporte de la cuisine tous les plats en même-temps pour les déposer dans une chambre voisine jusqu'à ce qu'on en ait besoin, ceux qu'on sert les derniers sont, en général, froids. Les Turcs, qui prennent peu d'exercice et sont continuellement occupés à fumer et à boire du café, ont rarement faim à dîner, et paraissent toujours empressés à finir leur repas pour reprendre leur pipe; de sorte que je me suis souvent levé de table sans avoir satisfait mon appétit. Le poisson est le seul article dans lequel les marchés de Constantinople surpassent ceux des autres villes; il y en a une très-grande variété, dont quelques espèces sont d'un goût délicieux.

Les maisons de Constantinople sont généralement faites de bois et enduites de plâtre, ou peintes en façon de briques. Les Turcs, comme les indigènes de l'Inde, préfèrent l'apparence et l'éclat au solide et à l'utile. Cependant, le plus grand défaut de ces maisons, c'est d'être constam-

ment exposées aux incendies; et lorsque le feu y prend, il en périt plusieurs centaines avant qu'on parvienne à éteindre les flammes. A peine y a-t-il une rue dans la ville qui n'ait pas été trois ou quatre fois la proie du feu pendant le dernier demi-siècle. On continue néanmoins à les rebâtir en bois, et allègue, pour toute raison, la crainte qu'on a des tremblemens de terre; mais ce n'est là qu'une vaine excuse; le fait est que les Turcs répugnent à dépenser l'argent nécessaire pour bâtir en brique ou en pierre, sans songer que la reconstruction d'une maison de bois, avec la perte des meubles, etc., devient bientôt beaucoup plus onéreuse. On sait d'ailleurs que les différens tremblemens de terre qu'on a essuyés n'ont pas détruit les mosquées et les autres édifices publics qui sont de brique ou de pierre.

Dans les maisons des classes supérieures, il y a toujours une grande salle destinée à traiter des affaires ou à recevoir les convives, et dont la porte est constamment placée à l'une des extrémités du long bout. C'est en face de cette porte que se tient le maître de la maison; et le long du même côté de la salle est une rangée de fenêtres épaisses et obscures. Tout au tour de la salle, excepté du côté de la porte, il y a un gradin élevé d'un pied et demi de terre, le-

quel est garni de coussins bourrés de laine, de l'épaisseur de trois ou quatre pouces, et couverts de drap. Quand on s'assied sur un de ces coussins, à la façon des Orientaux, on y enfonce de manière à ne pouvoir plus changer que difficilement de position. Le milieu de la salle est couvert d'un épais tapis, qu'on ne lève, de même que les coussins, qu'une seule fois tous les six mois; aussi est-il toujours bien garni de puces, de punaises, etc. Ces insectes semblent ne pas incommoder les Turcs; mais les étrangers en sont fort tourmentés.

Constantinople contient vingt-cinq mosquées publiques, lesquelles sont toutes bâties d'une manière élégante et fort ornées; mais la grande mosquée de *Sufyeh* (Ste.-Sophie) surpasse en grandeur et en beauté tous les autres édifices que j'ai vus. La fameuse cathédrale de St.-Paul, à Londres, les superbes dômes de Paris et de Gênes, furent effacés de ma mémoire par la vue de ce sanctuaire; en un mot, il n'y a rien au monde qui puisse y être comparé. Le centre de cet édifice, qui se trouve exactement sous le grand dôme, a trois cents pieds carrés; il est d'ailleurs entouré de tous côtés de hautes ailes, larges de cent vingt pieds, supportées par des colonnes massives de porphyre fort ornées. Tout au tour

de la partie supérieure de l'édifice, règne une galerie qui peut contenir une quantité immense de monde.

Cette mosquée, qui est bâtie de différentes sortes de pierres, fut élevée par l'ordre de Constantin, fondateur de cette ville, et le premier des Césars qui embrassa la religion chrétienne. Elle fut achevée l'an 314 de l'ère chrétienne; c'est-à-dire, il y a quatorze cent quatre-vingt-huit ans, et fut pendant long-temps consacrée au culte des Chrétiens; mais lorsque le sultan Mohammed prit Constantinople, il la fit servir à la religion mahométane. Les matériaux en sont si excellens, et la construction en est si parfaite, que, malgré son ancienneté, ce bâtiment semble être moderne.

Les mosquées qui tiennent le premier rang après celle de Ste.-Sophie, sont celles bâties par les sultans Ahmed, Mohammed Fateh, Bajazet, Mahmood et Mahmood Pacha. L'extérieur de tous ces édifices est fort beau; ils sont aussi sculptés et dorés avec soin: il y a devant leur frontispice une spacieuse cour, au milieu de laquelle est un grand réservoir avec un jet d'eau qui sert aux purifications; et plusieurs autres réservoirs d'eau sont placés autour de la cour, pour le même objet. Au-dehors de la muraille

de la cour, il y a une immense rangée de maisons qui contiennent des boutiques, des cafés, etc. Quelques-unes de ces mosquées ont des collèges particuliers, dans lesquels les étudians reçoivent leur instruction gratuitement.

Il y a un grand nombre de mosquées particulières à Constantinople; mais ce sont, en général, des bâtimens fort mesquins qui n'offrent rien de beau, si ce n'est la porte et les minarets sur lesquels se placent les *mauzins* pour appeler le peuple à la prière.

Plusieurs des bazars de cette ville sont jolis; mais le plus fameux est une grande place carrée entourée d'une muraille, qui a un mille d'étendue en tous sens. Il y a plusieurs grandes portes, et l'intérieur est partagé en différentes allées sablées, couvertes d'un toit ceintré et éclairé par des fenêtres vitrées qu'on ouvre et ferme à volonté par le moyen de cordes et de poulies. De chaque côté de ces promenades, il y a une rangée de boutiques remplies d'une grande quantité de marchandises précieuses. Chaque métier ou branche de commerce a son allée particulière; mais le règlement le plus singulier, relativement à ce bazar, c'est que les boutiques ne peuvent rester ouvertes que jusqu'à

midi, et le vendredi on n'y voit absolument personne.

J'avais entendu plusieurs Persans parler avec enthousiasme de ce bazar; mais comme, dans le cours de ma vie, je me suis vu souvent déçu par des descriptions exagérées, je me défiai de tout ce qu'on m'en avait rapporté, et véritablement je ne le trouvai pas conforme au tableau que mes compatriotes m'en avaient fait. En premier lieu, les boutiques en sont si obscures, qu'il est impossible d'y distinguer les couleurs; et quoique j'eusse mis mes lunettes et porté l'étoffe vers la lumière, j'achetai un turban bleu au lieu d'un vert. Secondement, l'air y est si renfermé que l'on ne cesse de respirer des odeurs désagréables. Troisièmement, le soleil ne peut jamais pénétrer dans les boutiques ou les rues qui les séparent, ce qui les rend fort humides; et l'on a, dans les rues, de la boue par-dessus la cheville du pied durant tout l'hiver.

On trouve à Constantinople une grande quantité de différentes espèces de fruits : les melons musqués et d'eau y sont en abondance, de même que les pommes, les coins, les mûres, les grenades, les citrons et les raisins. Leurs fruits

secs sont excellens, surtout les raisins, les prunes, les amandes, les pistaches, les noix et les dattes.

Pendant une de mes promenades dans la ville, je rencontrai à la mosquée de l'empereur Bajazet un Afghan de Candahar, qui parlait couramment le persan, et me dit qu'il étudiait au collège de cette mosquée. Il me raconta aussi que plusieurs Musulmans viennent tous les ans à Constantinople, de Candahar, du Punjab, de Sinde et d'autres endroits de l'Inde, pour s'instruire dans les sciences au grand nombre de collèges de cette ville; qu'à peu de distance du lieu où il demeurait, il y avait un monastère de trois cents fakirs indiens, et que, si je le désirais, il m'introduirait parmi eux: mais, comme je supposais que ces gens n'étaient qu'un tas d'hommes vils et ignorans, ou des fumeurs d'opium, je le remerciai de son offre.

Il est nécessaire qu'on sache que les derviches sont traités avec beaucoup de respect en Turquie, et que le peuple est intimement persuadé de leur sainteté. Il y en a de différentes sectes, dont chacune est distinguée des autres par un bonnet particulier. Ils savent faire quelques petits tours de gibecière, qu'ils

font passer pour des miracles ; ils tournent aussi en rond et dansent aux sons d'un tambourin, jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait étourdis : alors ils veulent se jeter dans le feu, ou commettent quelque autre action extravagante. Les Turcs donnent la préférence aux derviches de leur pays, mais tolèrent cependant ceux des autres nations.

CHAPITRE XXVII.

Caractère des Turcs. Pouvoir borné de l'empereur. Autorité des visirs et des cazis. Liberté des femmes. Esclaves femelles. Dure destinée des princesses. L'auteur est introduit chez les visirs. On le présente à l'empereur. L'auteur obtient une seconde audience du grand-seigneur. Ses passe-ports. On lui donne un mehmander *ou guide de l'état, qui doit l'accompagner jusqu'à Bagdad.*

Les Turcs sont, en général, d'une probité rigoureuse, intrépides, libéraux, hospitaliers, portés à l'amitié et à la pitié, et leur gouvernement observe plus strictement les règles de la justice qu'aucun autre des états mahométans modernes. Je n'ai pas eu l'occasion de pouvoir porter un jugement bien exact sur leur jurisprudence; mais l'on m'a dit que leurs empereurs n'ont pas le pouvoir de répandre injustement le sang de leurs sujets; et ce ne serait pas impunément qu'ils se livreraient

à des actions arbitraires. Dans toutes les affaires de conséquence ils sont obligés de consulter les grands, qu'on retient dans la sujétion qui convient, par l'espérance d'être élevés à de nouvelles dignités, et par la crainte de se voir punis; et quoique les nobles contreviennent rarement aux lois ou aux règlemens de l'état, ils sont néanmoins toujours exposés à perdre la vie; car il arrive souvent qu'au moindre soupçon, ils sont cités au tribunal des ministres, où on les condamne à la mort sans qu'ils sachent de quoi, ni par qui ils ont été accusés.

L'autorité des visirs est si despotique, que les gouverneurs des provinces et les généraux des armées osent rarement hasarder une révolte ou une insurrection; mais lorsqu'un évènement de cette nature a lieu, et que les ministres ne se sentent pas assez puissans pour le dissiper sur-le-champ, ils temporisent jusqu'à ce que le chef mécontent meure ou tombe entre leurs mains. C'est par ces moyens que l'empire ottoman se maintient depuis six siècles, sans avoir été exposé à une révolte ouverte, quoique les symptômes d'une insurrection se soient souvent manifestés.

Les décisions des *cazis* (juges), qui sont en

général peu lettrés et faciles à corrompre, ne peuvent être révoquées, même par les gouverneurs des provinces. Ces cazis dépendent du *sudder aazim* (le chancelier), qui est un des principaux visirs. Leur gestion ne dure qu'une année; ils sont alors placés ailleurs, s'ils se sont bien conduits; sinon ils tombent en disgrace: ce qui les rend circonspects dans leur conduite.

Les femmes turques jouissent d'une beaucoup plus grande liberté que celles de Perse et de l'Inde. Les femmes des nobles et des classes supérieures ont la permission de sortir et de se voir mutuellement tout-à-fait découvertes, ou le visage seulement caché sous un voile. Elles peuvent également se promener librement dans les rues, dans les bazars et dans les jardins. Les esclaves mâles et les jeunes gens de quinze à vingt ans, si ce sont de proches parens, sont admis dans les appartemens des femmes. Par ce moyen, les dames turques acquièrent quelque connaissance du monde, et s'accoutument à voir constamment des hommes; de sorte qu'elles les regardent avec plus d'indifférence que les dames de l'Inde. Si, malgré ces avantages, elles se rendent quelquefois coupables d'indiscrétion, elles ne sont pas si exposées à être surprises dans leurs délits

que dans l'Inde; de manière que l'honneur de l'époux court moins de danger.

Dans l'Inde, une femme encourt le mépris public en se mariant une seconde fois; tandis qu'une femme turque peut convoler en secondes noces quelques mois après le décès de son mari, sans donner aucun scandale ni s'attirer aucun reproche.

Quoique les Turcs opulens aient un grand nombre de femmes, il est rare cependant qu'ils en épousent plus d'une à la fois; les autres sont des esclaves géorgiennes et circassiennes, qui sont célèbres par leur beauté et leurs talens. Elles sont vêtues et entretenues avec autant de luxe et de soins que l'épouse même; mais, à tout autre égard, elles se trouvent sous l'autorité de cette dernière.

Outre les femmes de Circassie et de Géorgie, chaque *harem* contient un nombre d'Ethiopiennes ou autres esclaves femelles, qui sont chargées de tous les travaux domestiques. Celles-ci jouissent aussi quelquefois de l'honneur de partager le lit de leur maître; mais on les marie ordinairement aux esclaves mâles, ou à quelque homme qui dépend de la famille. Dans ce dernier cas, elles remplissent leurs devoirs durant la journée, et se rendent le soir à la maison de leur mari.

Un des plus singuliers et des plus condamnables usages des Turcs, est celui de marier les sœurs et les filles de l'empereur à des nobles, à condition que, s'il provient de ces unions un enfant mâle, il sera mis à mort au moment de sa naissance. L'origine et la raison de cette horrible loi sont également inconnues, et il ne paraît guère possible de les deviner; car s'il faut les attribuer à la crainte que ces enfans puissent un jour former des prétentions à la couronne, et occasioner par là des dissentions dans l'état, pourquoi la même loi n'a-t-elle pas lieu à l'égard des princes? Mais ceux-ci, au contraire, jouissent du droit de propager leur race, à condition que leurs enfans resteront dans le sérail (*Serai Aaly*, palais impérial) jusqu'à ce qu'ils soient appelés au trône. Quelque puisse avoir été l'origine de cet usage absurde, il est de fait que les sages-femmes de l'empereur se trouvent toujours aux couches des princesses; et si l'enfant est un garçon, on le fait mourir sur-le-champ.

Les classes supérieures des Turcs sont fort exactes à remplir les devoirs de la religion, et ne manquent jamais de dire cinq fois par jour leurs prières. Ils sont aussi sévères obser-

vateurs des lois religieuses, et jeûnent tous les jours durant le mois de *ramzan* (qui est le carême des Mahométans), soit qu'ils se trouvent chez eux ou en voyage.

Le jour après mon arrivée à Constantinople, le lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre, en fit donner connaissance au *reis effendi* (ministre des affaires étrangères), qui demanda à me voir le jour suivant. A l'heure indiquée, je me rendis chez son excellence, qui me reçut gracieusement. Il me fit présenter du café et le *houkah*; mais comme il ne comprenait pas le persan, et me parut un homme peu instruit, je le priai de m'introduire chez le premier visir, Yusuf Pacha. Il consentit sur-le-champ à ma demande, et dépêcha un messager vers le ministre pour lui faire connaître mon désir.

Les bureaux de tous les visirs sont dans la même cour ou division du palais, dans laquelle on entre par une grande porte, appelée la *Babi Homayon* (Porte Impériale), que les Européens rendent par la *Sublime Porte*. C'est ici que se traitent toutes les affaires de l'empire, et où sont signées toutes les dépêches de l'état. Tous les visirs s'assemblent de bonne heure dans l'appartement du premier ministre; et, après avoir délibéré avec lui sur les affaires,

ils se rendent à leurs bureaux respectifs, où ils restent toute la journée. Le rapprochement de ces bureaux facilite beaucoup l'expédition des affaires, et mérite bien d'être imité.

Le messager du reis effendi ne tarda pas à revenir, accompagné d'un domestique de Yusuf Pacha, qui me dit que son maître désirait me voir. Après avoir pris congé de l'effendi, je me rendis sur-le-champ aux appartemens du premier ministre: je le trouvai assis dans une chambre magnifique, éclairée par des fenêtres vitrées et élégamment meublée, avec des coussins et de riches tapis, ayant autour de lui plus de cinquante esclaves ou serviteurs. Il me reçut avec une grande politesse, et nous nous entretînmes pendant long-temps en langue persane. Comme la barbe du visir était fort longue, et qu'il n'y avait que peu de temps que la mienne venait d'être coupée, il me railla beaucoup à ce sujet, et me fit promettre que je ne permettrais plus qu'on y portât des ciseaux dans la suite.

Après avoir pris congé du grand-visir, je reçus un message d'Ahmed-Effendi, appelé communément *kija beg* (le ministre de l'intérieur), pour m'inviter à me rendre chez lui. Je m'y transportai sur-le-champ, et fus fort

charmé de cette visite. Son excellence avait la figure la plus spirituelle et la plus agréable qu'on puisse voir; ses manières étaient aisées et sa conversation vive et animée. Lorsque je fus au moment de le quitter, il donna ordre à l'un de ses gens de m'accompagner à la mosquée de Sainte-Sophie, et de me faire voir tous les lieux saints et les autres édifices publics de Constantinople.

Quelques jours après, j'eus l'honneur d'être présenté à l'empereur, sultan Selim (de qui la prospérité puisse durer toujours!) J'offris, à cette occasion, à sa hautesse une traduction persane complète du *Camoos* (célèbre dictionnaire arabe), en deux volumes. Comme c'est un ouvrage fort rare, qui m'avait coûté beaucoup d'argent et un travail infini pour le corriger, et que d'ailleurs tous les Turcs bien élevés font une grande estime de la langue arabe, je priai sa hautesse d'ordonner qu'on imprimât ce livre, qui pouvait être d'un avantage considérable à ses sujets. Je requis en même temps de sa hautesse qu'on indiquerait dans la préface de l'édition à imprimer par quel moyen ce livre fut connu à Constantinople. L'empereur eut la bonté de consentir à ma demande, et donna ensuite l'ordre qu'on mît ma demande

par écrit; il la signa de sa propre main, et remit ensuite le livre à son bibliothécaire. Il ordonna aussi qu'on me donnât un habit d'honneur et une certaine somme d'argent. Je le priai d'excuser si je n'acceptais pas cette dernière marque de sa bonté, en ajoutant que le bien de l'humanité était le seul motif qui m'avait engagé à apporter ce livre à Constantinople; que j'espérais recevoir dans l'autre monde la récompense de cette bonne œuvre; que, par conséquent, je ne voulais pas sacrifier mon attente à cet égard aux vanités temporelles. L'empereur sourit, et m'engagea à le voir encore avant que je quittasse sa capitale.

Comme ma résidence à Constantinople ne fut que de vingt-huit jours, je connus peu de personnes de la noblesse, et je ne fus rendre visite aux visirs qu'en leur qualité d'hommes publics. Voici quelles furent mes raisons. Premièrement, comme l'hiver approchait, et que la route de Bagdad est fréquemment encombrée de neige, je désirais beaucoup de continuer mon voyage. En second lieu, les Turcs ont une grande aversion pour les Persans, à cause de nos anciennes guerres et de la différence de leur religion; de sorte qu'ils considèrent leur meurtre comme autorisé par la loi: aussi

me regardaient-ils de mauvais œil. Il aurait peut-être été prudent de ma part de changer de costume; mais comme mon intention était de ne rester que peu de temps parmi eux, et que j'avais de la répugnance à m'enterrer sous la grande quantité de vêtemens qu'ils mettent, je ne voulus point me conformer à leurs préjugés. Troisièmement, comme je me faisais gloire d'être un descendant du prophète (sur qui et sur les descendans duquel reposent les bénédictions de Dieu), j'avais pensé qu'ils commenceraient par venir me voir; tandis que, fiers de leurs emplois et de leurs richesses, ils crurent qu'il était de mon devoir d'aller le premier leur faire ma visite.

Cette négligence des Turcs à mon égard fut compensée par la connaissance que je fis d'un grand nombre de Persans, d'Indiens et d'Arméniens. Ceux des deux premières nations étaient, en général, des hommes respectables ou pieux, que le désir de s'instruire avait conduits à Constantinople. Les derniers, qui demeuraient à Gallata, étaient des marchands d'Alep, de Tokat, d'Amasie, et d'autres villes appartenantes à l'empire de Turquie. Leur idiome est un composé des langues turque et arménienne. Il y en a qui ont amassé de grandes

richesses ; mais comme l'avarice est leur vice national, je n'ai jamais reçu aucune marque d'hospitalité ni de bienfaisance de leur part. Ils m'ont invité une ou deux fois à leurs parties du soir, où j'eus l'occasion de voir quelques-unes de leurs femmes, parmi lesquelles il y en avait d'assez jolies.

M. T—ke, agent de la compagnie des Indes orientales, qui depuis quarante ans résidait en Turquie, et qui, par conséquent, avait, pour ainsi dire, oublié la moralité de sa nation, agit envers moi avec beaucoup de politesse, mais avec peu de sincérité, à ce que je soupçonne ; car lorsque je le priai de me procurer un *chupur* (guide) pour me conduire et m'aider pendant mon voyage, au taux fixé par la loi, qui était, comme je l'appris dans la suite, de cent cinquante ou deux cents *kurushs*, il me répondit qu'on ne pouvait avoir une personne honnête de cette espèce à moins de quinze cents kurushs, puisque les dépenses nécessaires montaient à mille, et qu'on n'en pouvait offrir au-dessous de cinq cents à l'homme pour sa peine. Cette conduite hypocrite de sa part m'engagea de m'adresser aux visirs pour obtenir d'eux un des messagers du gouvernement, qu'on m'accorda, mais qui en agit fort mal avec moi. Cet homme

me coûta beaucoup plus que ne l'aurait fait un guide que j'aurais pu louer, et de qui j'aurais pu attendre une entière obéissance à mes volontés. Il sera parlé plus au long sur ce sujet dans la suite.

J'eus de fréquentes occasions de me lier de connaissance avec M. P—z—y, l'interprète de l'ambassadeur d'Angleterre, qui est Grec de nation, et possède une fortune immense que lui a valu son emploi. Tous les Anglais qui passent par ici sont entièrement à sa discrétion. Je ne sais si c'est à cause qu'il s'est vu trompé dans l'espérance de pouvoir me rançonner comme eux, ou à l'aversion que les Grecs portent aux Musulmans, qu'il faut attribuer son antipathie envers moi; mais il est certain qu'avant de partir il dit quelque chose à l'oreille de mon guide, qui effaça de la mémoire de cet homme les injonctions formelles et les ordres positifs qu'il avait reçus de lord Elgin et d'Ahmed-Effendi (le second visir), ainsi qu'on le verra ci-après.

J'eus tout lieu d'être satisfait de la société de M. Himrou : c'est un jeune homme du caractère le plus aimable et d'un esprit cultivé; il est Allemand de nation, mais parle le latin, le français, le grec, le turc, l'arabe et le per-

san. Il fut ci-devant employé comme interprète par sir Sidney Smith, de qui il ne se sépara pas un instant durant le siège de Saint-Jean d'Acre. Il est aujourd'hui au service de l'empereur d'Allemagne, qui a toujours une ambassade brillante près la Sublime Porte. M. Himrou a traduit plusieurs de mes odes en anglais, en français et en allemand, et les a fait passer à Londres, à Paris et à Vienne. Il venait me voir tous les jours, et m'a présenté à M. l'ambassadeur d'Allemagne. Au moyen de cette introduction, j'eus l'occasion de voir aux assemblées de son excellence, non seulement toutes les dames attachées aux ambassades des différentes cours de l'Europe, mais en même temps un grand nombre de dames grecques et arméniennes. M. l'ambassadeur et son épouse sont dans la plus haute estime à Constantinople; et si je dois en juger d'après leur conduite et celle de quelques autres personnes de leur pays, que j'ai rencontrées dans mes voyages, il faut que les Allemands tiennent une place fort distinguée parmi les nations policées de l'Europe.

Après avoir vu tout ce qu'il y a de curieux à Constantinople, et désirant de continuer mon

voyage avant l'approche de l'hiver, je demandai mon audience de congé, qui me fut accordée sur-le-champ, et l'Empereur me témoigna de nouveau, à cette occasion, beaucoup de bonté et de condescendance.

En conséquence des ordres de sa hautesse, on me donna un *mehmander* (guide) pour me conduire de Constantinople à Bagdad, dont le devoir était de me procurer des chevaux et tout ce que je pourrais avoir besoin en route. J'étais d'ailleurs muni de trois *firmans* (ordres ou passe-ports), dont le premier était général, et adressé à tous pachas, gouverneurs et commandans des endroits où je devais m'arrêter pour qu'ils prissent soin de moi, en me logeant dans leurs propres maisons, et en pourvoyant à tous mes besoins. Il y était ordonné aussi aux maîtres de poste de me fournir à chaque relais deux chevaux de selle et quatre chevaux pour mes domestiques et mon bagage. Le second *firman* était adressé à Abdullah aga, gouverneur de Merdin, pour qu'il eût à me donner une troupe de cavaliers pour me servir d'escorte en passant le Désert situé entre Merdin et Mousul, où l'on court, dit-on, les plus grands dangers. Le troisième était pour Aly pacha, vice-roi de Bagdad, et contenait l'ordre

de me donner tous les secours qui dépendraient de lui, de me loger dans sa maison, de me procurer les facilités convenables dans mon pélerinage aux tombeaux des martyrs (Hussein, petit-fils de Mahomet, et sa famille) qui furent tués à Kerbela; enfin, de me fournir une sûre escorte pour me rendre à Bassora.

Comme une nouvelle preuve de l'estime de l'Empereur pour moi, il fit remettre, par son trésorier, six cents *kurushs* à mon *mehmander*, appelé Hajy Aly, pour qu'il eût à me fournir des vivres sur la partie de la route où il n'y a ni villes ni officiers publics.

Lorsque je pris congé de mon ami Ahmed, effendi, il fit venir le *mehmander* pour lui dire, en ma présence, qu'il devait en tout se conformer à mes volontés; me permettre, quand cela me conviendrait, de faire trois journées de chemin en un jour, ou *vice versa*; en un mot, d'agir envers moi avec les mêmes égards que si c'était lui, effendi, qui se trouvât sous sa conduite. Il ajouta ensuite que, s'il se comportait bien et rapportait un certificat satisfaisant de ma part, il aurait soin de l'avancer. Le coquin baisa le bord de l'habit de l'effendi, et dit qu'il consentait à perdre ses yeux et sa tête s'il s'écartait des ordres qu'on lui donnait.

Cependant, le lendemain matin, il vint chez le lord Elgin, pour me dire que la somme que le gouvernement lui avait fait remettre ne suffisait pas pour l'objet dont il était chargé, et demanda qu'on y suppléât. Sa seigneurie lui donna généreusement cent *kurushs*, et lui fit présent d'un *khelaat* (habit d'honneur), en le chargeant d'avoir le plus grand soin de moi; ce qu'il promit de la manière la plus solennelle.

Comme ce serait m'engager dans un récit sans fin que de vouloir faire connaître toutes les vilainies que fit ce misérable pendant notre voyage, je me contenterai de donner ici le résumé de sa conduite. Premièrement, il s'appropria l'argent qui lui avait été confié pour mon usage, et ne dépensa pas cent *kurushs* pour moi pendant toute la route. Secondement, au lieu de me conduire aux maisons des gouverneurs et des pachas, il me mena, pendant le commencement de notre voyage, aux maisons de poste, où je me trouvai si incommodé des puces et des punaises, qu'il me fût impossible de goûter un moment de repos. Quand je lui demandais pourquoi il ne me conduisait pas chez le gouverneur, il me répondait par quelque grossier mensonge. Cependant, m'étant aperçu, au bout de trois ou quatre jours, du

caractère de cet homme, je me rendais moi-même chez le pacha ou gouverneur, lorsque nous arrivions avant minuit au terme de notre voyage; et sur l'ordre du sultan que je leur faisais voir, j'étais sur-le-champ admis dans leurs maisons, et traité avec beaucoup d'égards. Troisièmement, contraire à ses instructions, il m'obligeait souvent de courir trois ou quatre longues postes en un seul jour; et lorsque cela convenait mieux à ses vues, il ne m'en faisait faire qu'une ou deux par jour. Son principal objet en ceci était d'éviter les villes où demeuraient les pachas, et de m'obliger à passer la nuit dans les maisons de poste, où, en conséquence de mes passe-ports, on lui fournissait tout gratuitement. Pendant notre voyage, nous rencontrâmes une caravane que nous fûmes obligés de ne pas quitter durant plusieurs jours, sous le prétexte que la route était infestée de voleurs. En un mot, il se comporta d'une manière si indécente, que je sentais de l'horreur à le voir; et à mon arrivée à Diarbekir, je priai le gouverneur Ahmed effendi, de me pourvoir d'un autre guide. Il satisfit obligeamment à ma demande, et me donna un de ses gens pour m'accompagner jusqu'à Merdin; de-là, je fus conduis jusqu'à Mousul par un des domestiques

d'Abdullah, aga-pacha; et de Mousul à Bagdad j'eus pour guide un officier de Mohammed, pacha.

Quoique j'eusse renvoyé ce coquin (le *mehmander*), en lui disant qu'il pouvait retourner à Constantinople, il ne voulut cependant point me quitter, dans la crainte sans doute d'être obligé de rendre compte de l'argent qu'on lui avait donné pour mon usage; et à notre arrivée à Bagdad, il eut l'impudence de me demander un certificat de bonne conduite.

CHAPITRE XXVIII.

L'auteur quitte Constantinople. Récit de son voyage. Histoire de la ville d'Amasie. Mines d'or et d'argent qui se trouvent dans son voisinage. Récit de Sewas, ou Sebaste. Anecdote des habitans de Hussen-Buddery. Evènement à Malatia. Description de l'Euphrate. Récit d'un lac d'eau salée. Description de Diarbekir. L'auteur est bien reçu par le gouverneur de cette ville. Description de Merdin. Eloge du gouverneur. Récit de Nisibe.

Le dimanche, 4 du mois de *Shaban* 1218 (25 octobre 1802), après avoir pris congé de mes bons amis lord et lady Elgin, je traversai le faubourg de Galatta, et passai la nuit dans une auberge près de la mosquée de Mahmood, pacha, à Constantinople. Le lendemain, je traversai le détroit et couchai cette nuit à Scutari, jolie ville sur la côte d'Asie.

Mardi, après avoir déjeûné, je commençai le voyage le plus pénible et le plus dangereux que j'eusse encore entrepris; mais comme c'é-

tait dans une partie du monde que je désirais beaucoup de voir, et que je me rapprochais par là de mon pays, je me sentis tout le courage nécessaire pour l'exécuter. Nous fîmes halte le premier jour, à Keza, qui est à douze *fersukhs* de Scutari. Ce trajet ne se fait pas en moins de douze heures par les caravanes, qui ne font guère plus d'un *fersukh* par heure. Le *fersukh* est égal à deux *coss* hindous, ou à quatre milles d'Angleterre.

Le jour suivant, nous atteignîmes Azmut, ou Asmus, suivant la prononciation des Européens, qui n'est qu'à trente-six milles de Keza. C'est une fort grande et fort ancienne ville, habitée principalement par des Chrétiens. Ses bazars sont bien pourvus de denrées et de marchandises.

Le 8 (*Shaban*), nous montâmes à cheval à la pointe du jour, et après avoir fait vingt-huit milles, nous nous rafraîchîmes et changeâmes de chevaux à un vilain et sale village appelé Tebanche. Ensuite nous fîmes quarante milles jusqu'à Khunduk, joli village, traversé par un courant d'eau vive. Comme la maison de poste était ici assez propre, et les gens honnêtes, je passai une bonne nuit. Il commençait à faire très-froid, et nous eûmes plusieurs bouffées de

grêle et un peu de gelée. Le 9, nous partîmes de nouveau à l'aube du jour; et, après avoir changé de chevaux à Dozjeh, nous arrivâmes quelques heures après que la nuit fut tombée, à Bely; de sorte que ce jour-là, nous avions fait quatre-vingt seize milles, dont la dernière partie en gravissant une montagne escarpée d'environ vingt milles de hauteur. Le chemin, qui est extrêmement étroit, va en zig-zag sur le penchant de la montagne, et ressemble au sentier que tracent les fourmis sur une taupière.

Comme le temps était très-froid, j'étais tellement chargé d'habits et de fourrures, que je ne pouvais marcher; et quoiqu'il fît entièrement nuit lorsque nous descendîmes, je fus obligé de me laisser conduire par mon cheval; cependant, s'il était tombé ou fait seulement six pas hors de la route, j'aurais été inévitablement mis en pièces. C'était donc un mauvais tour de la part de mon guide de me faire courir une seconde poste dans cette saison de l'année; et je recommande fortement à tous ceux qui veulent prendre ce chemin, de passer la nuit à Dozjeh, et de ne commencer le second relais que le lendemain matin. Il faut néanmoins que j'observe ici que les habitans de ce vil-

lage ont la mine de sauvages et de voleurs.

Le 10, nous nous rendîmes au village de Karadah, à quarante milles plus avant, et j'avais l'intention de courir encore une poste ce jour-là; mais comme le maître de poste était une connaissance de mon guide, cet homme nous engagea à y rester. Il nous donna un excellent dîner; et jamais je n'ai mangé de meilleurs canards que dans cet endroit-là.

Le 11, nous nous mîmes en route de grand matin, et changeâmes de chevaux à Aynder, à trente-deux milles plus loin; ensuite à Kerajile, qui en est à trente milles. Ici nous prîmes de nouveaux chevaux pour nous rendre à Carajuran, vingt-deux milles plus loin; ce qui fait en tout quatre-vingt-quatre milles. Il était minuit lorsque nous arrivâmes à ce dernier endroit; ce qui nous obligea à rester à la maison de poste, malgré toute la vermine qui l'infestait. Ce village est réputé pour son bon miel et son bon beurre, qu'on transporte à de grandes distances.

Le 12, nous atteignîmes de bonne heure Kubbeh Hissar, qui est un village mal-propre. Les gens de la maison de poste étaient de grands coquins qui nous retinrent pendant deux heures, sous le prétexte de ferrer nos chevaux et de préparer le dîner de mes domestiques. Après

plusieurs vives instances, ils amenèrent enfin nos chevaux; mais les retards qu'on nous avait fait éprouver furent cause que nous n'arrivâmes que fort avant dans la nuit à Tosieh. Nous fîmes ce jour-là environ quatre-vingts milles. Tosieh est une fort grande ville; cependant la maison de poste était l'endroit le plus sale que j'aie vu de ma vie; et ceux qui l'occupaient se montrèrent fort rapaces et incommodes à mon égard; de sorte que leurs exactions et altercations firent que nous ne partîmes qu'à neuf ou dix heures le 13 octobre. Notre première station fut à Hajy-Humze, à trente-six milles; et la seconde à Osman-Jok, trente-deux milles; en total, soixante-huit milles. Pendant toute cette journée, nous eûmes des montagnes escarpées et de fort mauvaises routes à franchir.

Le 14 nous dînâmes à Mersul, à la distance de cinquante-six milles; et à minuit nous descendîmes à Amasie, trente-deux milles : total, quatre-vingt-huit milles. Mersul est un grand village, situé dans une vaste plaine, et il y a une excellente maison de poste, dont les gens furent singulièrement serviables, et d'un prix modéré pour ce qu'ils m'avaient fourni. On ne me fit pas non plus attendre long-temps après les chevaux. Je trouvai tout fort opposé

à Amasie, quoique ce soit une ville considérable, garnie de beaucoup de moulins à vent et à eau, et d'ailleurs bien peuplée. Les rues en sont étroites et remplies de boue; la maison de poste était d'une mal-propreté horrible, et le maître un archi-fripon; les denrées étaient mauvaises, et les domestiques peu exacts dans le service. Durant ce voyage j'eus occasion de remarquer que l'on était toujours mieux traité dans les villages que dans les grandes villes.

Il faut qu'on sache, qu'après la défaite et la captivité du sultan Bajazet par l'empereur Timour (Tamerlan) à Sewas, tous les princes ottomans s'étant dispersés dans différentes provinces, le sultan Mohammed (le fils de Bajazet) se réfugia à Amasie, dont les fortifications le mirent en état de repousser un détachement de Tartares, qu'on avait envoyé contre lui.

Lorsque Timour retourna à Samarcand, le sultan Mohammed se déclara lui-même empereur des Ottomans, et fit pendant vingt ans sa résidence à Amasie. Durant tout ce temps il fut continuellement engagé dans des guerres avec ses parens, dont plusieurs avaient pris possession de certains districts, et s'étaient déclarés indépendans de lui. Il parvint à les

soumettre tous ; et, après avoir passé le détroit de Constantinople, il s'empara de quelques provinces d'Europe, et obtint par là les états et le pouvoir de son père.

Le 15, je me déterminai à rester au village de Terkhal; mais je fus obligé de nourrir les chevaux à mes dépens ; parce que les règlemens ne permettent de s'arrêter qu'à des relais réguliers. Ce village est propre et ses habitans sont fort polis.

Le 16 nous parvînmes jusqu'à Tokat, après avoir fait ce jour-là quatre-vingt-huit milles. C'est une fort ancienne et célèbre ville d'Arménie. Jamais je n'ai vu d'aussi gros, ni d'aussi beaux raisins et en aussi grande abondance qu'ici; mais la maison de poste est la plus mauvaise de toute la route ; cependant nous fûmes forcés d'y passer trois jours, faute de chevaux. A la fin, le gouverneur obligea un voiturier public de m'en procurer deux et quelques mulets; il menaça d'ailleurs le maître de la poste et ses gens d'une manière qu'il les engagea tous à prendre la fuite.

Le pays entre Amasie et Tokat est excessivement montueux, et la route fort tortueuse et difficile. Ces montagnes contiennent des mines d'or et d'argent, que le gouvernement

fait exploiter, et dont les métaux sont convertis en monnaie à Constantinople. Nous passâmes la nuit du vingt à un village appellé Carkhan.

Le 21 nous arrivâmes à Sewas. La distance entre cet endroit et Tokat est de quatre-vingt-seize milles, qu'on fait ordinairement en un jour; cependant les mauvais temps et la crainte de nous perdre dans les neiges firent que j'y mis deux jours; pendant lesquels il tomba beaucoup de neige accompagnée d'un vent si violent, que deux de nos mulets, qui étaient lourdement chargés, tombèrent dans des précipices, et furent mis en pièces.

Sewaste (le Sebaste des Romains) est une ancienne et grande ville, dont il est parlé souvent dans l'histoire. C'est aujourd'hui un endroit fort mal-propre, où nos chevaux enfoncèrent jusqu'aux jarrets dans la boue. J'eus ici l'honneur d'être reçu par le pacha; mais comme sa demeure même était fort sale et remplie de puces, quel doit donc avoir été l'état horrible de la maison de poste.

Le pays, entre Tokat et Sewas, est une chaîne continuelle de montagnes, qui, lorsque j'y passai, était entièrement couvertes de neige. Tokat, Sewas, Diarbekir, et Merdin, sont tous

considérés comme des villes d'Arménie. On laisse les villes de Kariz, d'Erzeron, de Van, et d'Errvan, à quelque distance, sur la gauche.

Le 22, nous nous trouvâmes à Olash, et le 23 à Dilkuldash, à quarante-huit milles de Sewas. Cet endroit est renommé pour ses raisins et ses raisins de Corinthe. La ville est placée sur le sommet d'une montagne que nous trouvâmes d'un difficile accès, à cause de la neige dont elle était couverte.

Le 24, nous fîmes halte à Abjekhan, et le 25 à Hussen-Chelebi. La distance de ces deux postes est de soixante-quatre milles. La hauteur des terres, entre Tokat et ces derniers endroits, est cause que le froid y est extrêmement vif; mais comme nous allions vers le sud, le temps devint successivement plus doux.

Le 26, nous ne fîmes que quarante-quatre milles, et nous nous arrêtâmes à Hussen Buddery.

Hussen-Buddery est habité par des Soonis (les sectateurs d'Abubeker, d'Omar et d'Osman), dont les aïeux vinrent se réfugier ici du Daghestan, pour se soustraire aux persécutions de Nadir Shah. C'est une race d'hommes stupides et sauvages; ils sont d'ailleurs tellement adonnés à l'avarice, qu'ils refusent de mettre les mets sur le feu avant que le voyageur n'en ait payé deux fois la valeur; et lorsque le dîner

est servi, ils prennent place à table, quoiqu'ils n'y soient pas invités, et portent leurs mains aux plats, sans la moindre cérémonie. Leurs femmes viennent présenter, à vendre, des fruits et d'autres articles, et se montrent fort mal-honnêtes, lorsqu'on refuse d'en acheter. La maison de poste est assiégée de pauvres, dont les cris sont insupportables; et on les accuse aussi de voler sur les grands chemins. Comme je craignais d'être spolié par ces brigands, ou de me perdre dans les neiges, je ne faisais que de petites journées, et tâchais généralement d'arriver à quatre heures après midi à l'endroit où je voulais passer la nuit. Par ce moyen, j'évitais, il est vrai, toute espèce de danger; mais j'étais, d'un autre côté, exposé aux désagrémens de me trouver en mauvaise compagnie; ces gens venant par curiosité s'établir et fumer leur pipe dans l'endroit où j'étais.

Le 27, après avoir fait trente-deux milles, j'arrivai de bonne heure à Malatia. En approchant de cette ville, nous trouvâmes les *fersukhs* indiqués par des pierres milliaires; méthode qui sert certainement à procurer quelque consolation au voyageur fatigué.

Malatia est une grande ville, mais fort sale; ce qu'il faut attribuer à ce que les rues ne sont pas pavées; et comme je trouvai la maison de

poste d'une extrême mal-propreté, je fus me loger chez un *Mutusullum* (un prétendu Musulman). Ce vieillard avait une barbe blanche fort vénérable, d'un pied et demi de long, et paraissait être d'un caractère austère. Pendant notre conversation, ses enfans, qui étaient fort beaux, se rangèrent autour de nous, et se mirent à rire de ma figure et de ma manière de parler. Le vieillard, courroucé, en battit quelques-uns et les chassa tous. Je fus fort fâché de sa conduite ; car j'aurais préféré leur innocent caquet et leur air espiègle à sa conversation maussade. Il tomba beaucoup de pluie durant cette journée, et l'on me dit qu'il neigeait rarement à Malatia, quoiqu'on voie de la neige sur les montagnes entre cet endroit et Merdin ; mais on n'en aperçoit jamais à Mousul et à Bagdad.

Le 28, nous quittâmes Malatia, et après avoir fait vingt-huit milles, nous arrivâmes sur les bords de l'Euphrate, qui sort ici d'entre deux montagnes avec une grande impétuosité, et tombe d'une hauteur fort considérable. Un peu plus loin, en descendant le fleuve, nous trouvâmes un bac qui nous servit pour le traverser, et nous fîmes halte à Aiz-Ougly. C'est un village curde dont le chef était un des plus vains et des plus stupides hommes que j'aie jamais

vus; et comme il n'y a point de maison de poste dans cet endroit, il entretient gratuitement les voyageurs, de quelque rang qu'ils soient; mais il retrouve cette dépense sur le prix exhorbitant qu'il prend pour les chevaux qu'il fournit. Quoique ce village se trouve placé sur le bord du fleuve, j'eus cependant beaucoup de peine à me procurer de l'eau, et fus même obligé de partir le lendemain matin sans avoir pu me laver les mains et le visage.

Nous montâmes à cheval de grand matin le 29, et après avoir fait seize milles, nous fûmes de nouveau obligés de traverser l'Euphrate. Nous arrivâmes ensuite dans un pays fort montueux. La roideur de différentes parties de la route était si grande, que nos selles glissaient en arrière ou en avant, et je perdis un manteau de prix que j'avais attaché sur le derrière de ma selle; ce qui fut cause que je souffris beaucoup, pendant plusieurs jours, de la pluie et du vent.

Vers le soir, nous arrivâmes à Hizpote, qui est à quarante-huit milles d'Haiz Ougly. Nous y trouvâmes une excellente maison de poste, et fîmes un bon dîner. J'aurais voulu passer la nuit ici; mais mon brutal *mehmander* me força à nous rendre à la poste suivante; ce qui nous obligea de courir, jusqu'à minuit, par d'abo-

minables chemins, et de nous réfugier dans un caravanserail au milieu des montagnes. Durant cette partie de la journée, nous passâmes près d'un lac d'eau salée, qui a quarante-huit milles de circonférence, et dont on ne peut atteindre la profondeur en plusieurs endroits. Comme le chemin passe le long des bords de ce lac, et que souvent les rochers projettent dans l'eau, nos chevaux y marchaient jusqu'au ventre; et si ces animaux n'avaient pas été beaucoup meilleurs que ceux qu'on nous fournissait en général, nous serions morts de fatigue. Les mulets chargés de quelques personnes qui nous accompagnaient, se trouvèrent perdus pendant la tempête et l'obscurité.

Le dernier jour de *Shaban*, nous arrivâmes à Argameh, après avoir couru trente-deux milles. La distance de Hizpote à cette place est de soixante-quatre milles. Toute la route passe par-dessus des montagnes d'un accès difficile. Une de ces montagnes est appelée, à cause de sa hauteur, la *montagne d'Arched;* elle contient plusieurs mines précieuses de cuivre, et c'est d'elle que sort le Tigre. Durant la matinée de ce jour-là, nous fûmes obligés de traverser quatre ou cinq fois ce fleuve, dont l'eau était fort basse, mais fort rapide, et d'une

couleur jaune, à cause de la grande quantité de fange qui s'y trouvait mêlée. Ce fleuve augmente promptement en descendant plus bas. Il est d'une largeur considérable à Diarbekir : on a été obligé d'y jeter des ponts à Mousul, et à Bagdad je l'ai vu quelquefois aussi large que le Gange.

Arganeh est situé sur le penchant d'une montagne, qui n'est pas taillée en terrasses pour en rendre la montée plus facile ; aussi les rues sont-elles extrêmement roides; de sorte qu'un étranger n'y gravit qu'avec beaucoup de peine. Cette maison de poste étant, comme toutes les autres, fort mal-propre, je pris ma demeure chez un prétendu musulman; et comme on disait que la route était peu sûre, parce que les habitans de Diarbekir s'étaient révoltés contre le gouvernement turc, je fis halte le premier du mois de *Ramzan* pour me joindre à une caravane qui devait partir d'Arganeh le jour suivant.

Le 2, nous nous mîmes de bonne heure en chemin, et après avoir marché pendant quatorze heures, nous nous arrêtâmes à un caravanserail ruiné, dont la seule boutique qui y restait était celle d'un marchand de bois; mais comme il avait plu durant toute la journée, et que le temps était fort froid, cette boutique

nous fut d'une singulière utilité, puisqu'elle nous mit à même d'allumer de grands feux pour faire sécher nos habits et nos couvertures.

Quoiqu'il continuât à pleuvoir très-fort le 3, nous n'en poursuivîmes pas moins notre voyage, et à midi nous arrivâmes à Diarbekir, à soixante-huit milles d'Arganeh.

Diarbekir est la plus jolie et la plus populeuse ville de toute la route; elle est située sur le bord du Tigre, et entourée de collines couvertes de verdure, et dont la montée est facile. Leurs cimes forment des plateaux, et il y a quelques jolis villages environnés de jardins et de bosquets. En un mot, l'aspect de cet endroit me parut charmant, surtout après les sites sauvages et agrestes que nous venions de quitter.

La ville est entourée d'un fossé rempli d'eau et d'un bon rempart avec des bastions bâtis en pierre; elle contient plusieurs jolies mosquées et caravanserails, ainsi que le tombeau du célèbre Khaled Ben Valed, généralissime du premier calife, qui fit la conquête de la Syrie. Quoiqu'il tombât une grande pluie, je me transportai sur-le-champ chez Ahmed-Effendi, gouverneur de la ville, qui me reçut avec beaucoup de cordialité, et m'engagea même à rester

deux ou trois jours chez lui. Lorsque je me plaignis à lui de la conduite de mon guide, il me témoigna son regret de ne pouvoir le punir, ou m'en fournir un autre, parce que cet homme était un serviteur public du gouvernement; mais il eut la bonté de donner à l'un de ses officiers l'ordre de m'accompagner jusqu'à Merdin, et de satisfaire à tous mes besoins. Il me fit, en outre, présent d'un grand manteau doublé de fourrure, qui me fut d'une singulière utilité durant le reste de mon voyage.

Le 6, je pris congé de cet homme respectable, et après avoir fait cinquante-six milles, je m'arrêtai à un caravansérail dans les montagnes; mais comme il n'y avait point de cheminée, nous fûmes obligés de faire du feu au milieu de la chambre; de sorte que la fumée m'empêcha de dormir durant toute la nuit.

Entre Arganeh et Diarbekir, nous aperçûmes plusieurs fois des hommes à cheval, qui nous parurent être des voleurs; mais comme nous étions en grand nombre, ils craignirent de venir nous attaquer.

Le 27 au matin, nous vîmes qu'il était tombé beaucoup de neige durant la nuit; et comme nous craignîmes que les chemins ne devinssent impraticables, si nous restions plus long-temps

au caravanserail, nous montâmes à cheval pendant ce mauvais temps, et fîmes seize milles pour arriver à Merdin.

Merdin est placé sur le penchant d'une roide colline, et se trouve entouré d'un bon rempart et de bastions en pierre. Au haut de la colline il y a une forte citadelle élevée par Soliman pacha, gouverneur de Bagdad; et comme on n'approche de cette ville qu'en passant pardessus des montagnes et par de mauvais chemins, elle est regardée comme une des plus fortes places de cette partie du monde.

Le langage du bas peuple de Merdin est un mélange d'arabe et de curde; mais les classes supérieures parlent aussi le turc et le persan. Sur la route de Constantinople à Malatia on ne comprend que le turc seul; de Malatia à Diarbekir, je trouvai plusieurs habitans qui savaient l'arabe; et entre Diarbekir et Merdin j'en rencontrai quelques-uns qui pouvaient converser en persan : mais ces quatre langues étaient toutes comprises entre cette dernière place et Bagdad.

Immédiatement après mon arrivée à Merdin, je fus présenter mes respects à Abdullah aga, gouverneur de cette ville, qui m'engagea à venir chez lui. Cet officier est un des plus

intelligens seigneurs turcs que j'aie vus. Cependant, quoiqu'il soit bien connu de l'empereur, et se trouve sur le meilleur pied avec les visirs, il n'est que le délégué du vice-roi de Bagdad. Il était autrefois gouverneur de Bassora, comme député de Soliman pacha, et il a laissé plusieurs souvenirs de sa gloire. Il était aimé de tous les habitans, tant riches que pauvres, qui racontent plusieurs preuves de sa sagesse et de sa justice. Comme il parlait couramment le persan, et que c'était un homme de bonne compagnie, je passai mon temps fort agréablement chez lui. Il m'engagea instamment à rester le mois de *Ramzan* (le carême des mahométans) à Merdin; mais comme je désirais beaucoup de continuer mon voyage, et que le temps était fort froid à Merdin, je le remerciai de son offre obligeante.

Je demeurai quatre jours à Merdin; et comme le gouverneur ne se sentait pas autorisé à renvoyer le *mehmander* public, il donna ordre à l'un de ses gens de m'accompagner, avec injonction positive de satisfaire à tous mes désirs. La route vers Mousul, à travers le Désert, étant regardée comme fort dangereuse, et l'empereur ayant commandé à Abdullah aga de me fournir l'escorte nécessaire pour cette

partie du voyage, il me proposa de me joindre à une grande caravane qui devait prendre ce chemin; il envoya ensuite chercher le chef de cette caravane pour me recommander à ses soins particuliers.

Le 12, nous quittâmes Merdin, et, après avoir fait quarante-huit milles, nous atteignîmes Nisibe. Durant cette journée de marche, j'eus le bonheur de faire la connaissance du nouveau *cazy* (juge) de Bagdad, qui allait se rendre à son poste avec plusieurs chevaux de main, une *tukht ruan* (une litière), quinze cavaliers et vingt fusiliers. Il me fit l'honneur de me demander si je voulais être son compagnon de voyage pendant la route, ce qui me procura des avantages considérables.

Il y a quelques centaines d'années que Nisibe était une grande et fameuse ville; elle fut même, à une certaine époque, la résidence d'un empereur romain, et servit aussi, pendant quelque temps, de capitale à l'empire ottoman; mais elle est maintenant dans un état de décadence, et n'offreplus aucune trace de son ancienne grandeur, à l'exception des tombeaux de deux saints musulmans. Il y a cependant une bonne maison de poste, dont le maître fut fort poli, et nous fournit d'excellens chevaux. C'est à lui que nous

dûmes particulièrement ce dernier acte d'hospitalité; car entre Nisibe et Mousul, qui sont à deux cents milles l'un de l'autre, il n'y a aucun endroit où l'on puisse changer de chevaux, tout le pays étant un véritable désert infesté par des voleurs. Il était donc nécessaire que notre troupe pût se tenir ensemble, car si l'un de nous s'était trouvé en arrière, il aurait certainement été pillé et massacré.

CHAPITRE XXIX.

La caravane entre dans le Curdistan, sur les bords du Désert. Description du Désert. La caravane est arrêtée. Récit de la tribu de Senjar, race de Montagnards. Voyage à travers le Désert. L'auteur arrive à Mousul. Eloge des chevaux arabes. L'auteur est bien reçu par Mohammed pacha. Il visite le tombeau de saint Georges, patron d'Angleterre. Description de Mousul et de ses habitans. L'auteur se plaint de son guide. Il quitte Mousul. Il est bien traité par quelques Arabes chrétiens. Description de Kirkoot et de Karutapa. L'auteur arrive à Bagdad. Computation de la distance qu'il y a entre Constantinople et Bagdad.

Le 13, nous entrâmes dans le pays occupé par les Curdes, et fîmes halte à un village à vingt-quatre milles de Nisibe, où demeurait le chef de la tribu. Il envoya ses fils pour nous voir, mais obligea la caravane à payer une forte contribution, pour notre passage à travers de son

territoire, dont il paraissait se considérer comme le souverain; il prétendait aussi être parfaitement indépendant du gouvernement turc. J'accompagnai le cazy à la maison d'un charpentier curde, qui nous donna un excellent dîner et de bons lits.

Après une marche de vingt-quatre milles, nous arrivâmes, le 14, au village d'Abareh, où demeure Hyder Aga, chef d'une tribu, qui nous traita d'une manière cordiale.

Nous ne fîmes de si petits trajets pendant ces deux jours, qu'afin qu'on pût lever régulièrement de chaque personne les droits imposés sur la caravane; et secondement, pour donner, au moment d'entrer dans le Désert, aux voituriers et chameliers le temps nécessaire d'arranger convenablement leurs charges et de faire les autres dispositions.

Presque tous les Curdes avec qui j'ai eu occasion de m'aboucher parlaient le persan; et comme ils supposaient que j'étais leur compatriote, ils me traitèrent avec beaucoup d'affabilité et d'attention.

Ces deux journées de voyage sont regardées comme étant faites dans le Désert; cependant il n'y a point de partie de la route, depuis Constantinople, qui soit mieux peuplée et plus

abondamment fournie d'eau; et la distance de deux cents milles, de Nisibe à Mousul, qui m'avait été représentée d'une manière si effrayante, est, selon moi, la partie la plus agréable du voyage. De Constantinople à Nisibe, le pays est si inégal, que nous ne faisions que monter et descendre, sans rencontrer jamais une plaine d'une douzaine de milles d'étendue. Le Désert, au contraire, offre un terrain uni, et ressemble à la Perse ou à l'Hindoustan; et quoique l'eau n'y soit pas en abondance, nous ne laissâmes pas de traverser quelque ruisseau à chaque cinq ou six milles que nous faisions. Il faut cependant que je dise au lecteur que c'est dans la saison la plus favorable de l'année que je passai le Désert, et que, faute de quelque abri pour garantir le voyageur contre le soleil, ce lieu doit être terrible à franchir pendant le temps des grandes chaleurs. La circonstance la plus singulière qu'offre cette contrée, c'est que, quoiqu'elle tienne à la Syrie et à l'Arabie, qui abondent l'une et l'autre en bois, et offrent en plusieurs endroits de beaux pâturages, on ne trouve dans le Désert, qui a mille *fersukhs* de circonférence, pas un seul arbre qui ait trois pieds de haut! C'est pourquoi les peuples qui l'habitent sont obligés de faire leur

cuisine et de se chauffer, pendant l'hiver, avec de la bouse de leurs bestiaux, ou d'aller chercher du bois et du charbon, à grands frais, dans d'autres pays. Aussi sont-ils fort ménagers de leurs matières combustibles, et souffrent autant du froid en hiver, qu'ils sont incommodés de la chaleur en été.

Les villages du Désert sont en si petit nombre, et à une telle distance les uns des autres, qu'on ne leur donne point de noms particuliers : c'est pourquoi on les appelle tous en général *belad* (villes).

Nous nous arrêtâmes pendant deux jours à Abareh, pour y attendre Shaikh Shellal, chef de la tribu de Ty, qui avait promis au gouverneur de Merdin de nous faire traverser le Désert en sûreté; mais comme il n'arrivait point, les conducteurs de la caravane, laquelle consistait en deux à trois mille hommes, parmi lesquels il y avait plusieurs centaines de fusiliers et de cavaliers, convinrent avec Hyder Aga, de la tribu sus-mentionnée, de nous accompagner. Ce qui les engagea à prendre cette précaution, c'est qu'à une petite distance, à la droite de notre route, il y avait une chaîne de montagnes occupée par la tribu de Senjar, communément appelés Curdes de Yezid, qu'on

dit être des infidèles et des ennemis jurés des disciples de Mahomet. Mais ils prétendent, de leur côté, qu'ils descendent de la tribu arabe de Beni Yezid, où Beni Omieh, laquelle, par suite d'une dispute avec la tribu de Beni Abass, fut contrainte d'émigrer de l'Arabie, et de venir se réfugier dans ces montagnes. Ayant multiplié avec le temps, ils se sont rendus redoutables au gouvernement turc par leurs déprédations.

Après avoir fait les recherches les plus exactes sur les lieux, je suis persuadé qu'ils sont Musulmans orthodoxes, et que leur conduite n'a pas été aussi répréhensible qu'on a bien voulu le faire croire à Constantinople. Leur chef s'appelait Hussein; et durant le cours de cette année, il n'avait pillé qu'une seule caravane, qui avait négligé de lui envoyer son tribut, et cherché à passer le Désert sans le prévenir. Quelques marodeurs de cette tribu ont, de temps en temps, fait des courses sur les territoires voisins, ou ont commis des vols sur les grands chemins.

Les montagnes de Senjar produisent des prunes et des figues excellentes, qu'ils font sécher et vont vendre aux marchés de Merdin, de Mousul et de Bagdad. Les prunes sont les plus grandes

que je me rappelle d'avoir jamais vues, et supérieures à tous les fruits qu'on peut manger.

Durant notre passage par le Désert, quelques-uns de ses habitans vinrent nous voir, et nous apportèrent une quantité de figues, de raisins, de prunes, de noix, etc., que nous acquîmes pour de l'argent, ou en échange contre du drap et d'autres marchandises. Ils sont vêtus comme les Arabes, dont ils parlent aussi la langue.

Le 15, nous fîmes cinquante-deux milles; et comme il n'y a ni villages ni bosquets, nous nous arrêtâmes à un monticule appelé *Tul al Hua*. Comme cet endroit n'était pas loin des montagnes de Senjar, nous fûmes dans quelque inquiétude; mais heureusement Shaikh Shellal vint nous joindre ici avec cent hommes bien armés, la tête ceinte de grands turbans et montés sur de bons chevaux arabes. Comme nous ne devions nous arrêter que pendant quelques heures, nous ne déchargeâmes pas nos chameaux, et nous nous couchâmes par terre sans aucune couverture, pendant que les chevaux et les chameaux mangeaient leur avoine et prenaient un peu de repos.

Le 16, à une heure de la nuit, nous nous mîmes à cheval, et, après avoir fait cinquante-

deux milles, nous arrivâmes à Hookteh, la résidence de Shaikh Shellal, laquelle ne consistait qu'en un château bâti sur une hauteur, pour la sûreté des femmes et des enfans, en cas de quelque danger inattendu. Les Curdes vivent toujours sous des tentes, et nous trouvâmes ici une partie de la tribu de Ty campée, avec environ deux cents chameaux. Le reste de la tribu possède, à ce qu'on nous dit, quinze à seize mille chevaux et chameaux, qui étaient dispersés dans le Désert, à la distance d'une ou deux journées de chemin, sous les ordres du frère de notre conducteur, appelé Shaikh Faris; mais qui, avec toute la tribu de Ty, reconnaissent pour leur chef Shaikh Shellal, lequel, en effet, affectait toute l'importance d'un souverain, et tenait toujours, avec la véritable hospitalité des Arabes, une table ouverte pour cinquante personnes. J'eus l'honneur de dîner plusieurs fois avec lui; mais quoique sa table fût abondamment servie, il faut que je dise que sa cuisine était bien mauvaise.

Nous recommençâmes notre marche le 17, de grand matin, et après avoir fait une petite journée de trente-six milles, nous arrivâmes à Homideh, la résidence de Shaikh Faris. Cet endroit est éloigné de trente-six *fersukhs* d'Aba-

reb (la première station dans le Désert); et il n'y a point d'habitation intermédiaire, si ce n'est le camp de la tribu de Ty.

Comme notre conducteur devait être remplacé, dans cet endroit, par son frère, la caravane fut de nouveau soumise à une contribution; et chacun de nous se vit obligé de payer sa quote part, d'après l'estimation de ce qu'il possédait, ou du nombre de ses chevaux et chameaux. Je profitai du délai que demanda cet arrangement, pour entrer dans le village, où je fus reçu avec une grande hospitalité par un Arabe, qui me régala d'excellent pain et de beurre, avec des dattes fraîches; et comme j'avais passé trois nuits sans dormir, je jouis ici de quelques heures de sommeil. Après quoi, n'étant plus qu'à douze milles de Mousul, je me hasardai à quitter la caravane, et en deux heures de temps j'arrivai heureusement dans cette ville.

Comme nous devons être reconnaissans envers tous les hommes, et même envers les animaux qui nous ont été utiles, il faut que je fasse connaître ici mon admiration de l'esprit et de la docilité des chevaux arabes. Celui sur lequel je traversai le Désert avait tout l'air d'un mauvais bidet, et son palefrenier étant tombé ma-

lade, me quitta pour retourner à Nisibe. Le second jour, je perdis son sac à avoine; de sorte que pendant les cinq jours que dura notre voyage, mon cheval n'eut à manger que le peu d'herbe qu'il put trouver pendant les hâltes que nous faisions, et durant tout cet intervalle, il ne quitta pas la selle, et ses sangles ne furent même pas défaites. Cependant, en entrant à Mousul, on aurait dit qu'il était tout frais, tant il jouait avec son mors et sa bride. En un mot, il n'y a point de chevaux au monde qui égalent ceux-ci.

Immédiatement après mon arrivée à Mousul, j'allai rendre mes respects au vice-roi Mohammed pacha, qui me reçut avec bonté, et m'invita à passer quelques jours chez lui. Mohammed pacha, qui descend d'un des précédens empereurs, est un homme de grande dignité, et l'un des plus respectés de la noblesse turque. Il ne fait jamais sa société des officiers subalternes, mais s'entretint familièrement avec moi, et me dispensa du devoir de baiser le bord de sa robe et de quelques autres cérémonies humiliantes de sa cour. Il me régala aussi de café et d'une pipe, et me remit ensuite à son fils Mahmud Beg, qui est son

adjoint, pour qu'il me conduisît à la maison, et prît soin de moi.

Mahmud Beg est un fort joli jeune homme, bien instruit et d'un caractère aimable. Il me fit monter chaque jour un de ses plus beaux chevaux, et voir tous les endroits remarquables des environs de Mousul. Pendant ces promenades, nous étions toujours accompagnés d'une troupe de cavaliers. C'est par son moyen que je visitai les tombeaux du prophète Jonas et de saint Georges, le patron d'Angleterre.

Mousul est placé sur les bords du Tigre, dans ce qu'on appelle le *jezireh* (pays entre les rivières). Cette ville est fortifiée, comme Merdin, d'un profond fossé, d'un bon rempart et de bastions construits en pierre; il y a aussi un pont de pierre sur la rivière.

On trouve à Mousul le meilleur pain et la meilleure viande qu'on puisse manger, outre une grande abondance de fruits secs; cependant, malgré tous ces avantages, l'air y est malsain, et le peuple y désirait un médecin avec autant d'ardeur qu'un homme que la fièvre chaude tourmente peut languir après une gorgée d'eau. Comme j'avais quelques faibles connaissances de la médecine, et que j'eus le bonheur

de guérir une ou deux personnes, on m'assaillit de tous côtés, et ma réputation me devança partout pendant mon voyage à Bagdad ; ce qui m'ennuya à la fin beaucoup.

Les égards que le vice-roi voulut bien me témoigner m'attirèrent les visites de tous les officiers publics et des principaux habitans de Mousul, qui me parurent des hommes instruits, d'un caractère social et d'une imagination vive, beaucoup supérieurs aux Turcs de Constantinople. En un mot, depuis mon départ de Paris, je n'avais pas rencontré des gens aussi spirituels et aussi vifs ; et si les visirs ou le sultan ne possédaient que la dixième partie de leur habileté, on ne devrait avoir aucune crainte sur le sort de l'empire ottoman. Les principaux d'entre eux étaient Ahmed-Effendi et son frère, qui, tous les deux, étaient secrétaires du pacha. Il y avait encore Selim-Beg, le dernier gouverneur du Curdistan, homme éclairé et de bonne société, qui parlait avec facilité la langue persane, et avait à sa suite quelques-uns des meilleurs officiers de l'armée ottomane. Quelques années auparavant, il s'était déclaré contre Aly-Pacha, vice-roi de Bagdad, pour le déposer; mais, ayant manqué cette tentative, il fut obligé de pren-

dre la fuite, et vint se réfugier à Mousul.

Je rencontrai encore ici Nejif-Khan, noble persan, et jadis gouverneur de Baba, qui s'était soustrait à la tyrannie de Futteh Aly-Shah, roi de Perse. Ce jeune homme, de bonne mine, était bien vêtu et bien monté, de même que toute sa suite.

Je ne quittai Mousul qu'au bout de cinq jours, et portai, pendant ce temps, une plainte formelle au pacha contre mon *mehmander*, en demandant qu'on m'en accordât un autre. Je fus engagé à revenir sur ce sujet par la conduite de l'officier que le gouverneur de Merdin m'avait donné, qui, au lieu de suivre les instructions de son maître, en se conformant en tout à mes désirs, se ligua contre moi avec mon guide. Sur mes représentations à cet égard, il ordonna au *mehmander* de quitter sur-le-champ Mousul, et me donna ensuite Casim, son *khojehdar* (domestique de confiance), pour m'accompagner a Bagdad.

Cette nouvelle fut fort désagréable au *mehmander*, qui quitta Mousul; mais, au lieu de retourner à Constantinople, comme je l'aurais désiré, il alla, ainsi que je l'appris depuis, à Kirkoot, ville située sur la route de Bagdad, où demeurait sa famille, et où il comptait de

me rejoindre lorsque j'y passerais, afin d'obtenir de moi un *razy nameh* (certificat de bonne conduite). Il fut cependant trompé à cet égard; car je pris si bien mes mesures, que je ne revis sa détestable figure qu'après mon arrivée à Bagdad.

Le 23 du mois de *Ramzan*, je quittai Mousul; et après avoir passé le Tigre sur le pont, je m'arrêtai à Kerakoosh, qui en est à seize milles.

Le 24, nous allâmes à Ankueh, trajet de quarante-huit milles. A moitié chemin environ, nous passâmes la Zab sur un radeau fait de joncs. Cette rivière sert de limite aux gouvernemens de Mousul et de Bagdad. Pendant ces deux journées de voyage, je fus escorté par dix cavaliers que me donna Mohammed-Pacha, non parce qu'il y avait quelque danger à craindre sur la route, mais comme une marque de respect et un signe d'amitié. Le pays par lequel nous passâmes durant ces deux jours de marche, était habité par des Arabes chrétiens de la tribu de Beni-Ghussan; et comme les maisons de poste étaient fort médiocres, mon nouveau guide, le *khojehdar*, me conduisit dans les demeures des chefs des lieux par où nous passâmes, et qui me reçurent avec une grande hospitalité.

Le 25, après avoir fait quarante-huit milles, nous atteignîmes Altin-Kupri, qui est un grand village, dont le nom en turc signifie *plusieurs ponts*, parce qu'il n'y a pas moins de huit ponts sur la rivière dans cet endroit. Ils n'ont presque tous qu'une seule arche, laquelle est par conséquent fort haute, et aussi difficile à passer que le Jebbal-Mehrab, dont il a été parlé plus haut.

Notre route du 26 nous conduisit jusqu'à Kirkoot, à trente-six milles seulement. Il faut attribuer cette lente marche aux pluies abondantes et continuelles, qui nous empêchèrent d'avancer sur un terrain uni, autant que la neige l'avait fait dans les montagnes de Sewas et de Tokat.

Kirkoot est une grande ville avec un bon rempart et des bastions de pierre, mais qui tombent en ruine. Toutes les maisons qui se trouvent dans la forteresse sont bâties de pierre ou de brique; mais celles des faubourgs ne le sont qu'en terre. Comme cette ville est placée au milieu d'une grande plaine, elle offre une assez belle apparence, et on l'aperçoit à une distance considérable.

Le 27, nous fîmes trente-six milles, et entrâmes dans le village de Taoukh une heure

avant le coucher du soleil. La maison de poste de cet endroit était fort bonne et les gens fort honnêtes; mais comme je craignais qu'en m'y arrêtant Aly-Hajy, mon *mehmander* de Constantinople, qui avait sa maison à Kirkoot, et qui devait avoir appris mon passage par là, ne me suivît et ne me devançât, je ne fis que changer de chevaux pour courir une autre poste de trente-deux milles, et passai la nuit à Khermaty.

Le 28, je fis trente-six milles jusqu'à Kiffery, d'où, après avoir changé de chevaux, je me rendis à Karutapa, vingt-huit milles plus avant. Cette ville est placée au pied d'une file de collines, d'où une plaine s'étend jusqu'à Bagdad. Cet endroit est remarquable par une victoire complète que Nadir-Shah y remporta sur les Turcs; et aujourd'hui même il est facile de se former une idée du champ de bataille par ce qui reste des redoutes et des lignes que les deux armées y établirent à cette occasion. Kirkoot fut par conséquent le témoin d'une de ses victoires.

Comme les maisons de poste à Karutapa et dans tout ce district sont de misérables huttes, Mustapha-Beg, le receveur de cette province, force les fermiers à loger et à nourrir les voya-

geurs, et met dans sa poche les fonds que le gouvernement fournit pour cet effet. Comme les fermiers n'osent pas désobéir à ses ordres, c'est avec répugnance qu'ils reçoivent les étrangers dans leurs maisons; aussi les traitent-ils fort mal. Les chevaux qu'ils fournissent sont de même fort mauvais, à moitié morts de faim, et ne ressemblent nullement à ceux de race arabe. Avant de quitter Karutapa, je voulus voir ce digne receveur (que la colère de Dieu repose sur lui!) et lui fis des reproches de sa bassesse. Il se mit fort en colère, et me dit que je devais être honteux de me plaindre de la nourriture qu'on me servait gratuitement. Je lui répliquai : « Ce n'est pas pour ce qui me » regarde que je vous fais des reproches, mais » je parle au nom des voyageurs qui viendront » après moi, et c'est vous qui devez rougir de » priver les employés des maisons de poste de » leurs moyens d'existence, en vous appropriant » les fonds accordés par le gouvernement, et » en obligeant les fermiers à se ruiner eux- » mêmes, ou à agir d'une manière inhospita- » lière et malhonnête envers les étrangers. »

Le 29, je fis trente-six milles, et m'arrêtai à Dilabass. Comme la pluie tomba pendant toute la journée, je me réfugiai dans la maison

de poste, qui était un misérable endroit; mais les gens se montrèrent fort honnêtes, et dignes d'un meilleur gouverneur.

Le 30, je courus quarante huit milles, et passai la nuit à Dokhelah, qui est un pauvre village, et le premier de *Shual* (21 décembre) j'entrai dans Bagdad. Cette poste n'est comptée que pour trente-deux milles; mais, selon moi, elle en vaut au moins quarante. Cependant, comme mes chevaux furent fort mauvais pendant ces quatre dernières postes, de sorte qu'ils pouvaient à peine me porter, et comme la pluie ne cessa, pour ainsi dire, de tomber durant tout ce temps-là, il est possible que la route m'ait paru plus longue qu'elle ne l'est en effet.

Entre Dokhelah et Bagdad, tout le pays ne forme qu'une plaine ouverte, où l'on ne trouve pas une seule maison, pas même un seul arbre, et les chemins en sont fort mauvais. J'avais avec moi six chevaux, dont deux de selle et quatre de somme pour mon bagage, qui furent tous si complètement rendus, que je fus obligé de faire huit milles à pied, avec le vent et la pluie au visage. Tout cela contribua à rendre cette journée de mon voyage une des plus désagréables que j'eusse éprouvées. Heureusement que près de la porte du faubourg il y avait

une maison de poste, où je changeai de chevaux, et me rendis ensuite à la maison de M. J — s, le consul anglais.

Il est singulier que, dans le voisinage d'une aussi grande ville que Bagdad, on soit pendant un trajet de quarante milles sans rien trouver de ce qui est nécessaire pour la commodité des voyageurs; et je suis convaincu que si j'avais hasardé de faire ce chemin de nuit, je me serais enfoncé dans quelque bourbier où j'aurais péri de froid. Il ne se passe guère d'année sans que quelque voyageur ne soit la victime du mauvais état de cette route inhospitalière, où l'on ne trouve aucun refuge pendant l'hiver, ni la moindre eau durant les chaleurs de l'été. En un mot, il n'y a qu'une personne d'une santé robuste qui puisse entreprendre le voyage de Constantinople à Bagdad.

Cette route était anciennement bien connue des Romains; mais depuis quelques siècles elle a été peu fréquentée par les Européens. On calcule que la longueur en est de quatre cent soixante-quinze *fersukhs*, qui font neuf cent cinquante *côss* de l'Hindoustan, lesquels égalent mille neuf cents milles d'Angleterre. On trouve cinquante maisons de poste ou relais sur la route; et dans la saison la plus favorable

de l'année, les caravanes mettent trois mois à la faire. Je fus cinquante-six jours en voyage, dont quinze furent consacrés au repos ; mais elle a été faite en douze jours par un courier actif; et je pense que je n'aurais mis que cinq ou six semaines à la parcourir, sans les obstacles que j'ai rencontrés.

CHAPITRE XXX.

Description de la ville de Bagdad. Intentions de l'auteur en prenant cette route. Récit du mausolée de Kazemine. Les privilèges dont il jouit. Conduite oppressive des Turcs. Description des tombeaux de Mohy Aldeen et Abdal Cader. L'auteur se rend à Samerah. Récit de son voyage. Anecdote du calife Moutisim. Description du mausolée de Samerah. L'auteur retourne à Bagdad.

BAGDAD est situé sur les bords du Tigre, et consiste en deux villes, une de chaque côté du fleuve, et qu'on distingue par les noms de ville neuve et ville ancienne. La première est sur le bord oriental, et c'est là où demeurent le pacha et tous les principaux officiers; la seconde ville est dans le *jezireh* (île), sur le bord occidental du fleuve. Elle ne contient qu'un petit nombre de bonnes maisons. Un beau pont de pierre unit les deux villes, qui sont l'une et l'autre fortifiées et entourées d'un large et profond fossé, dont le fond est cultivé

en temps de paix, mais qu'on remplit facilement d'eau du fleuve en cas de quelque alarme. Bagdad a environ huit milles de circonférence. Les fortifications de la nouvelle ville ont été construites par le sultan Oubus Keran, communément appelé sultan Saujy. Celles de l'ancienne ville sont dues aux soins de Soliman Pacha, qui les crut nécessaires contre les attaques des Wahabis.

Comme Bagdad est placé sur les bords du Désert, dans une vaste plaine, il se présente extérieurement fort bien, mais l'intérieur en est fort mal-propre, surtout l'ancienne ville, laquelle est, pendant l'hiver, aussi vilaine et aussi désagréable que Moorshedabad ou toute autre ville du Bengale. Quoique le principal bazar soit bâti de brique et de ciment, avec une voûte arquée, ce n'est cependant qu'un endroit resserré, obscur et puant.

Les maisons des principaux habitans sont construites de brique et de boue; mais les murailles sont beaucoup plus épaisses que dans l'Inde. Les ouvrages en bois et les ornemens des chambres sont néanmoins inférieurs, et donnent une apparence mesquine à tout le bâtiment. En un mot, le palais du pacha et les meilleurs édifices de la ville ne sauraient être

comparés aux maisons des classes moyennes du peuple à Lucknow; ils peuvent, par conséquent, bien moins encore être mis en parallèle avec les palais du nabob Assuf ad Dowleh, ou de son dernier ministre, Hussen Reza Khan.

La renommée des villes de Bagdad, Bassora, Nejif et autres places de Perse, dont l'Hindoustan retentit, ressemble aux sons du tambour qui fait le meilleur effet de loin; car je déclare que, depuis Constantinople jusqu'à mon arrivée à Bassora, je n'ai pas vu une seule maison qu'une personne d'une fortune médiocre, à Lucknow, regarderait comme convenable pour sa demeure, à l'exception de celle d'Aga Jafeir à Kerbela; et celle-ci même n'a été construite que pour une famille peu nombreuse.

On trouve à Bagdad un grand nombre de cafés et de salles où l'on va fumer; mais ils sont encore plus obscurs et plus mal-propres que ceux de Constantinople. Les marchés sont bien fournis, et les grenades, les citrons et les *aloo bokhara* (prunes sèches) sont les meilleurs que j'aie jamais goûtés.

Comme mon principal objet, en prenant cette route, était d'aller adorer les reliquaires des martyrs et des saints de notre religion (Shya mahométane), et de visiter les tombeaux

de quelques-uns de mes pieux ancêtres, descendans du prophète, je consacrai la plus grande partie de mon séjour à Bagdad à remplir ce saint devoir.

Le plus célèbre de ces reliquaires est celui du septième et du dixième *imam* (pontife), qui furent tous nommés Kazem; ce qui fait que le mausolée et le village sont appelés Kazemine. Il est situé dans le *Jezireh*, à quatre milles nord-ouest de Bagdad, et contient de meilleures maisons que celles de la ville. Il est principalement habité par des étrangers venus de la Perse et de l'Inde, et se trouve entouré d'un rempart construit en terre. Comme la communication entre la ville et le mausolée est fort grande, il y a sur le côté occidental du pont des centaines d'ânes et de mulets toujours sellés et bridés qu'on loue pour deux sous et demi; et lorsqu'on arrive à la porte de Kazemine, on trouve des hommes pour porter la charge de ces animaux.

Le dôme de ce mausolée a été reconstruit, il y a quelques années, de même que celui de Kerbela, et couvert de *tuiles d'or*, aux dépens de Mohammed Khan Kejar, roi de Perse. Les murailles de la cour, les portes et le bazar ont également été bâtis à neuf, il y a peu de temps,

et ornés par les soins du feu nabob Assuf ad Dowleh, visir de l'Hindoustan.

Ce bazar n'est pas trop grand; mais il n'y en a point qui puisse lui être comparé pour la beauté et la propreté; et quoique le mausolée n'égale pas ceux de Kerbela et de Nejif, il ne laisse pas d'être vaste et magnifique. Comme la coupole est en or, on peut la voir, lorsque le soleil l'éclaire, à la distance de cinq *fersukhs;* et l'intérieur du mausolée est revêtu de *tuiles peintes*. Ces tuiles sont fort belles, et particulières à cette partie du monde : on ne les connaît pas en Europe et dans l'Inde; du moins n'y en ai-je jamais vu. On peint sur ces tuiles des fleurs et d'autres objets, ainsi que des morceaux de belle écriture en caractères nastaliks, neskhs et tograis; en un mot, on y voit tout ce que le pinceau du peintre peut rendre. Elles sont aussi jointes ensemble avec tant d'art, qu'elles ne paraissent former qu'une seule pièce, sans que le temps y fasse le moindre effet.

Dans la cour il y a un second dôme, sous lequel sont enterrés deux des enfans des imams, aux tombeaux desquels on a également coutume de faire ses prières.

Ce mausolée est confié aux soins d'un surintendant et de plusieurs surveillans de diffé-

rens grades; et, malgré sa proximité de Bagdad, la bigoterie des Turcs est exclue de son enceinte; de sorte que le pieux Shya peut y faire ses prières à sa manière. Le fait est qu'à ce reliquaire, et dans le voisinage de Samerah, Nejifet Kerbela, on trouve un si grand nombre de Shyas établis, que les Turcs, qui sont des Soonis, et qui partout ailleurs maltraitent les Shyas, n'osent en aucune manière les insulter dans les lieux que je viens de nommer.

La raison qu'on donne de cette tolérance est le voisinage du monarque de Perse, qui pourrait vouloir se venger des outrages faits aux personnes de sa religion; mais le fait est que le nombre de pélerins qui viennent visiter ces lieux saints fait entrer beaucoup d'argent dans ce pays, et donne un grand revenu à l'état. D'ailleurs, les princes de l'Hindoustan et les rois de Perse envoient souvent de riches présens à ces reliquaires; de sorte que c'est à l'avarice des Turcs qu'il faut attribuer la liberté dont on jouit ici.

Les Turcs, loin de payer quelque respect à ces lieux saints, spolient et oppriment les pauvres pélerins, et leur suscitent toutes sortes d'obstacles. Par exemple, il y a quelques années qu'il y avait un bac établi sur un endroit peu

large du Tigre, vis-à-vis d'un village considérable, dont les habitans crurent se devoir plaindre au pacha de Bagdad des inconvéniens qu'ils éprouvaient du grand concours de pélerins qui venaient par ce chemin, et demandèrent que le bac fût placé ailleurs. Le pacha, aveuglé par un faux zèle, écouta ces plaintes injustes, et ordonna d'établir le bac à l'endroit le plus large du fleuve, où il n'y a aucun secours pour les pauvres voyageurs à huit lieues à la ronde; de sorte que le bac ne pouvant faire qu'un seul passage par jour, les pélerins sont obligés d'attendre plusieurs heures sur le sable, et même quelquefois des journées entières, avant qu'ils puissent traverser la rivière. Des pieux Shyas ont, en différens temps, élevé des caravanserails sur cette route, pour servir de retraites aux pélerins; mais les Turcs ont, par leurs oppressions, chassé tous les marchands et artisans qui s'y étaient établis; de manière que ces bâtimens sont de très-peu d'utilité.

J'ignore si c'est au gouvernement oppressif des Turcs, ou à la négligence du surintendant, qu'il faut attribuer le manque de soin d'éclairer convenablement ces reliquaires pendant la nuit. Ceux de Kazemine, Nejif et Kerbela ont un petit nombre de lampes d'une lueur faible et

incertaine; mais à Sâmerah les portes sont fermées au coucher du soleil; de sorte que les ames dévotes ne peuvent pas se rendre à la mosquée pour y dire leurs prières aux heures prescrites. Je ne pus m'empêcher de répandre des larmes en voyant cet état des choses, et fus affligé de penser que le tombeau d'un de nos guides spirituels n'est pas entretenu avec la moitié de la splendeur qu'on étale constamment aux mausolées des saints *pseudonimes* de l'Hindoustan, tels que Musaoud-Ghazy de Gorruckpore et Shah-Mudar de Canouge.

Dans le voisinage de Kazemine est le tombeau de Mohy-Addeen-Araby, communément appelé l'*imam aazem* (le pontifice supérieur), dont le dôme est couvert de tuiles peintes; mais on y a à peine employé l'or.

Le tombeau d'Abd al Cader-Jilany, un des plus célèbres soofies (mystiques), est placé au milieu de Bagdad, et a plusieurs riches possessions qui en dépendent, ce qui permet au surintendant de vivre d'une manière agréable, et d'entretenir un grand nombre de serviteurs. Il n'y avait pas moins de mille à deux mille pélerins et étudians, principalement de l'Inde, qui demeuraient dans son enceinte dans le temps que je m'y trouvai, qui recevaient tous les jours

une rétribution alimentaire sur les fonds du reliquaire. Le surintendant, qu'on a revêtu du titre honorable de *shaikh al mushaikh* (premier prélat), ayant appris mon arrivée, m'invita à aller prendre le café avec lui. Je fus en conséquence lui faire ma visite; mais comme je trouvai que c'était un grand ours, je ne demeurai que peu de temps avec lui.

Le tombeau de Shaikh-Shahab-Addeen-Sheherverdy se trouve également au milieu de Bagdad; il est placé au centre d'un agréable jardin, et a une mosquée et différens autres bâtimens qui en dépendent.

En dehors des murs de la ville, il y a plusieurs jolis tombeaux de personnages célèbres, dont les principaux sont ceux de Shaikh-Ahy-Kuzat, et de Zybindeh, l'épouse du calife Haroun al Rashid.

Après avoir fait ma visite à tous ces endroits sacrés, je résolus de faire un pélerinage aux reliquaires supérieurs de Samerah, Kerbela et Nejif. Je louai pour cet effet des chevaux, et le 15 de *Shual* (le 4 janvier 1803) nous passâmes le Tigre; et, revenant sur une grande partie des trois derniers jours de mon voyage à Constantinople, j'arrivai à la fin de la quatrième journée, avant le coucher du so-

leil, à Samerah. Si j'avais pris des informations à ce sujet à mon arrivée à Karutapa, je me serais épargné beaucoup de fatigue, puisque Samerah n'est qu'à vingt-quatre milles de cette ville, par où j'aurais pu aisément prendre ma route en allant à Bagdad; mais comme il était dit que j'aurais le mérite de faire un pénible voyage en allant rendre mes adorations à ce saint lieu, je passai tout près sans le savoir, et, par cet accident, souffris beaucoup de fatigue de corps et de peine d'esprit à cette occasion; car, depuis le moment que je quittai Bagdad jusqu'à celui que j'y rentrai, il ne cessa de pleuvoir; et comme le guide que le pacha de Bagdad m'avait donné était un bigot Soony, il ne cessa d'opprimer et de harasser les Shyas partout où nous passions; de sorte que les habitans des villages fuyaient à notre approche, et me maudissaient d'y être venu.

Nous passâmes la première nuit dans une hutte qui appartenait à un chef arabe de la tribu de Tummeeran, près d'un monticule appelé la *Montagne de Nimrod*, d'où, à ce qu'on rapporte, ce monarque a essayé de monter au ciel.

La seconde nuit, nous parvînmes à la ville de Dilujil, sur le bord du territoire sacré, et prîmes notre refuge chez un mutusellum

(prétendu musulman, c'est-à-dire un Soony).

Dans le cours de la troisième journée, je rendis mes respects aux tombeaux d'Abrahim-Malik-Ashter, célèbre général d'Aly, le gendre de Mahomet, et de Mohammed, le fils de l'imam Aly al Hady, qui est en telle vénération dans ce voisinage, que c'est par lui que le peuple jure. Il était, par conséquent, tard avant que nous atteignîmes le Tigre, lequel est toujours plein dans cette saison de l'année, et descend avec une grande rapidité. Comme il fallait que nous traversions ce fleuve, nous nous mîmes dans une vieille barque, dont les conducteurs paraissaient ne pas entendre leur métier. Cependant la pluie et le vent nous donnaient au visage, de sorte que tous nos efforts pour le passer furent inutiles, et nous fûmes forcés de retourner d'où nous étions partis, après avoir employé une heure entière à faire de vaines tentatives. Nous nous vîmes alors contraints de regagner, à douze milles en arrière, le village de Balbud, où nous eûmes de la peine à nous faire donner de mauvais lits à la maison d'un shaikh de la tribu de Beni-Saad.

Le lendemain nous retournâmes sur le bord du fleuve, que nous passâmes avec beaucoup de

peine et de danger. Nous mîmes pied à terre sur la rive opposée un peu avant le coucher du soleil, et restâmes cette nuit sous la tente d'un chef arabe. Ce shaikh était un insigne flatteur et hypocrite; mais comme il se trouvait malade d'un gros rhume, il voulut profiter de mes connaissances en médecine, et m'engagea instamment à passer quelque temps avec lui. Comme je refusai sa proposition, il fit enlever, pendant la nuit, mon mulet et le cheval de mon guide, en me voulant persuader qu'ils s'étaient enfuis. Il espérait que, par ce moyen, il me forcerait non seulement à ne pas le quitter, mais à obtenir de plus une récompense en me faisant retrouver ces animaux. Je fus fort indigné de cette conduite, et lui dis que son mal était dans le coin de son œil, et qu'il était impossible de le guérir sans y faire une forte incision; mais que, n'ayant point sur moi mes instrumens, je ne pouvais lui rendre aucun service. Il fut enfin convaincu de la justesse de mon raisonnement, et vers le milieu du jour il fit reparaître le cheval et le mulet, que nous montâmes sur-le-champ pour continuer notre voyage. Après avoir fait quelques milles, nous arrivâmes à Naherwan, village célèbre par la victoire remportée par le calife Aly sur ses

ennemis les Kharegites. Après avoir franchi cet endroit, nous passâmes pendant quelque temps par de mauvaises terres et des ravins jusqu'à près de trois heures du soir, que nous trouvâmes un caravanserail ruiné, placé sur un monticule appelé *Serai de Mirza-Kujy;* c'est la seconde station où les pélerins remplissent les cérémonies prescrites : alors, à la distance de quatre *fersukhs,* nos yeux furent éclairés par les reliquaires du dixième et du onzième imam, sur qui repose la paix de Dieu!

Un peu à la droite de Samerah est une grande éminence, que le peuple de ce canton appelle le *Tul al Mukhaly*. En arabe, *Tul* signifie un tertre, et *Mukhaly* un petit sac qui peut contenir quatre ou cinq livres de grains, tels que ceux dont se servent les cochers de fiacre de Londres pour donner l'avoine à leurs chevaux. Une tradition porte que Moatissim, un des califes des Abbassides, voulant donner à Hussen Askerry (le onzième imam) une preuve de sa puissance, ordonna de faire passer son armée en revue dans cette plaine, et qu'après que cet exercice fut fini, il enjoignit à chacun de ses cavaliers de remplir son sac de terre, et de l'aller vider dans cet endroit; et tel était le nombre de ses troupes, qu'en peu de temps ce tertre se

trouva formé. En voyant ce qui venait de se passer, l'imam dit au calife : « Si vous voulez » me le permettre, je vais maintenant vous » montrer mon armée. » Il indiqua ensuite un certain endroit où le calife vit dans l'air une immense troupe d'hommes et de chevaux qui s'avançaient vers lui : les premiers étaient tous bien armés, et les chevaux avaient un air menaçant et terrible. Le calife fut épouvanté en voyant cette apparition, et demanda excuse à l'imam, qui lui accorda gracieusement pardon. C'est à cette occasion qu'on donna à Hussen le titre d'*askerry* (le conducteur des armées).

A la nuit, nous entrâmes dans Samerah, qu'on appelle quelquefois *Sermenrai* (qui réjouit le spectateur), qui est éloigné de quatre-vingt-seize milles de Bagdad. On dit que, durant le temps de la prospérité des califes, ces deux villes se trouvaient si rapprochées, qu'un coq pouvait voler de l'une à l'autre, et on trouve encore des vestiges des maisons tout le long du chemin.

C'est dans cette ville que se trouve le mausolée d'Aly al Hady (le dixième imam), bâti par Ahmed-Khan-Dunbely; ce bâtiment est plus élevé et plus solide qu'aucun des dômes de

Kerbela, Nejif ou Kazemine, mais il n'est pas doré, ni d'une aussi belle architecture que les mausolées de ces endroits. Dans l'intérieur de l'édifice, il y a un coffre, ou cercueil de bois, qui couvre les tombeaux de quatre saints; savoir: Aly Hady, Hussen-Askerry, Narjiss-Khatun, la mère de Mehedy, le douzième imam, et une fille d'Aly-Hady, le dixième imam. A la distance de la portée d'un arc du mausolée, est la caverne dans laquelle disparut l'imam Mehedy, dont tous les pieux Shyas attendent encore le retour. On n'a fait aucun changement à la caverne; on s'est contenté de la couvrir d'un dôme.

Le lendemain de mon arrivée, Syed-Kheleel, le surintendant du mausolée, vint me trouver, et, quoique de la secte des Soonys, il me témoigna beaucoup d'égards.

Le jour suivant, étant fort ennuyé de la troupe de mendians qui m'obsédait, et de la tyrannie que mon guide exerçait sur les Shyas, je pris la résolution d'abréger mon séjour ici; et du moment que j'eus rempli toutes les cérémonies requises, je repris la route de Bagdad. Après avoir fait quelques milles, le temps se remit à la pluie, qui ne cessa de tomber qu'à

mon arrivée dans cette ville. On fait ordinairement ce voyage en six jours, pour aller et venir; mais je fus obligé d'en mettre douze, à cause du mauvais temps et de la dégradation des routes.

CHAPITRE XXXI.

L'auteur se rend en pélerinage à Kerbela et à Nejif. Il est reçu avec cordialité à la maison d'un Syed et par le gouverneur de Kerbela. Il rencontre sa tante. Description du mausolée et de la ville de Kerbela. Récit de la prise de cette ville par les Wahabis. Elle est pillée une seconde fois par les Arabes. Histoire des Wahabis. Lettre de leur chef au roi de Perse.

Après m'être reposé une semaine à Bagdad, je partis de nouveau en pélerinage pour Kerbela et Nejif. A cette occasion, je ne m'adressai pas au pacha, dans la crainte d'être de nouveau ennuyé par un conducteur Soony. Je louai donc quelques chevaux et mulets d'un voiturier, à condition qu'il m'accompagnerait : par ce moyen, je fis ce voyage avec beaucoup de satisfaction; et comme les habitans, le long de la route, ne furent pas alarmés par la présence d'un Turc, ils me témoignèrent tous beaucoup d'égards.

Pendant le premier jour de mon voyage, j'eus le bonheur de faire la connaissance de Mulla-Osman, le juge de Kerbela, qui s'en retournait chez lui, et, quoique Soony, c'était un homme d'un esprit droit et dégagé de tous préjugés. Il témoigna beaucoup de plaisir à me voir, et me pria d'être son convive durant cette journée.

On trouve sur la route de Bagdad à Nejif de bons caravanserails de huit milles en huit milles, lesquels sont bâtis de brique et de mortier en manière de forteresses, et qu'on appelle *khans;* mais il y en a peu qui soient habités.

Le premier jour nous fîmes quarante milles, et passâmes la nuit au khan de Mirza-Keejy; et le lendemain, vers les trois heures, nous arrivâmes à Kerbela. Je me rendis à la maison de Syed-Khemzeh, dont j'avais connu beaucoup le neveu, Syed-Ahmed, pendant mon séjour à Moorshedabad au Bengale, et que j'avais espéré d'embrasser à Kerbela; mais ce digne homme était mort quelques mois avant mon arrivée. Cependant ses parens se montrèrent fort hospitaliers et attentifs envers moi, et m'assistèrent à remplir toutes les cérémonies du pélerinage. Le gouverneur Ameen-Aga fut également fort honnête, et m'invita deux fois

à dîner chez lui. Il eut soin aussi de me faire donner des chevaux et des mulets pour continuer mon voyage à Nejif, dont il voulut payer les frais; mais comme je me serais vu par là privé du mérite de mon pélerinage, je le priai de me permettre de ne point accepter cette marque d'amitié de sa part.

J'eus le plaisir de trouver ici ma tante, Kubelai Khatun, laquelle, par suite des malheurs de notre famille, et de mon départ du Bengale, s'était retirée du monde pour venir terminer ses jours sur le territoire sacré. Comme cette rencontre était absolument imprévue, elle nous causa une grande joie mutuelle.

Le mausolée de Kerbela et son enceinte avaient été restaurés, il y avait peu d'années, par les soins de Mohammed-Khan-Kejar, roi de Perse. Le dôme est entièrement couvert de lames d'or, et le dedans richement orné et doré par les plus habiles orfèvres, peintres et ciseleurs de Perse, qu'on y fit passer pour cet effet. Le tombeau du prince des martyrs (Hussen, fils d'Aly et petit-fils de Mahomet) est placé au centre de l'édifice, et couvert d'un étui d'acier incrusté d'or, et fort orné. Dans la cour on trouve les tombeaux des soixante-douze martyrs qui périrent avec leur prince.

A un quart de mille du mausolée, il y a un souterrain qui a été creusé dessous l'endroit où les martyrs furent tués. C'est de ce souterrain que se tire la terre bénite de Kerbela, qu'on fait passer dans toutes les parties du monde comme une précieuse relique.

Près de-là est l'endroit où fut dressé la tente de l'imam Zien al Abadeen (fils de Hussen) le jour de la bataille, sur lequel on a élevé un joli cénotaphe aux dépens de l'épouse du feu nabob Assuf al Dowlch de Lucknow; et cette même dame avait commencé à faire bâtir un caravanserail, qu'elle fut obligée d'abandonner à la mort du nabob.

A huit lieues de distance de Kerbela, il y a un magnifique tombeau d'un des martyrs que les pélerins allaient généralement voir; mais les déprédations commises par les Wahabis sont cause qu'il est aujourd'hui négligé, et je craignis de m'y rendre.

La ville de Kerbela est entourée d'une muraille de terre. Elle était autrefois la demeure d'un grand nombre de riches marchands; mais depuis qu'elle a été pillée par les Wahabis, elle tombe en décadence, ayant été abandonnée par plusieurs de ses habitans aisés. Cet évènement, qui eut lieu seulement onze mois

avant mon arrivée, se passa de la manière suivante.

Le 18 du mois de *Zilhige* (mars 1802), la plus grande partie des respectables habitans de Kerbela étant allé faire leurs dévotions au reliquaire de Nejif, vingt-cinq mille Wahabis, montés sur des chevaux arabes et d'agiles chameaux, y firent une soudaine incursion du Désert, et se rendirent, moyennant quelques intelligences qu'ils s'étaient faites, promptement maîtres de cette ville. Après avoir massacré et pillé pendant quelques heures les habitans, ils essayèrent d'enlever les lames d'or du mausolée; mais ce métal est si fortement rivé, qu'ils ne purent venir à bout de leur dessein. Ils ne laissèrent pas cependant de dégrader beaucoup les tombeaux et d'autres parties de l'édifice, et se retirèrent, au coucher du soleil, sans la moindre apparence d'alarme.

Le gouverneur, Omar-Aga, qui était un bigot Soony, fut soupçonné d'avoir eu une correspondance secrète avec les Wahabis, et de s'être laissé gagner par eux. Il est certain, du moins, qu'à la première alarme, il fut se réfugier dans un village voisin sans faire la moindre défense; il fut en conséquence mis en jugement par Soliman-Pacha, et condamné à mort.

Pendant le peu de temps que les Wahabis restèrent dans la ville, ils égorgèrent cinq mille personnes, et blessèrent le double de ce nombre. Ils spolièrent aussi tous les habitans de leur or, de leur argent, et de tout ce qu'ils avaient de précieux.

Comme il n'y avait que peu de temps que cet évènement avait eu lieu, les habitans n'étaient encore occupés d'autre chose; et ce qu'ils rapportèrent des cruautés exercées par ces monstres me fit dresser les cheveux. Il me parut cependant que les personnes massacrées s'étaient conduites d'une manière pusillanime, sans offrir aucune résistance, et se laissèrent égorger comme des agneaux par les mains du boucher.

Lorsque les Wahabis se furent retirés, les Arabes du voisinage, tirant avantage de ce découragement général, entrèrent dans la ville, et emportèrent le cuivre et les autres objets d'un grand poids, dont les Wahabis n'avaient pas jugé à propos de se charger. Ils tuèrent également plusieurs des habitans, et restèrent dans la ville pendant deux nuits et un jour.

Durant mon séjour à Kerbela, je cherchai à me procurer autant de lumières qu'il me fut possible sur les lois et la religion de cette nou-

velle secte; mais comme les habitans de Kerbela sont d'un naturel indolent, et ne se mêlent que de ce qui les concerne personnellement, les connaissances que j'ai pu acquérir à ce sujet sont fort bornées.

J'appris que le fondateur de cette secte se nommait *Abd al Wahab* (le serviteur du dispensateur de tous les bienfaits). Il était né dans le voisinage de Hilla, sur les bords de l'Euphrate, mais fut élevé et adopté par un homme de quelque considération, appelé Ibrahim, du district de Nejid. Pendant sa jeunesse, il fut regardé comme supérieur à tous ses contemporains, à cause de la vivacité de son esprit, de sa pénétration et de sa grande mémoire. Il était d'ailleurs d'un caractère généreux; de sorte que lorsqu'il recevait quelque argent de son patron, il le distribuait sur-le-champ parmi ses inférieurs. Après avoir reçu les premiers élémens d'éducation, et un peu de connaissance des lois, il se rendit à Ispahan, alors la capitale de la Perse, où il étudia, pendant quelque temps, sous les principaux maîtres de cette ville. Ensuite, il passa à Khorassan, et puis à Ghizni, d'où il alla à Irac; et après y avoir fait quelque séjour, il retourna chez lui, vers l'année 1171 de l'égire (A. D. 1757—8), et commença à

publier sa nouvelle doctrine. Dabord les principes fondamentaux de sa religion furent les mêmes que ceux du célèbre imam Abu Hanifa; mais il en différait considérablement dans l'exposition du texte. Peu de temps après, il secoua le joug de l'obéissance, et promulgua une doctrine entièrement nouvelle. Il accusa toute l'église mahométane d'être composée de fédéralistes (donnant des associés à Dieu), d'infidèles et d'idolâtres; il les chargea même d'être pires que des idolâtres. « Car ceux-ci, dit-il, » dans des temps de calamité, renoncent à leurs » idoles, et adressent leurs prières directement » à Dieu; tandis que les Musulmans, dans leurs » plus grandes afflictions, ne vont jamais au-» delà de Mahomet, d'Aly, ou de quelques » autres saints. Le peuple, qui fait ses prières » aux tombeaux du prophète et de ses descen-» dans, et qui invoque ces personnes pour » qu'elles soient ses médiateurs près de Dieu, » est véritablement coupable d'idolâtrie; car » jamais il n'y a eu de nation assez stupide pour » adorer une image comme son Dieu, mais » simplement comme la représentation d'un de » ses attributs, ou un de ses médiateurs près » de la Divinité. C'est ainsi que les Juifs et les » Chrétiens, qui ont des images de Moïse et de

» Jesus-Christ, ne les associent jamais avec » Dieu, mais leur adressent quelquefois leurs » prières, comme à des intelligences inter- » médiaires entre l'Être suprême et eux. »

C'est par de semblables argumens qu'il se fit un nombre de sectateurs, et commença alors à piller et à détruire les tombeaux et les reliquaires du prophète et de tous les saints; et, de cette manière, il acquit de grandes richesses et un nom célèbre; de sorte qu'avant sa mort, il possédait un pouvoir et une autorité sans bornes.

Il eut pour successeur son fils Mohammed, qui, étant aveugle, ne quitta jamais sa maison, mais ne s'en est pas moins arrogé les titres d'imam et de suprême pontife de leur religion. Il emploie, comme son adjoint, un homme appelé Abd al Aziz, lequel était le frère adoptif de son père, et qui a une stature colossale et une voix très-forte. Ce personnage a quatre-vingts ans; mais il conserve toute la vigueur de la jeunesse, et prédit qu'il ne mourra que lorsque la religion des Wahabis sera parfaitement établie dans toute l'Arabie. Abd al Aziz vient voir deux fois par semaine Mohammed, pour délibérer avec lui sur tous les points de la religion, et recevoir ses ordres pour expédier

des corps d'armée dans différens quartiers. Leur pouvoir et leur influence se sont accrus au point qu'on peut dire que toute l'Arabie leur est soumise; et leurs sectateurs ont un tel respect pour eux, que lorsqu'ils vont pour se battre, ils leur demandent des passe-ports pour les portiers du paradis, qu'ils pendent à leur cou, et courent ensuite se précipiter avec la plus grande confiance au milieu des ennemis.

Quoique les Wahabis aient amassé d'immenses richesses, ils ont néanmoins conservé la plus grande simplicité de mœurs, et une extrême modération dans leurs désirs. Ils s'asseoient sans cérémonie à terre, se contentent de quelques dattes pour leur nourriture, et un grand manteau d'étoffe grossière leur sert de vêtement et de lit pendant deux ou trois ans. Leurs chevaux sont de la véritable race de Nejid, dont les généalogies sont bien constatées; aussi ne permettent-ils point qu'il en sorte du pays.

Les Wahabis sont en possession de toute l'Arabie, à l'exception des villes de Mascate, la Mecque et Medine (1). Depuis plusieurs années ils s'abstiennent d'attaquer les villes

(1) Ces villes ont été prises depuis par les Wahabis. Voyez l'Histoire des Wahabis, qui a paru en 1810.

saintes : dabord, à cause de leur respect pour la maison de Dieu; secondement, à cause de leur attachement au schérif de la Mecque, qui professe leur religion; troisièmement, parce qu'ils reçoivent de grandes rétributions des pélerins qui passent sur leur territoire. Mais il y a quelque temps, qu'à l'instigation des Turcs, Abd al Aziz envoya dans la Terre sainte une grande armée sous la conduite de son fils Saoud, lequel, après avoir brûlé et dévasté le pays, entra dans la Mecque, où il renversa plusieurs tombeaux et reliquaires, et alla mettre ensuite le siège devant Jedda. Le shérif se réfugia sur-le-champ sur un vaisseau qui mouillait dans la mer Rouge; et le peuple ayant consenti à payer une forte somme, les Wahabis se transportèrent à Oman. Peu de temps après leur arrivée dans cette province, ils furent joints par un frère du sultan de Mascate, qui embrassa leur religion et s'arrogea le titre d'*imam al Mussulmeen* (pontife des Musulmans), et ne tarda pas à contraindre les habitans de la campagne à suivre son exemple et à se déclarer pour la nouvelle foi. Ils ont en conséquence secoué le joug du sultan, dont l'autorité se borne aujourd'hui à la ville de Mascate et de ses environs.

Les habitans de Bassora et de Hilla sont dans de si grandes appréhensions de la visite des Wahabis, qu'ils ne passent pas une seule nuit en repos; et ceux de Nejif et de Kerbela, qui ont envoyé tous leurs effets précieux à Kazemine, fument tranquillement leur pipe jusqu'à la pointe du jour, se croyant alors en sureté contre les attaques de leurs ennemis.

Comme les déprédations des Wahabis ont souvent été portées jusqu'à peu de milles de Bassora, il y a tout lieu de croire qu'ils ne tarderont pas à se rendre maîtres de cette ville. Ils ont soumis dernièrement la tribu d'Outub, qui est fameuse par ses connaissances dans l'art de construire des vaisseaux et dans celui de naviguer; de sorte qu'ils ont commencé à avoir une force maritime. S'ils sont réellement parvenus à ce point, ils pourront bientôt se rendre à Bassora, et ensuite s'emparer facilement de Bagdad. Je ne doute pas même qu'ils ne soient en peu d'années aux portes de Constantinople.

La sacrilège spoliation des villes de la Mecque et de Kerbela, par les Wahabis, aurait dû exciter la vengeance du grand-seigneur et du roi de Perse, et les engager à unir leurs forces pour extirper cette scélérate tribu, dont l'insolence est montée au point que, non contens de la

souveraineté de l'Arabie, ils ont eu l'audace d'écrire à ces deux monarques, pour les exhorter à embrasser leur religion. Voici une copie de la lettre de leur général ou vice-régent au roi de Perse.

« Nous volons vers Dieu
» Pour nous soustraire à satan maudit.
» Au nom de Dieu,
» Le compatissant, le miséricordieux,

» D'Abd al Aziz, chef des Musulmans,
» A Futteh Aly Shah, roi de Perse.

» Depuis la mort du prophète Mahomet, fils
» d'Abd Allah, le polythéisme et l'idolâtrie ont
» été promulgués parmi ses sectateurs. Par
» exemple, à Nejif et à Kerbela, le peuple se
» prosterne devant les tombeaux et les reli-
» quaires, qui sont faits de terre et de pierre,
» et adressent leurs supplications et leurs prières
» aux personnes qu'ils renferment. Comme il
» est évident pour moi, le moindre des servi-
» teurs de Dieu, que de pareilles pratiques ne
» sauraient être agréables à nos seigneurs Aly
» et Hussein, j'ai employé tous les moyens
» possibles pour purifier notre sainte religion
» de ces viles superstitions; et, par la grace de
» Dieu, j'ai depuis long-temps extirpé ces pro-

» fanatiques du territoire de Nejid, et de la plus
» grande partie de l'Arabie; mais ceux qui ont
» soin du mausolée et les habitans de Nejif,
» étant aveuglés par l'avarice et l'intérêt de ce
» monde, ont encouragé le peuple à continuer
» ces pratiques, et ont refusé de se rendre à
» mes exhortations : c'est pourquoi j'ai envoyé
» une armée de fidèles (comme vous pouvez
» l'avoir appris), pour les punir suivant leurs
» mérites. Si le peuple de la Perse est adonné
» à ces superstitions, qu'il ne tarde pas à se
» repentir; car quiconque est coupable d'idolâ-
» trie et de polythéisme, sera puni de la même
» manière.

» La paix soit avec ceux qui obéiront à ces
» instructions. »

CHAPITRE XXXII.

L'auteur continue son pélerinage à Nejif. Récit des canaux de Husseiny et Assuffy. Éloge du feu nabob Assuf ad Dowleh. Description des villes de Hilla et de Nejif. Récit du mausolée d'Aly. Anecdote d'un Arabe. L'auteur se livre à des contemplations pieuses. Il retourne à Bagdad. Ce qui le détermina d'abord à aller demeurer chez le consul anglais; mauvaises suites qui en résultent. L'auteur se dégoûte de la façon de vivre de M. J—s. Manière de voyager dans l'Irac. L'auteur s'embarque sur le Tigre.

Aussitôt que j'eus rempli toutes les cérémonies du pélerinage de Kerbela, je partis pour Nejif, par la route de Hilla, où j'arrivai le premier jour de mon voyage, la distance étant seulement de seize *fersukhs*. Pendant le cours de cette journée, je passai deux ponts bâtis sur des canaux. Le premier de ces canaux, qu'on appelle le *Niher Husseiny*, n'est qu'à quelques milles de Kerbela, et fut creusé par

l'ordre du sultan Murad, un des empereurs turcs, pour conduire l'eau de l'Euphrate à Kerbela; entreprise pieuse qui lui a valu les bénédictions de tous les habitans de ce district. L'autre porte le nom de *Niheri Hindue* ou *Assuffy*, ayant été fait aux dépens du feu nabob Assuf al Dowleh de Lucknow. Il est beaucoup plus grand que le canal de Husseiny, et sa largeur est celle d'une rivière ordinaire. L'intention, en formant cet aqueduc, a été de conduire une quantité suffisante d'eau de l'Euphrate à Nejif, lieu de sépulture d'Aly. On a déjà dépensé dix lacs de roupies (deux millions cinq cent mille francs); mais, par la duplicité du pacha, et la malversation du surintendant, lesquels, au lieu de le conduire en ligne droite, l'ont fait tourner autour de Cufa et d'autres villes, il est encore à plus de quatre milles du lieu de sa destination. On en continue cependant les travaux; et lorsqu'ils seront achevés, ce canal conduira les eaux de l'Euphrate dans l'ancien lit de la rivière Ny, qui se trouve maintenant à sec, et passait autrefois sous les murs de Nejif. Sa largeur égalait alors celle du Tigre; elle doit aller se jeter de nouveau dans l'Euphrate, après avoir fait un détour considérable.

Cette pieuse entreprise du nabob Assuf ad

été élevé sur l'endroit où Aly faisait ses dévotions pendant que le prophète ordonna au soleil de suspendre sa course. Lorsqu'une personne montée sur le dernier dit : « Par le droit d'Aly », la tour tremble; mais si elle répète : « Par le droit d'Omar », la tour demeure parfaitement immobile. On n'a aucune preuve évidente de la vérité du premier de ces deux miracles; mais quant au second, plusieurs personnes m'ont déclaré qu'elles en ont été les témoins, et qu'elles ont placé un homme sur l'ombre avant l'opération, lequel a vu cette ombre se porter en avant et en arrière, suivant le vacillement du minaret.

Je passai la nuit à Hilla, et continuai mon voyage le lendemain de bonne heure. Durant ce jour, je visitai, sur ma route, le tombeau de Zu al Kuffel (le maître de la serrure), ainsi que le puits et la station de l'imam Mehedy, à peu de distance du fort de Nejif. Le premier est situé au milieu d'un village entouré d'une muraille, dont tous les habitans sont Juifs. Ce tombeau est, après Jérusalem, le lieu le plus respecté par tous les peuples de cette secte établis dans l'Arabie, qui s'y rendent, tous les ans, en grand nombre en pélerinage.

Les environs de Nejif forment une vaste

plaine ouverte. Le sol est composé d'argile mêlée de sable, et produit une bonne végétation; aussi y trouve-t-on une variété infinie de fleurs, de plantes et d'arbrisseaux, fertilité naturelle qui ne peut être comparée, selon moi, qu'à celle du Cap de Bonne-Espérance.

Dans les environs de cette ville s'élèvent de très-épaisses vapeurs de la terre, mais surtout des lits des rivières qui sont à sec. A la distance d'une centaine de pas, ces vapeurs offrent toute l'apparence d'une belle rivière; de sorte que ce phénomène a souvent trompé l'espérance des voyageurs fatigués et tourmentés de la soif qui traversaient le Désert.

La ville de Nejif est entourée d'un rempart, dont les angles sont munis de bastions, et il n'y a pas long-temps qu'on y a creusé un fossé. A l'époque où les habitans craignaient beaucoup une attaque de la part des Wahabis, le feu nabob Assuf al Dowleh donna une forte somme d'argent pour être distribuée parmi les pauvres et les personnes pieuses de cette ville. Lorsque le gouverneur reçut ce don, il fit assembler les habitans indigens, et leur proposa qu'au lieu de distribuer cet argent de la manière indiquée, on l'emploierait à creuser un bon fossé qui servît à les défendre contre l'ennemi. Cette proposi-

tion fut acceptée avec empressement, et l'on était déjà occupé de ce travail lorsque je me trouvai à Nejif.

Le mausolée d'Aly, avec les logemens qui sont autour de la cour et de la porte, sont tous du plus bel ordre d'architecture. Le dôme et les tourelles, qui sont couverts de tuiles d'or, furent rebâtis aux dépens d'un des favoris de l'usurpateur Nadir Shah. La partie intérieure du dôme et les murailles des maisons environnantes, ainsi que de la porte d'entrée, sont toutes revêtues de ces tuiles peintes dont j'ai parlé plus haut; et sur le devant du mausolée, il y a un immense sopha ou plate-forme de marbre blanc, qui sert de lieu de repos aux pélerins. Les portes du mausolée, le tombeau et la petite coupole qui le couvre, sont tous d'argent massif; et quoique la plus grande partie des articles précieux qui appartiennent à ce reliquaire aient été envoyés à Kazemine, pour les mettre en sûreté, il y est cependant resté plusieurs riches tapis, ainsi que des lampes et des candelabres d'argent, etc.

Après que les pélerins ont fait leurs dévotions près du tombeau d'Aly, on leur dit de tourner leur face vers un des coins de l'édifice, et d'adresser une prière à l'imam Hussen, dont la tête, à ce

qu'on assure, a été portée de Syrie par son fils Zein al Abadeen, et se trouve enterrée dans cet endroit. Ensuite de cette cérémonie, on se rend au pied du tombeau, et l'on fait deux prosternemens, l'un pour Adam, et l'autre pour Noé, que les desservans du reliquaire prétendent être enterrés dans cet endroit.

A l'extérieur du mausolée, près de la porte, et dessous le sentier par où l'on passe, sont déposées les reliques du Shah Abbass de Perse; et de l'autre côté du bâtiment, proche de la plate-forme sur laquelle on dit des prières, il y a une petite salle dans laquelle est le tombeau de Mohammed Khan Kejar, feu roi de Perse, lequel ne consiste qu'en un simple bloc de marbre blanc, sur lequel on brûle constamment du bois d'aloës; et la nuit, on allume des cierges camphrés dans des candelabres d'argent, tandis que des personnes pieuses y sont occupées jour et nuit à chanter le Koran. Cettte pompe et ces cérémonies conviennent peu dans le voisinage du saint reliquaire, et ne peuvent être attribuées qu'à l'ignorance et à la stupidité des descendans de ce prince.

En entrant dans le saint reliquaire, je fus si pénétré d'un respect religieux, que, quoique soutenu par quatre personnes, je tremblai

comme une feuille, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que je parvins à remplir les saintes cérémonies. Pendant ce temps, entra dans le sanctuaire un Bedouin (Arabe du Désert), avec une barbe blanche qui lui descendait jusqu'au nombril, et qui paraissait n'avoir jamais été peignée, le corps couvert d'une chemise grossière et sale, ayant, au lieu de caleçons, un morceau de drap passé autour de ses reins, avec des talons qui, à force de marcher, semblaient aussi durs que le sabot d'un cheval, et pleins de gersures; de sorte qu'on aurait dit qu'il venait de faire un long et pénible voyage. Il ne fit aucune attention aux desservans du temple, mais se mit sur-le-champ à marcher autour du tombeau; et au lieu de répéter les prières prescrites, il cria à haute voix : « *Ya abul Hussen!* (O père de Hussen!) la paix soit avec vous! Cependant, malgré son manque apparent de respect et de convenance, il était si rempli de sa foi et de la sincérité de sa ferveur, que des larmes coulaient en abondance de ses yeux. En voyant le peu d'égards avec lesquels il se comportait dans cette illustre sépulture, je m'imaginai d'abord qu'Abul Hussen était un de ses camarades ou amis intimes, qui s'était endormi dans le mausolée, et qu'il

cherchait à l'éveiller; mais lorsque je l'eus observé avec attention, et après avoir considéré la sincérité et la pureté de son cœur, et mon peu de mérite, je fus convaincu que ses vœux méritaient plus que les miens d'être exaucés, et j'enviai alors son zèle et son bonheur.

A peu de distance du grand mausolée, il y a deux cénotaphes élevés à la mémoire de Zein al Abadeen (fils de Hussen) et de Suffeh-Suffa; mais comme l'armée de Mousul, qui est arrivée dernièrement ici pour protéger Nejif contre les Wahabis, se trouve campée dans le voisinage, les Turcs brutaux ont profané ces lieux saints par toutes sortes d'impuretés.

Le surintendant du mausolée, qui était aussi de Nejif, s'appelait Moola-Mahmood: c'était un homme respectable, instruit et religieux, et qui, d'après la recommandation du pacha de Bagdad, se comporta envers moi avec beaucoup d'honnêteté. Il m'accorda un logement dans la cour du mausolée, et m'envoya des gens pour me servir; il m'invita même à aller dîner chez lui pendant mon séjour dans la ville; et comme il avait des domestiques persans et hindous, sa table était mieux fournie et servie avec plus d'élégance que je ne l'avais vu jusqu'alors chez les Turcs. Quoique Soony, il di-

sait régulièrement ses prières dans la mosquée du mausolée ; et comme il entendait parfaitement la langue persane, je trouvai beaucoup de plaisir à m'entretenir avec lui.

Depuis mon départ de Constantinople, je m'étais livré à des contemplations pieuses; et, durant ce voyage, je composai deux élégies en l'honneur de Hussen et d'Aly. Je les fis transcrire proprement à Bagdad, et les appendis près des tombeaux de ces illustres saints à Kerbela et à Nejif. Ces élégies furent fort approuvées par les deux surintendans, qui me promirent d'avoir soin qu'on ne les enlevât point, et qu'on les conservât comme une preuve de mon zèle religieux.

Après que j'eus rempli, aux reliquaires de Nejif, toutes les cérémonies prescrites, je songeai à retourner à Bagdad; mais comme des troupes de Wahabis parcouraient le pays, je jugeai à propos de prendre la route par laquelle j'étais venu, quoiqu'il y en eût une beaucoup plus courte.

Entre Nejif et Hilla, je fis mes dévotions à la mosquée de Cufa et au dôme du Chameau. Les personnes qui sont instruites de l'histoire mahométane, connaissent trop ce qui regarde Cufa pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici. Le

dôme du Chameau fut construit en commémoration de l'évènement singulier d'une colline qui s'inclina pour saluer le chameau qui portait le corps d'Aly, et qui est toujours demeuré depuis dans la même position. Je couchai la première nuit à Hilla, la seconde à Kerbela, et le troisième jour je me trouvai de retour à Bagdad.

Ayant ainsi raconté les aventures et les fatigues que j'ai essuyées en cherchant à obtenir mon bonheur spirituel, je vais retourner maintenant à mes affaires temporelles. Au moment de prendre congé de Mohammed-Pacha, gouverneur de Mousul, de qui je me rappellerai toujours les bontés avec reconnaissance, il me remit une lettre pour Aly-Pacha, gouverneur de Bagdad, en me recommandant fortement de me rendre sur-le-champ à la maison du pacha lors de mon arrivée dans cette ville. Il ajouta : « Vous avez déjà entre les mains le » passe-port de l'empereur, qui vous assure sans » doute de sa part tous les témoignages publics » de son estime; mais cette lettre vous procu» rera son amitié particulière, au moyen de » laquelle vous serez conduit sûrement et sans » délai à Bassora, où, par l'intérêt qu'il pren» dra à vous, il ne vous sera pas difficile d'ob-

» tenir votre passage sur un vaisseau arabe » destiné pour Bombaï».

Je promis au pacha de suivre ponctuellement ses conseils, et quittai Mousul dans cette résolution; mais lorsque, pendant la route, je pensai à la manière maussade de vivre des Turcs et à la mal-propreté des demeures des pachas, et que je rappelai à ma mémoire la réception hospitalière que m'avaient toujours faite les Anglais et les agrémens qu'offrent leurs maisons, je me sentis plus porté à prendre ma résidence chez M. J—s, le consul anglais, que d'aller incommoder le pacha de ma personne. Il était tard lorsque j'entrai à Bagdad; je me trouvais fort fatigué, et tous mes habits étaient trempés de la pluie, ce qui me détermina à préférer le repos et les soulagemens du moment à des avantages futurs; je donnai en conséquence ordre à mon guide de me conduire à la maison de M. J—s.

Cette conduite de ma part déplut beaucoup au pacha, qui, ayant été instruit de mon arrivée, avait fait préparer une maison pour me recevoir, et retenir un interprète persan et un autre hindou pour me rendre leurs services. Tous les autres officiers mahométans, pour plusieurs desquels j'avais également des lettres

de recommandation, m'en voulurent beaucoup d'avoir préféré la société d'un Chrétien à la leur. Par une suite de cette fausse démarche, le pacha refusa de me voir pendant plusieurs jours, lorsque je lui envoyai mon passe-port par M. J—s, sous le prétexte qu'il était fort occupé à équiper une armée qu'il devait envoyer contre les Curdes; et lorsque je fus lui faire ma visite, il me fit attendre pendant deux heures dans une tente avant que de m'admettre à son audience; après quoi il me reçut avec de grandes formalités, mais peu de respect. Je devais tout cela, comme je l'appris dans la suite, à ma liaison avec M. J—s, avec qui il était en mésintelligence.

Quoique le pacha refusât de me donner la moindre marque de son amitié particulière, il fut cependant obligé d'obéir aux ordres de l'empereur, en conséquence desquels il me munit de passe-ports, de lettres et de guides pour me rendre aux lieux saints, ainsi que je l'ai déjà rapporté plus haut.

Les seules personnes qui voulurent bien me venir voir à la maison de M. J—s furent Hajy-Hussen et trois autres marchands d'Ispahan. Mais comme il y avait long-temps qu'ils demeuraient à Bagdad, ils avaient oublié les ma-

nières persanes sans avoir acquis celles des Turcs; ils ressemblaient par conséquent au corbeau de la fable, qui, cherchant en vain à imiter la démarche de la perdrix, oublia celle qui lui était naturelle. C'étaient véritablement des gens d'une société fort maussade; mais comme je sentais que ce n'était qu'à ma propre imprudence que je devais l'abandon où je me voyais, je me gardai bien de former la moindre plainte à ce sujet.

J'aurais supporté ce délaissement des Mahométans avec plus d'indifférence, si je ne m'étais pas vu cruellement trompé dans l'attente que je m'étais faite des commodités que je devais trouver dans la maison de M. J — s, laquelle était fort mal-propre et dans un extrême désordre, soit par une suite de sa longue résidence parmi les Turcs, soit par défaut de régularité dans son économie domestique. Quelquefois il déjeûnait à neuf heures du matin, d'autres fois à midi; l'heure du dîner était de même fort irrégulière chez lui, et sa table par conséquent mal servie. Pendant le repas, la conversation était toujours insipide et ennuyeuse; jamais l'esprit et la gaîté n'animaient nos discours, et on voyait d'ailleurs peintes sur son visage la répugnance et l'aversion même que

lui causaient ses convives, soit qu'ils fussent Asiatiques ou Européens. Il était enfin d'un caractère jaloux, et ne pouvait souffrir que j'acceptasse le moindre service de la part des officiers turcs, en disant que puisque je m'étais mis sous sa protection, il ne voulait pas que j'employasse les secours d'aucune autre personne. Cependant, comme il se croyait de trop grande importance pour se mêler lui-même de mes affaires, il en chargea son homme de confiance, Arménien d'Ispahan, qui était un archi-fripon, et dont les menées me causèrent beaucoup de chagrins, et faillirent même à me coûter la vie.

C'est par eau qu'on a ordinairement la coutume de se rendre de Bagdad à Bassora, surtout pendant la saison pluvieuse, lorsque le Tigre est haut, et son courant fort rapide. Je m'étais donc proposé de me joindre à une ou deux personnes respectables qui voudraient faire le même trajet, en louant une barque spacieuse avec des chambres; ce qui, en coûtant peu de chose, m'aurait permis de voyager à mon aise. Mais le jour que je revins de Nejif, l'Arménien me dit qu'un grand et commode bateau, chargé de marchandises appartenantes à la compagnie des Indes Orientales, sous la garde et l'inspection des conducteurs de M. J — s,

allait partir dans peu d'heures pour Bassora, et que je ferais bien de saisir cette occasion pour me rendre à cette ville, exempt de tous frais, et à l'abri des dangers du voyage.

Comme je supposais que ce bateau était convenablement équipé, je consentis à m'en servir sans avoir la précaution de l'inspecter moi-même, et priai l'Arménien de faire porter mon bagage à bord. Lorsque j'arrivai sur le bord du Tigre, j'y trouvai un grand vieux bateau plat, chargé de caisses, sans aucun abri, et monté par un équipage de mauvaise mine; en un mot, c'était un bateau exactement semblable à ceux dont on se sert pour conduire du bois des *sunderbunds* (forêts) à Calcutta. A la vue de cette embarcation, je reculai, et fus sur le point de retourner chez M. J—s; mais lorsque je réfléchis sur la conduite de ce consul, et sur la sotte figure que je faisais à Bagdad, je résolus de braver toutes les fatigues qui pourraient se présenter, et sautai à bord. J'avais passé quarante-quatre jours à Bagdad et à visiter les lieux saints.

J'oubliais presque de dire que, peu de temps après mon arrivée à Bagdad, Hajy-Aly, mon *mehmander*, me demanda un certificat de sa bonne conduite; et lorsque je refusai de le lui

donner, il engagea l'Arménien de M. J—s à parler en sa faveur à son maître, qui eut la faiblesse de me prier de lui pardonner et de lui accorder la grace qu'il sollicitait; mais comme je crus qu'en me laissant fléchir, je rendrais un mauvais service aux voyageurs qui pourraient avoir besoin de cet homme dans la suite, je rejetai positivement son intervention.

CHAPITRE XXXIII.

L'auteur quitte Bagdad. Il arrive à Sook al Shyukh. Description de ce village. L'auteur tombe malade de la fièvre. Il arrive à Mâkul ou Markile, factorerie anglaise à Bassora. Il est obligé de se rendre à cette ville. Caractère des habitans de Bassora. Description de cette ville. Caractère du gouverneur. L'auteur est invité chez M. M—y. Son idée de ce résident. L'auteur manque l'occasion de se rendre à Bombai, et se trouve retenu à Bassora. Evènement singulier arrivé dans cette ville. Conduite de M. M—y à cette occasion. L'auteur est fâché d'être retenu si long-temps à Bassora. Il monte à bord d'un grab *(espèce de vaisseau anglais), le* Shannon.

Je quittai Bagdad vers le soir du 16 de *Zykad*; et comme les mariniers ramèrent jour et nuit, nous arrivâmes le 20 à Sook al Shyukh (le marché du Shaikh), qu'on compte être à cent cin-

quante milles de Bagdad, et à moitié chemin entre cette ville et Bassora.

Cet endroit est la principale résidence de la tribu arabe de Muntefakh, qui habite le Désert entre les deux villes. Il y a un assez bon marché, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie. Le chef de la tribu s'appelle Shaikh Anfiteleh; c'est un personnage de grande importance, qui peut rassembler une armée de quarante à cinquante mille hommes, dont la principale partie consiste en cavalerie. Il y a quelques années qu'il donna beaucoup d'inquiétude au gouvernement de Bassora; mais il est maintenant considéré comme le défenseur de cette ville contre les Wahabis. Le marché est entouré d'un rempart de terre; cependant sa principale défense consiste dans sa situation basse sur les bords du Tigre, parce qu'en coupant une petite portion de la chaussée, on peut, à l'approche de l'ennemi, inonder le pays à plusieurs lieues à la ronde. C'est ainsi que du temps que les Persans, sous les ordres de Kerim Khan, se rendirent, il n'y a pas long-temps, maîtres de Bassora, ils envoyèrent une armée pour s'emparer de cette place. Les Arabes leur permirent d'approcher de la ville; puis, ayant, pendant la nuit, coupé les digues, les Persans

furent entourés d'eau avant qu'ils eussent songé à ce danger. Le shaikh marcha alors contre eux, et tua Aly-Murdan-Khan, leur général, et la plus grande partie de leur armée.

Comme pendant le temps que je cheminai ainsi en descendant le Tigre, je n'avais rien pour me mettre à couvert de l'ardeur du soleil durant le jour, ni pour me garantir pendant la nuit de la pluie et de la rosée, je fus, le quatrième jour de notre voyage, attaqué d'une fièvre violente, qui me retint un mois entier au lit, après mon arrivée à Bassora.

Le 22, nous atteignîmes la ville de Korna, sous les murs de laquelle le Tigre et l'Euphrate forment leur jonction, et composent ensemble un grand courant d'eau, qui peut avoir deux fois la largeur du Gange, lequel est alors appelé *Shat al Arab* (la rivière des Arabes), et continue son cours jusqu'à ce qu'elle se jette dans le golfe Persique.

Le 23, qui était le septième jour de ce désagréable et ennuyeux voyage, nous arrivâmes à Mâkul, que les Européens appellent Markile, à deux *fersukhs* de Bassora. Ici la compagnie des Indes Orientales anglaise a une petite factorerie où demeure le consul. La maison est entourée d'une muraille de terre, et porte, à

cause de cela, le nom de *Kote Frengy* (le fort européen) : *kote* signifie en arabe un petit fort.

La vue de cet endroit me fit un grand plaisir, parce que, d'après ce que j'avais appris du caractère de M. M—y, en général, je me flattais d'être reçu avec cordialité par ce résident, et que je pourrais, par ce moyen, me rétablir promptement de ma maladie, qui avait beaucoup abattu mon esprit et mon corps.

Malheureusement pour moi que, peu de temps avant mon arrivée à Bassora, quelques personnes, par des vues particulières qu'il serait trop long de faire connaître ici, avaient fait courir le bruit que les symptômes de la peste s'étaient fait apercevoir à Bagdad; ce qui avait déterminé M. M—y, qui est d'un caractère timide, et qui prend grand soin de sa personne, à défendre qu'on laissât entrer dans la factorerie aucune personne venant de Bagdad. Cependant, lorsqu'il fut informé de mon arrivée, il vint sur le bord de la rivière, me salua de loin, et me pria de me rendre à Bassora, où il avait fait préparer une maison pour me recevoir.

Comme je savais la fausseté de cette nouvelle, je fus choqué de cette conduite; mais, pour satisfaire à son désir, je continuai ma route vers

la ville, où je trouvai un appartement disposé pour moi dans la maison d'Aga-Mohammed-Abdal-Nubby, marchand de Bassora, et l'am particulier de M. M—y, que le roi de Perse a fait venir, il y a quelque temps, à sa cour, pour le revêtir de la dignité de son ambassadeur auprès du gouverneur-général de l'Inde, à la place de Hajy-Kheleel-Khan, qui fut tué par accident à Bombai, et dont le corps fut envoyé aux dépens de la compagnie des Indes Orientales pour être enterré avec beaucoup de pompe et un deuil public au saint reliquaire de Nejif.

Cette maison était sous la garde d'un grand homme borgne, dont le véritable nom était Fiez-Aly, mais auquel le peuple de Bassora avait donné le sobriquet de Hajy-Ferzeen (la reine au jeu d'échecs), à cause de son impudence et de son caractère brouillon. Cet homme se montra fort négligent et peu empressé à satisfaire mes désirs, conduite qui, dans un temps où j'étais très-faible, contribua à abattre mon esprit, et me fit beaucoup désirer de quitter Bassora. Combien de fois n'ai-je pas regretté, durant ce voyage, de n'être pas resté en Angleterre !

Bassora est habité par un grand nombre de Persans de bonnes familles, qui ont été forcés de

quitter leur patrie par une suite des différentes révolutions dont ce royaume a été long-temps désolé. Plusieurs d'entre eux sont venus me voir, et m'ont invité chez eux. J'ai trouvé, en général, en eux des gens aimables, et en tout fort supérieurs aux indigènes de Bassora, dont le plus grand nombre ont l'esprit étroit et des idées peu libérales, quoiqu'ils soient d'ailleurs exacts observateurs de leur parole; de sorte qu'ils n'exigent entre eux aucune reconnaissance par écrit pour tout ce qui concerne leurs transactions commerciales.

Bassora, qui est beaucoup plus grand que Bagdad, passe pour être le rendez-vous des marchands de toutes les parties de l'Orient. Cette ville est bien défendue par un bon rempart et un profond fossé, auquel la rivière procure de l'eau. Le fort renferme plusieurs bosquets de dattiers, de grands jardins et quelques vignes, qui sont bien arrosés par un canal dont l'eau est fournie par la rivière qui passe par la ville. Les maisons sont, en général, faites de terre, d'une construction fort irrégulière, et ne valent, en effet, guère mieux que des huttes. Comme le climat est fort chaud, et que la ville se trouve entourée de marais, elle doit naturellement être fort mal-saine. Pendant les quatre mois



de la saison pluvieuse, la rivière sort souvent de son lit, et inonde le pays ; alors les Arabes font de profondes tranchées dans ses bords, pour que l'eau vienne arroser le Désert : il en résulte que quand la rivière baisse, il se forme plusieurs marais d'eau stagnante, dont les exhalaisons sont fort nuisibles ; et si la maladie qui provient de ces causes n'est pas la peste, c'est du moins une épidémie qui y ressemble beaucoup. Les Arabes donnent à cette saison de l'année le nom de *maa al mouj* (le débordement des eaux), ce que les Anglais ont traduit par *les eaux de la mort*.

Les habitans de Bassora étaient autrefois si excédés des courses des Arabes, qu'ils contractèrent avec la tribu de Munafekh l'engagement de lui payer la moitié du produit de leurs terres, pour qu'elle leur assurât la jouissance du reste contre les autres tribus ; mais, malgré cette convention, les Arabes errans approchent souvent encore de la ville durant la nuit, et enlèvent tout ce qui leur tombe sous la main.

Afin de protéger les fermes et les maisons de campagne, le gouverneur Abdullah Aga a fait élever, il y a quelque temps, une muraille du côté du Désert, de la longueur de seize

fersuks, qui entoure une quantité de terres et de fermes; de plus il a placé des sentinelles à toutes les portes; ce brave homme, enfin, a mis en usagetous les moyensqu'il a cru nécessaires pour rendre heureux le peuple dont le soin lui est confié : aussi les habitans de Bassora ne cessent-ils de lui prodiguer des louanges et des bénédictions.

A huit milles de Bassora on trouve les tombeaux de Taleha et de Zobeir (deux des disciples de Mahomet); mais comme des hordes de Wahabis et d'Arabes errans faisaient des courses dans le voisinage de la ville, je n'osai pas me hasarder d'aller les visiter.

M. M—y étant convaincu, au bout de douze jours, que je n'étais pas attaqué de la peste, me fit l'honneur de m'inviter chez lui. Je dus cette marque d'attention de sa part à une lettre de recommandation du lord Pelham, et aux ordres de la cour des directeurs, qui chargeait M. M — y de me donner tous les secours qui dépendraient de lui. Comme j'étais fort fâché de la conduite qu'il avait tenue envers moi, je ne voulus lui demander d'autre service que celui de me procurer mon passage sur le premier navire qui partirait pour Bombai; et en cela même il me manqua de parole.

Comme M. M—y est à Bassora le représentant de la compagnie des Indes orientales, les habitans de cette ville le considèrent comme une personne de conséquence; de sorte qu'ils ne cessent de l'accabler de flatteries; ce qui l'a rendu vain et orgueilleux; aussi trouve-t-il que les manières franches et loyales des Anglais tiennent de la rusticité et de l'insolence. Plein de ces idées, il avait résolu de m'humilier et de me faire sentir tout le poids de son importance.

Une partie de l'emploi de M. M—y consiste à faire acheminer les dépêches et les paquets qui lui sont adressés de l'Inde, ou pour ce pays; soin pour lequel on lui accorde une forte somme d'argent. Depuis quelques années, il avait la coutume de charger les marchands arabes de la tribu d'Outub de prendre ces dépêches dans leurs bâtimens, appelés *grabs*, pour les porter à Bombai, ou de les expédier par quelque navire anglais qui se trouvait, par hasard, à Bassora quand le paquet arrivait; mais comme M. M—y était un homme qui entendait les affaires, il comprit qu'il lui serait plus avantageux d'avoir en propre de petites embarcations, qu'il pourrait charger de marchandises, pour faire partir en même-temps

ses dépêches, sans aucuns frais extraordinaires. Il se détermina donc à faire construire ou à acheter tout équipés six ou huit de ces bâtimens, avec lesquels il fait, pour ainsi dire, seul tout le commerce de Bassora. Les patrons et les équipages de ces navires sont tous ses serviteurs particuliers, et doivent par conséquent obéir implicitement à ses ordres.

Quelques jours après avoir été à la maison de M. M—y, il me dit qu'il y avait un vaisseau prêt à mettre à la voile pour Bombai; mais qu'il fallait que je m'arrangeasse moi-même avec le patron pour le prix du passage, parce que c'était là une chose dont il ne voulait pas se mêler. Je me rendis sur-le-champ auprès du capitaine, qui exigea cinq cents roupies (quinze cents francs) pour mon passage. Comme cette demande me parut exhorbitante, et qu'elle était véritablement fort au-dessus de ce que payaient les habitans de Bassora, j'en conclus qu'on cherchait à me tromper. Je refusai par conséquent de payer cette somme, et retournai chez M. M—y, qui me dit qu'il ne pouvait pas intervenir dans cette discussion.

Le jour suivant, j'allai de nouveau trouver le capitaine, et lui offris trois cents roupies (neuf cents francs), qu'il accepta, en me disant qu'il

fallait que je me rendisse sur-le-champ à bord, parce que le vent était bon, et qu'il allait lever l'ancre. Je lui répondis que le gros de mon bagage était à Bassora, mais que s'il pouvait attendre une heure ou deux, je serais alors certainement rendu à bord. Il refusa cette proposition, en disant qu'en deux heures de temps le vent pouvait changer, et le retenir ensuite plusieurs jours sur la rivière; ce qui fut cause que je perdis cette occasion de partir.

Quelques jours après, M. M—y expédia un autre navire sans m'en donner connaissance; et lorsque je lui en fis des reproches, il me répondit : « Vous voulez voir les beautés et les » curiosités de Bombai, et ce navire est destiné » pour le Bengale. » Un troisième navire fut mis en mer, et l'on trouva encore une mauvaise raison pour s'excuser de ne m'en avoir pas prévenu. Je fus tellement outré de cette manière d'agir, que je ne pus m'empêcher de lui dire qu'il fallait que son long séjour en Orient lui eût fait oublier entièrement tous les principes qui distinguent la nation anglaise; je composai même un poëme satirique contre lui, dont je répétai quelques vers en sa présence. Il me dit pour toute réponse que j'avais été gâté par les soins et les attentions qu'on m'avait prodi-

gués à Londres, et qu'il n'était plus possible de me satisfaire aujourd'hui. Toutes ces altercations et tous ces reproches se passaient néanmoins entre nous sous un air qui tenait tout à la fois de la raillerie et du sérieux. A tout autre égard, je coulais mon temps fort agréablement dans la maison de M. M—y, parce qu'il recevait bien son monde, et que notre société était animée par la conversation du capitaine Sp—s et du docteur H—l.

Pendant mon séjour à Bassora, un évènement y causa beaucoup de rumeur, et l'on craignit même qu'il n'eût des suites fâcheuses. Un certain capitaine W—te, patron d'un des navires de M. M—y, qui avait une maison dans la ville, y entretenait une femme arménienne. Un jour qu'un pauvre Arabe passait devant sa porte, il trouva à terre une lettre écrite en langue arabe, dont le contenu portait :

« Peuple de Bassora, je demande votre pro-
» tection. Je suis une Musulmane; née en
» Égypte, et lors de l'invasion des Français
» dans ce pays, je tombai au pouvoir de ce
» Chrétien que je déteste : c'est pourquoi je
» vous prie de me tirer de ses mains. »

L'Arabe alla porter sur-le-champ cette lettre au tribunal de justice, et jura qu'elle lui avait

été jetée du haut de la maison du capitaine W—te. Il se présenta encore d'autres témoins, qui déclarèrent qu'ayant été souvent dans la maison du capitaine W — te, ils y avaient entendu la femme former les mêmes plaintes. D'après ces dépositions, le cazy fut obligé d'envoyer un officier pour mander cette femme devant son tribunal. Cet évènement parut si singulier, qu'il fit assembler un grand concours de peuple qui accompagna l'officier de justice. Le capitaine refusa de livrer la femme, et, après avoir barricadé sa porte, envoya avertir M. M—y de ce qui se passait. Comme celui-ci, par une suite de sa richesse et du caractère public dont il était revêtu, possédait une grande influence sur tous les officiers turcs, il envoya un messager au gouverneur, pour le prier de remettre l'audition des parties au lendemain, qu'il se rendrait alors lui-même au tribunal; avec promesse que si la femme était une Musulmane, ou désirait d'embrasser la religion mahométane, il donnerait ordre de la remettre sur-le-champ. Le gouverneur accepta cette proposition, et envoya quelques soldats pour dissiper le peuple.

Le hasard voulut que le patron d'un autre navire, qui était en charge pour Bombai, de-

meurât dans la même maison que le capitaine W—te. Cet homme, inquiet de ce qui se passait, crut qu'il était prudent d'envoyer quelque argent et d'autres objets de prix à bord de son bâtiment; ce qui donna lieu à faire courir le bruit que la Musulmane opprimée venait d'être transportée sur le navire, et qu'elle se trouverait bientôt hors du pouvoir de la justice.

Le peuple s'assembla alors de nouveau et se fraya un passage dans la maison du capitaine W—te, où il se saisit de la femme, qu'il conduisit au tribunal. Lorsque le cazy l'interrogea, elle déclara que toute cette histoire était controuvée; qu'elle même et tous ses parens étaient Chrétiens, et qu'elle n'avait pas la moindre envie de changer de religion, ou de quitter son maître. En entendant cette déclaration, une quantité de témoins se présentèrent, qui tous déclarèrent que cette femme était coupable de fausseté, puisqu'ils lui avaient entendu réciter la confession de foi des Mahométans. Le cazy fut fort embarrassé de cette affaire, et dit à la femme : « D'après la déposition de ces Musulmans, vous » êtes convaincue d'avoir professé notre foi; et » en le niant, vous avouez que vous êtes une » renégate. En agissant ainsi, vous vous rendez » coupable de la peine de mort; et si dans trois

» jours vous n'abjurez pas votre hérésie, je serai » contraint de prononcer contre vous la sen» tence dictée par la loi. » Il ordonna ensuite de la conduire à la maison du mufty, pour y être enfermée dans le *harem* (appartement des femmes).

La seconde nuit, la femme trouva le moyen de s'échapper, et se rendit à la factorerie anglaise. Elle fut cependant reprise et conduite de nouveau dans la maison du mufty. Le lendemain on la traduisit une seconde fois devant le cazy, qui lui donna le choix d'abjurer la religion chrétienne et d'épouser un Mahométan, ou de subir la mort. La pauvre femme, qui n'était pas préparée à cette alternative, consentit à embrasser le mahométisme. On fit alors sur-le-champ une collecte de mille *kurushs*, pour lui servir de dot, et le lendemain elle fut mariée à un des soldats, qui l'emmena en triomphe chez lui.

Cet évènement humilia la vanité de M. M—y, qui envoya dire au gouverneur que la femme était une Chrétienne, à n'en pas douter, et qu'elle se trouvait sous sa protection ; que par conséquent elle devait lui être rendue sur-le-champ, sans quoi toute amitié serait rompue entre eux, et qu'il pourrait se repentir de sa

conduite. Il donna en même temps ordre de fermer les portes de la factorerie, avec défense d'y laisser entrer aucun habitant de Bassora.

Le gouverneur fit connaître ses regrets de ce qui s'était passé, et en jeta la faute sur le peuple, dont il ne pouvait réprimer la conduite; qu'au reste, la femme ayant épousé un Musulman, et embrassé la religion mahométane, il ne lui était pas possible de changer le jugement porté, en vertu de la loi, par le ministre de la justice.

Comme l'orgueil et la conduite insultante de M. M—y avaient révolté l'amour-propre de plusieurs des principaux habitans de Bassora, on soupçonna généralement que cette affaire était une trame ourdie par quelques-uns de ses ennemis pour le mortifier. Si ce soupçon était fondé, ils eurent véritablement lieu de se repentir de leur conduite.

Cette affaire n'était pas terminée lorsque je quittai Bassora; mais j'ai appris depuis que M. M—y, s'étant d'abord adressé au pacha de Bagdad, et ensuite au divan à Constantinople, avait non seulement obtenu qu'on révoquerait la sentence du cazy, mais que ce magistrat serait lui-même cassé. Le gouverneur reçut de son côté une sévère réprimande, et plu-

sieurs chefs de l'émeute furent bannis de la ville. J'ai vu depuis cette femme à Calcutta, où elle m'a confirmé tout ce que j'avais entendu dire. Cet évènement prouve que les Anglais ont, pour ainsi dire, autant de pouvoir à Bassora que dans l'Inde, et qu'on doit être fort circonspect à faire la moindre chose qui puisse leur déplaire.

Si j'avais pu prévoir, en entrant à Bassora, que j'y aurais été retenu si long-temps, je me serais rendu par terre à Suster, et de-là à Shiraz, d'où j'aurais pu me transporter à un des ports de Perse pour m'y embarquer pour Bombai; par ce moyen, j'aurais eu, sans une plus grande perte de temps, le plaisir de visiter un pays que je désirais beaucoup de voir, et me serais également soustrait à l'orgueil et à la tyrannie de M. M—y.

Enfin, après avoir passé cinquante-cinq jours à Bassora, je parvins à trouver mon passage sur un des *grabs* de M. M—y, appelé le *shannon*, et m'embarquai le soir du 19 de *Mohurrem* 1218 (le 10 mai 1803).

CHAPITRE XXXIV *et dernier.*

L'auteur quitte Bassora. Récit de son voyage et description du golfe Persique. Il entre dans la mer d'Oman et dans l'Océan Indien. Son arrivée à Bombai. Manière cordiale dont il est reçu par le gouverneur. Description de Bombai; des Parsis et autres nations indigènes. Description du fort. Récit des habitans mahométans. Egards que le gouverneur témoigne à l'auteur. Il lui procure son passage sur une frégate de Bombaï. L'auteur s'embarque pour le Bengale. Le navire arrive sur la rade de Balasore. Il mouille sur le Gange. L'auteur se rend à Calcutta.

Je ne fus pas plutôt à bord, que le capitaine ordonna de lever l'ancre; et comme le vent était favorable et frais, nous atteignîmes, le lendemain à midi, l'embouchure de la rivière, qui est à quatre-vingt-dix milles de Bassora, et nous entrâmes dans le golfe Persique.

Ce golfe est un bras de la mer d'Oman, qui est elle-même une branche de l'Océan Indien. Le golfe Persique va du nord-ouest au sud-est; il a environ cinq cents milles de longueur, et dans quelques endroits sa largeur est de cent cinquante milles, mais à son entrée il n'en a que trente-six. On compte que la distance de Bassora à Bombai est de quinze cents milles.

Le 20, nous étions à la hauteur de l'île de Kharek, qui peut avoir à-peu-près neuf milles de longueur sur trois milles de largeur. Les Hollandais en prirent autrefois possession, et y construisirent un fort; mais elle leur fut enlevée par le shaikh arabe de Bundarick.

Le 21, nous passâmes devant Abu-Sheher, un des plus célèbres ports de Perse. Nous eûmes bientôt après un calme qui nous retint pendant plusieurs jours sur cette plage. Je regrettai beaucoup que le vent ne nous eût pas quitté plus tôt, pour que j'eusse eu l'occasion de descendre à terre et de voir une ville de Perse.

Le 25, nous doublâmes l'île d'Abu-Shayib, qu'on dit être longue de cent cinquante milles; et, sur le soir du même jour, nous mouillâmes à l'île de Kies pour y faire aiguade.

Le 27, nous nous trouvâmes vis-à-vis de l'île

d'Hormuz (Ormus), qui n'a que six milles de longueur sur trois de largeur.

Le 28, nous doublâmes Kisshimy, île dont la longueur est de soixante milles et la largeur de vingt; et le 30, nous entrâmes dans la mer d'Oman. A l'entrée de cette mer, on découvre en même temps les côtes d'Arabie et celles de Perse.

Le golfe Persique contient plusieurs îles qui ne sont pas habitées, et dont une est appelée par les Anglais *le Tombeau de Zoom*, d'après la tradition, qui dit qu'un des généraux d'Alexandre y a été enterré. Autour d'une autre île, qui n'est qu'un rocher stérile, il y a un si violent remoux, que si un navire a le malheur d'y tomber, il est sur-le-champ mis en pièces.

Une des plus grandes curiosités qu'on trouve dans cette mer, est un poisson que les Anglais appellent *star-fish*. Il est rond, et jette une grande lumière pendant la nuit, ressemblant alors à une pleine lune entourée de rayons. Il est aussi doux au toucher que de la gelée, et, selon moi, c'est une espèce d'être intermédiaire entre le règne animal et le règne végétal. Lorsqu'on applique ce poisson à quelque partie du corps, il en résulte une ampoule, laquelle dégénère quelquefois en une plaie incommode.

J'ai souvent passé plusieurs heures de la nuit sur le tillac à examiner ce singulier phénomène.

Peu de temps après que nous fûmes entrés dans la mer d'Oman, nous essuyâmes un vent contraire qui alla jusqu'au grand frais; mais comme il n'était pas accompagné de pluie, il ne nous incommoda pas beaucoup.

Il est digne d'être remarqué que, durant le cours de mes voyages, j'ai navigué dans la mer de l'Inde, dans les océans Méridional et Atlantique, ainsi que dans les mers Méditerranée, d'Italie, Ionienne (de la Grèce), de Marmora, de Perse et d'Oman, dans toutes lesquelles j'ai essuyé des tempêtes, sans avoir néanmoins souffert, grace à Dieu, aucun dommage.

Le 5 de *Suffer*, nous passâmes à la hauteur de Mascate, mais cependant pas assez près pour que nous pussions reconnaître la côte, et le jour suivant nous entrâmes de nouveau dans la mer de l'Inde, ce qui acheva le cercle de ma navigation; parce que la baie de Bengale, d'où j'étais parti, est regardée comme formant une partie de cet océan. A cette hauteur nous découvrîmes le promontoire oriental de l'Arabie, qu'on appelle Rasalgat, qui est à cent vingt milles de distance de Mascate.

Le 10 du mois de *Suffer*, qui répond au 3 de juin, une heure après le coucher du soleil, nous jetâmes l'ancre dans le port de Bombai, un an moins quatre jours après mon départ de Londres.

Il faut que je rende justice au capitaine du *grab*, en disant que quoique ce bâtiment fût fort petit, nous y eûmes cependant toutes les commodités possibles, et que j'ai passé mon temps d'une manière fort agréable durant ce trajet.

Peu de temps après que le navire eut mouillé l'ancre, je me rendis à terre, et fus sur-le-champ au palais du gouvernement pour voir M. D—n, que j'avais beaucoup connu au Bengale. Comme il était de bonne heure, ce gouverneur n'était pas encore levé; mais les domestiques, qui me parurent extrêmement honnêtes, me firent entrer dans une salle, et m'offrirent un *houkah* et quelques rafraîchissemens.

A huit heures, on vint me dire que le gouverneur était habillé, et qu'il m'attendait pour déjeûner. J'allai sur-le-champ présenter mes respects à son excellence, qui me reçut de la manière la plus honnête et la plus amicale. Elle me fit son compliment sur mon retour dans l'Inde, et me pria de le venir voir souvent

pendant le temps que je resterais à Bombai. Comme sa maison était déjà remplie de convives, il chargea son homme d'affaires de louer un appartement pour moi dans le voisinage; et nous n'eûmes pas fini de déjeûner, qu'on vint m'avertir que la maison était prête à me recevoir. Le gouverneur ordonna alors à ses gens de me fournir toutes les choses dont je pourrais avoir besoin, et finit par me dire qu'il m'attendait tous les jours à déjeûner et à dîner avec lui, lorsque je ne serais pas engagé ailleurs. Cette réception était si différente de celle qu'on m'avait faite à Bassora, que j'en fus pénétré de reconnaissance.

Durant le cours de la journée, mon ami Abd al Lutief Khan (que Dieu veuille conserver!) ayant appris mon arrivée, vint me trouver, et voulut absolument que je l'accompagnasse à sa maison, située à une petite distance de la ville. Comme mon principal objet, en me rendant à Bombai, avait été de voir cet illustre ami, je ne pus me refuser à sa demande; quoique je craignisse cependant de déplaire au gouverneur. Je fus en conséquence trouver une seconde fois son excellence, à qui je fis part de ma situation, et qui daigna me répondre avec bonté : « Ne vous gênez point. Allez jouir de

» la société de vos amis; mais lorsque le plaisir » ou quelque affaire vous conduira en ville, » allez occuper votre maison, et venez dîner » avec moi. » Je fis mille remercîmens à son excellence de ces marques de bonté, et j'accompagnai mon ami à la campagne; mais comme j'avais plusieurs engagemens à Bombai, et quelques affaires à régler, la maison du gouverneur me fut d'une grande utilité. Je reçus également beaucoup de marques d'amitié de M. L—e, membre du conseil, du colonel G—n, commandant des troupes, et de quelques autres personnes de Bombai.

Bombai est situé entre les dix-huitième et dix-neuvième degrés de latitude nord, et se fait remarquer par la pureté de l'air qu'on y respire et l'excellence des eaux qu'on y trouve. Ses environs produisent tous les fruits et tous les grains des autres parties de l'Inde; mais il y a, entr'autres, dans l'île, quelques bosquets de manguiers, dont les fruits sont supérieurs à tout ce qu'on connaît ailleurs.

La ville, où résident tous les Anglais, est placée dans le fort, dont les maisons ont trois ou quatre étages. Elles sont d'ailleurs bâties de brique et de ciment, avec des portes et des fenêtres peintes; mais elles ont toutes des toits

en talus couverts de tuiles, à la manière d'Europe; et il n'y a pas une seule maison dans toute la ville qu'on puisse comparer à la moindre de celles de Chouringhy (un quartier de Calcutta). Elle est principalement habitée par des Anglais, des Parsis, des Portugais-Indiens, et des Hindous.

Les Parsis descendent des anciens Guèbres, adorateurs du feu. Il y a environ onze cents ans qu'un grand nombre d'entr'eux quittèrent la Perse, à cause du zèle outré et de l'oppression des Musulmans, et vinrent s'établir à Surate, à Bombai et dans d'autres endroits de cette côte. Leur nombre est aujourd'hui si grand, que la plupart des artisans et des domestiques, à Bombai, sont de cette secte. Il y a aussi parmi eux des marchands respectables, dont quelques-uns même sont fort riches. Outre leur propre idiome, ils entendent tous les langues anglaise et hindoue; mais il y en a peu qui parlent le persan de nos jours.

Comme ils ne se marient jamais qu'entr'eux et ne cohabitent avec d'autres tribus que la leur, ils se ressemblent tous parfaitement de physionomie et de couleur. On veut même que rien n'est altéré chez eux au plus faible degré depuis le temps que leurs ancètres sont venus s'établir ici.

Il y a des philosophes anglais qui prétendent que la plus ou moins grande distance du soleil n'influe en rien sur la couleur humaine; et, pour appuyer cet argument, ils citent l'exemple des Parsis à Bombai, et celui des Arméniens à Julfa (faubourg d'Ispahan), de qui la couleur de la peau n'a pas souffert la moindre altération pendant le cours de tant de siècles. Mais si cet axiome est vrai, je ne puis comprendre alors pourquoi les Européens sont blancs, les Éthiopiens noirs, et les Indiens basanés.

Les Parsis assurent qu'ils ont encore des autels, et même quelque partie de leur feu sacré, qu'ils ont apportés avec eux de Perse il y a huit cents ans. Ils adorent deux divinités, dont l'une est le principe du bien, qu'ils appellent *Yezdam*, et l'autre le principe du mal, nommé *Aherman;* mais comme l'esprit humain est toujours plus gouverné par la crainte que par la reconnaissance, les Parsis sont beaucoup plus attentifs à adresser leurs prières à la dernière qu'à la première de ces divinités.

Ils sont extrêmement jaloux de l'honneur de leurs femmes, et lorsqu'ils ont le moindre soupçon de quelque infidélité de leur part, ils s'en défont secrètement. Il n'y en a aucun parmi eux qui possède la moindre idée de sociabilité

ni d'amabilité; et durant mon séjour à Bombai, il n'y en eut pas un seul qui vint me voir, pas un seul par conséquent qui me priât d'aller chez lui; ce qu'il faut attribuer peut-être à l'idée qu'ils avaient que mon rang était trop supérieur au leur, pour que j'acceptasse leurs invitations.

Le seul Parsi d'une éducation libérale que j'aie jamais connu est Moola Firoz, que je rencontrai à la maison d'un de mes amis. C'était un homme honnête et fort instruit, qui avait voyagé en Perse, où il s'était appliqué aux mathématiques, à l'astronomie et aux sciences de Zoroastre. Il parlait couramment la langue persane; mais je ne pense pas qu'il fût grand poète dans cet idiome.

A deux milles au nord de ce fort, il y a une autre ville, entièrement habitée par des indigènes de l'Inde, où il y a un excellent bazar, par lequel le marché du fort est approvisionné. Dans le voisinage sont plusieurs jardins et vergers, qui appartiennent à différentes personnes riches de l'île; ainsi que des bosquets de cocotiers, qui sont plantés si serrés que ce n'est que difficilement qu'on y passe.

Les basses classes du peuple de Bombai ont la plus mauvaise mine qu'on trouve, selon moi,

dans toute l'Inde. Ce sont des hommes d'une petite stature, fort noirs, et qui n'ont que la peau sur les os. On voit, à la vérité, des femmes parsis grandes, grasses et blanches; mais leurs traits sont hommasses, et leurs manières grossières et rebutantes. J'avais souvent entendu dire que les habitans de Surate, qui n'est qu'à quelques journées de marche de Bombai, sont singulièrement beaux; cependant je ne puis le croire : cette idée vient sans doute du beau teint des Parsis; mais je suis d'opinion que les femmes du Bengale sont beaucoup plus vives, beaucoup plus animées, et méritent, à tous égards, la préférence.

Entre la ville et le fort, il y a une grande plaine, laquelle est toujours couverte d'une belle pélouse, qui sert de place d'armes aux troupes, et de promenade aux habitans. A l'ouest de cette plaine, on jouit d'une vue fort étendue sur la mer; et à l'est, on a l'agréable aspect des bois et des montagnes du Concan.

Le fort de Bombai est plus grand et d'une meilleure défense que celui de Calcutta. Il est entouré, d'un côté, par la mer, et des trois autres côtés, par un large et profond fossé rempli d'eau de la mer. Les remparts et les bastions sont tous construits comme ceux de

Calcutta; mais tout autour, dans l'intérieur du rempart, on a élevé une muraille de pierre, pour empêcher que la terre ne s'éboule par l'action des eaux pluviales. Il y a plusieurs portes et poternes, dont les entrées sont défendues par des ponts-levis et des herses. Ce fort a été originairement construit par les Portugais d'Europe, du temps qu'ils possédaient un grand pouvoir dans l'Inde, et fut donné à un des rois d'Angleterre, comme la dot d'une princesse de Portugal. Depuis cette époque, il est resté au pouvoir des Anglais, qui l'ont beaucoup agrandi et amélioré.

Les plus dignes et les plus respectables des Mahométans qui demeuraient à Bombai lorsque je me trouvai dans cette ville, étaient, premièrement, Abd al Lutief Khan, qui descendait d'une très-ancienne famille de Perse, et qui s'est distingué parmi les savans, par un ouvrage intitulé : *Tohfit al Aalum* (la singularité du monde). J'ai reçu de lui les plus fortes preuves d'amitié et de bonté, et je fus son convive pendant la plus grande partie du temps que je demeurai à Bombai.

Secondement, Aga Hussen*, le neveu de Hajy Kheleel, l'infortuné ambassadeur de Perse, qui fut tué dans un tumulte qui eut lieu entre les

Persans de sa suite et les cipayes de la garde d'honneur. C'était un aimable et bon jeune homme, qui se trouvait alors à peine rétabli de cinq ou six blessures qu'il avait reçues dans la querelle. Il attendait à Bombai sa nomination à l'ambassade qu'avait occupée feu son oncle, et recevait, en attendant, une forte pension de la compagnie des Indes. Il vivait d'une manière distinguée, et m'invita souvent chez lui. Il me fit une infinité de questions touchant l'Europe; mais paraissait surtout désirer beaucoup de connaître l'histoire des Francs-Maçons. Peu de temps avant mon départ de Bombai, il reçut la nouvelle qu'Aga Abd al Nubby, marchand de Bassora, avait été nommé à la place de son oncle, ce qui le chagrina beaucoup; et il fut obligé de retourner en Perse.

Troisièmement, Mirza Mehdy Khan. Il était Persan de naissance, et se rendit dans l'Inde pour y chercher fortune. Il commença par visiter la cour du Nizam, à Hyderabad; il alla ensuite à Lucknow, où, par les soins de M. R J — n, il obtint une pension; mais comme il avait une singulière tournure d'esprit, il se trouva engagé dans quelques difficultés, dont il se tira néanmoins. Il fut ensuite à Benarès, où

il attira l'attention de M. D—n, qu'il suivit lorsque celui-ci fut nommé gouverneur de Bombai. M. D—n, qui avait une très-haute opinion de sa capacité, l'envoya en qualité d'agent de la compagnie des Indes Orientales à Abu Sheher, en Perse. Mais comme cette nomination ne convint point au gouverneur-général, il fut rappelé, et reçut une pension de huit cents roupies par mois. Il y avait, outre ceux que je viens de nommer, plusieurs autres riches et respectables négocians mahométans à Bombai, mais aucun qu'on pût regarder comme un personnage de quelque conséquence.

Durant les quarante-cinq jours que je demeurai à Bombai, je dînai une ou deux fois par semaine chez M. D—n, et me trouvai aux bals qu'il donnait tous les lundis au palais du gouvernement, où j'eus occasion de voir toutes les dames, ainsi que les principaux habitans de cet établissement.

Je témoignai souvent à M. D—n mon désir de me rendre au Bengale, et le priai de me procurer mon passage; mais il ne voulut pas consentir à me laisser partir de sitôt, en me disant, avec bonté, qu'il était persuadé que je n'étais pas remis assez des fatigues de mon voyage pour en recommencer un autre; que,

cependant, je pouvais être persuadé qu'il me ferait avoir une place à bord d'un bon navire.

A la fin, la frégate de Bombai, fort joli vaisseau appartenant à la compagnie, ayant reçu l'ordre de se rendre à Calcutta, M. D—n me dit que si le séjour de Bombai m'ennuyait, il ordonnerait au capitaine de me prendre à son bord, et d'avoir soin que je jouisse de toutes les commodités possibles. Je lui répondis que je ne pourrais jamais m'ennuyer dans un endroit où se trouvait son excellence; mais qu'il était naturel que je désirasse de revoir ma famille, de laquelle je me trouvais éloigné depuis plusieurs années; que j'acceptais, par conséquent, l'offre qu'il me faisait. Il envoya sur-le-champ chercher le capitaine H—s, qui commandait la frégate, et, m'ayant présenté à lui, me recommanda fortement à ses soins. Par ce moyen, je fus conduit, sans aucuns frais, à Calcutta; tandis que si je m'étais embarqué sur un navire marchand, j'aurais été obligé de payer deux mille roupies (six mille francs). En un mot, les bontés de M. D—n, à mon égard, furent si grandes, que je ne sais comment lui en témoigner ma reconnaissance.

Le 26 du mois de *Rubby al Avul* (16 juillet), je m'embarquai sur la frégate de Bombai; et

comme le vent était favorable, nous eûmes bientôt gagné le large; de sorte qu'en onze jours nous arrivâmes sur la rade de Balasore, à l'embouchure du Gange, sans avoir éprouvé aucun accident remarquable. Durant ce voyage, le capitaine H—s, et son épouse qui l'accompagnait, se conduisirent à mon égard avec toute la politesse et toutes les attentions possibles; et comme le navire était fort grand et en bon ordre, j'y jouis de toutes les aisances et de tous les agrémens qu'on peut espérer de trouver sur mer.

Nous fûmes retenus pendant quelques jours par l'attente d'un pilote, qui vint enfin nous trouver, et conduisit le navire sur la rivière jusqu'à Volta, où je me mis dans une chaloupe, et le 15 de *Rubby Assany* 1218, qui correspond au 4 août 1803, je descendis à Calcutta, où je remerciai Dieu de m'avoir ramené sain et sauf dans ma patrie.

FIN.

APPENDIX A.

Voyez volume 1, page 154.

Le colonel Symes retourna dans l'Inde en 1801, et fut, au commencement de l'année suivante, envoyé de nouveau par le marquis Wellesley comme ambassadeur à la cour d'Ava, entre laquelle et le gouvernement anglais (dans l'Inde) il s'était élevé une mésintelligence sérieuse; laquelle, jointe aux insinuations secrètes de la cour de France, rendit cette négociation plus difficile que la première fois.

La nature de ce différend était telle, qu'il plut au roi de dire, en pleine cour, qu'il n'y avait que le colonel Symes qui pût le réconcilier avec les Anglais.

Le zèle et l'habileté que le colonel Symes manifesta à cette occasion, engagèrent le marquis Wellesley, quelque temps après le retour de cet officier de son ambassade à Ava, à le nommer à une place de grande importance à la cour de Dehly; mais une dangereuse maladie le força de renoncer à cette flatteuse perspective, et à s'embarquer pour l'Europe à la fin de l'année 1803.

Lorsque la malheureuse expédition sous les ordres de sir John Moore fut résolue, le colonel Symes, qui était alors membre du conseil de guerre, et dans un mauvais état de santé, renonça à cette place, et prit le commandement du soixante-seizième régiment. Peu de temps après, il s'embarqua pour l'Espagne, sous les ordres du général Baird, par qui le colonel Symes fut employé pour examiner l'état des armées espagnoles. Ses rapports sur ce sujet ont paru dans le récit de cette expédition. Pendant qu'il remplissait cette mission, le colonel Symes fit quatre-vingt milles de poste en un seul jour par de mauvaises routes; ce qui, joint aux fatigues de la retraite précipitée à la Corogne, épuisa à tel point ses forces, qu'il mourut deux jours après s'être rembarqué.

Ce fut durant l'intervalle du retour du colonel Symes d'Ava, et de la nomination à sa mission à Dehly, que Mirza Abu Taleb arriva à Calcutta. Ce dernier ne perdit pas de temps à aller voir son ami, et fut, pendant plusieurs mois, fréquemment convié à sa table, où le traducteur anglais de cet ouvrage eut souvent le plaisir de le rencontrer, et de lui entendre raconter une quantité d'évènemens qui lui étaient arrivés pendant ses voyages.

Lorsque le colonel fut nommé pour aller à Dehly, Abu Taleb demanda à l'accompagner, et à être nommé son adjoint; mais ce projet ayant manqué par la maladie de son ami, il se rendit à la campagne chez M. Auguste Brooke, son ami à Bénarès, par la recommandation duquel il fut nommé collecteur d'un des districts de Bundlecund, place dans laquelle il mourut en 1806.

Comme il laissa peu de bien, la compagnie des Indes Orientales a généreusement accordé une pension à sa femme et à sa famille.

APPENDIX B.

Voyez volume 1, *page* 204.

La réfutation suivante des idées qu'on a en Europe sur la liberté des femmes d'Asie fut écrite par Mirza Abu Taleb Khan pendant son séjour en Angleterre, et traduit en anglais par son ami et compagnon de voyage de Calcutta à Corke, le capitaine David Richardson, lequel a péri, à ce qu'on craint, sur un des vaisseaux de l'Inde dont on n'a pas entendu parler; il fut publié par l'intelligent auteur et compilateur M. Dundas-Campbell, dans l'*Asiatic Annual Register de* 1801.

RÉFUTATION

DES IDÉES

Qu'on a en Europe sur la liberté des femmes d'Asie,

PAR MIRZA ABU TALEB KHAN.

Un jour que je me trouvais en société à Londres, la conversation tomba sur la *liberté* sur laquelle les Anglais prétendent avoir les notions les plus saines et les plus parfaites qu'il y ait au monde. Une dame anglaise, en m'adressant la parole, observa que les femmes ne jouissent d'aucune liberté en Asie, mais vivent comme de véritables esclaves, sans honneur et sans autorité, sous le pouvoir de leurs maris. Elle blâma ensuite les hommes de tenir cette conduite injuste, et les femmes de la faiblesse qu'elles ont de s'y soumettre. Malgré toutes les peines que je pris pour la détromper sur ce sujet, en lui observant que la chose est exactement le contraire de ce qu'elle pensait, puisque c'est en

Europe que les femmes n'ont pas le moindre pouvoir, il me fut absolument impossible de la convaincre. Cependant elle finit par vaciller dans son sentiment, et, tombant enfin dans le doute, elle me pria de mettre mes idées en écrit pour qu'elle pùt mieux les saisir, et parvenir, par ce moyen, à distinguer la vérité de l'erreur. Comme cette même fausse opinion est profondément enracinée dans l'esprit de tous les autres Européens, et qu'on s'est occupé souvent à la discuter, j'ai cru nécessaire de m'étendre un peu sur les priviléges dont le beau sexe jouit, par les lois et par les usages, en Europe et en Asie; en négligeant de parler de ce qui est commun à ces deux parties du monde, et en faisant remarquer ce qu'on doit regarder comme principalement particulier à chacune d'elles, et cela par manière de comparaison, afin que ceux qui sont capables de quelque réflexion puissent apercevoir plus facilement la différence, et distinguer le véritable état des choses.

Il faut d'abord poser comme une maxime générale, que, dans l'ordre social, le respect aux lois de l'équité et de la politesse, ainsi que le soin de ne point causer de dommage aux autres, sont des conditions essentiellement

nécessaires; car, sans cela, la liberté de l'un serait nuisible à celle des autres. Par exemple, supposons que quelqu'un soit autorisé à faire de sa propre maison ce qui pourrait mettre en danger celle de son voisin; ce serait là porter préjudice à la liberté de ce voisin; ou si, pour être à son aise dans un temps chaud, on allait voir ses amis en chemise ou en robe de chambre, ce qui serait une chose agréable et un acte de liberté pour soi-même, mais prouverait en même temps un défaut de savoir vivre; par conséquent l'observation de ces lois est essentielle.

Les raisons qui font paraître la liberté des femmes d'Asie moins grande que celle des Européennes, sont, selon moi, les six suivantes:

La première raison est « le peu de communication qu'elles ont avec les hommes, et la retraite dans laquelle elles vivent », conformément aux lois et à leurs usages particuliers, et c'est là la principale de ces six raisons; car elle a été la cause des fausses notions qu'ont eues à cet égard les femmes d'Europe, qui s'imaginent que celles d'Asie sont naturellement portées à se promener dans les rues et dans les marchés publics, mais que leurs maris les tiennent enfermées, et mettent des gardes

à leurs portes. Il faut observer ici que les avantages de ce défaut de communication, qui prévient tous les maux qui résultent de l'admission des étrangers, et qui procure tant de temps pour le travail et les occupations utiles, sont si manifestes qu'il est inutile de vouloir en prouver l'évidence, et dont la coutume de tenir à Londres les portes des maisons fermées, et la méprisable condition des hommes au Cap de Bonne-Espérance, sont des preuves suffisantes. Malgré cela, l'usage est admis en Angleterre de laisser communiquer ensemble les deux sexes, ce qu'il faut attribuer à la force de la vertu des femmes anglaises, et à la crainte de plus grands inconvéniens, dont il y en a quatre principaux, que je vais exposer ici, et dont les effets ne sont pas connus en Asie.

La première de ces causes est « le haut prix de tout ce qui est nécessaire, et le petit nombre de domestiques et d'appartemens »; car si le mari et la femme avaient chacun une maison, une table et une voiture particulières, il serait impossible d'en supporter les dépenses; c'est pourquoi la nécessité force le mari et la femme à prendre leurs repas ensemble avec leurs convives dans la même salle, à coucher dans la même chambre, et à se trouver, par con-

séquent, toujours vis-à-vis l'un de l'autre; ce qui est contraire à la coutume d'Asie, où le bas prix du travail permet aux femmes d'avoir des logemens séparés, et de ne point devoir se conformer au temps et aux circonstances qui conviennent le mieux à leurs maris; et lorsqu'elles sont dans la compagnie de leurs amies intimes, elles aiment à se passer pendant plusieurs jours de leurs maris, à qui elles envoient alors la nourriture au *murdannah* (l'appartement des hommes); et il en est de même lorsqu'il prend au mari la fantaisie de rester tranquille chez lui; car, dans ce cas, il mange et couche seul dans le *murdannah*.

La seconde cause est « la froideur de ce climat (d'Angleterre), qui demande qu'on se promène et se donne de l'exercice, et que le mari couche dans le même lit que sa femme; mais la promenade ne permet point qu'on se cache aux yeux de tout le monde ». Quant au second cas, il faut l'attribuer à une autre cause, qui est le défaut de place; car, sans cela, la disposition naturelle de l'homme le porte, quand il est dans le malheur ou l'affliction, à vouloir être souvent seul et à coucher dans une chambre isolée.

La troisième cause est « qu'ici (en Angle-

terre) tout le monde est de la même espèce» ; car dans ce royaume, qui se trouve placé dans un coin du globe, où il n'arrive et d'où il ne part point d'étrangers, la communication des deux sexes n'est pas accompagnée de la corruption des mœurs comme en Asie, où des gens de différentes nations demeurent dans la même ville; et vouloir accorder une pareille liberté aux femmes là où un semblable danger de corruption existe, serait un attentat contre la liberté des hommes, ce qui (comme il a été prouvé au commencement de cette réfutation) est contraire à la justice ; et qu'une corruption des mœurs doit avoir lieu là où différens peuples se trouvent mêlés ensemble, est trop évident pour qu'il soit besoin de le prouver. Avant que les Musulmans se fussent rendus dans l'Hindoustan, les femmes n'étaient pas contraintes de se dérober aux yeux des hommes ; cela n'a même pas encore lieu aujourd'hui dans les villages hindous, et l'on sait avec quel soin les Hindous conservent leurs anciens usages, et combien fortement ils y sont attachés; mais actuellement les femmes des grandes villes observent si rigoureusement la pratique de se cacher à la vue des hommes, qu'une femme mariée ne se montre même pas à son beau-père, et que la

sœur ne paraît que rarement en la présence de son frère.

Une quatrième cause est « la nécessité où sont les femmes d'Europe d'acquérir quelque expérience des affaires du monde, et d'apprendre différentes choses par une suite des devoirs qu'elles sont obligées de remplir pour prendre part à l'état de leurs maris »; expérience qu'elles ne peuvent pas obtenir dans la retraite; tandis que les devoirs des femmes d'Asie, se bornant à prendre soin des effets de leurs maris, et à élever leurs enfans, elles peuvent se passer de cette expérience, et n'ont aucun besoin de s'écarter de l'usage établi de vivre dans la solitude. Ce qui vient d'être dit tend à prouver que les femmes d'Asie ne sont pas dans la nécessité de se montrer en public. Il faut observer de plus qu'elles ont plusieurs raisons pour préférer de rester ainsi isolées, dont une est l'amour de la tranquillité et du repos; une seconde, le désir de conserver leur honneur en ne se compromettant pas avec le vulgaire, ou en souffrant les insultes des gens grossiers et brutaux qui se trouvent continuellement dans les rues; sentiment qu'elles ont de commun avec les femmes de la noblesse d'Europe, qui, pour conserver leur dignité, ne se promènent jamais

dans les rues, et même avec les femmes des particuliers, qui ne sortent point la nuit, ni même le jour, sans être accompagnées d'un ami ou d'un domestique pour les protéger en cas de besoin. L'idée qu'ont les femmes d'Europe que celles d'Asie ne voient jamais aucun autre visage d'homme que celui de leur mari, et qu'elles sont privées de tous les agrémens de la société, ne doit être attribuée qu'aux fausses notions qu'on peut leur avoir données sur ce sujet. Il leur est permis de jouir de la compagnie des parens mâles de leur mari et de leur père, ainsi que de celle de vieux voisins et de leurs domestiques, et plusieurs hommes et femmes se trouvent toujours présens à leurs repas. Elles peuvent aussi se rendre en palanquin aux maisons de leurs parens et chez les femmes de leur rang, et cela même sans en avoir prévenu leurs maris. Les jardins leur sont ouverts après qu'on en a fait sortir les étrangers; et il leur est permis de faire chercher des musiciens et des danseurs pour les amuser dans leurs propres appartemens; enfin, elles ont plusieurs autres moyens pour passer le temps d'une manière agréable.

La seconde raison est « le droit que la loi accorde aux hommes d'épouser plusieurs fem-

mes», ce qui, aux yeux des femmes d'Europe, est une horrible oppression ; de sorte qu'elles regardent comme serviles celles qui s'y soumettent. Mais au fond, la cause de cette loi et de cette coutume est fondée sur la constitution physique de la femme, qui la sépare de son mari pendant les derniers mois de sa grossesse et durant le temps qu'elle allaite ses enfans; et les femmes d'Asie ont encore d'autres époques où elles ne peuvent cohabiter avec leurs époux.

Comme ce privilège n'est pas accordé par les lois anglaises aux hommes, il en résulte une grande gêne pour eux; tandis que les lois d'Asie, en permettant la polygamie, rend justice à l'homme sans faire tort à la femme; car l'honneur de la première et légitime épouse n'en souffre point, parce que les femmes qui consentent à épouser un homme marié, ne sont point admises dans la société des dames, à cause qu'elles ne sortent jamais d'une illustre ou riche famille; un homme d'honneur ne consentant point que sa fille fasse un semblable mariage. Voici la manière dont ces autres femmes vivent: celles qui sont d'une famille honnête ont une maison particulière à elles, ainsi que cela se pratique en Angleterre avec ce qu'on appelle les femmes entretenues; et celles qui ne le sont

pas, vivent dans la maison de l'épouse légitime sur le pied de domestiques, et le mari se transporte quelquefois chez elles d'une manière clandestine. D'ailleurs, ces femmes ne peuvent envier aucun des privilèges de l'épouse légitime; car, quoique, d'après la loi, elles aient, comme celles-ci, droit à la succession, il faut remarquer cependant que, comme l'épouse légitime ne se marie jamais sans obtenir un fort douaire, tout ce que le mari possède est employé à y satisfaire, de manière qu'il ne reste rien pour ses héritiers. L'idée que les hommes d'Asie ont généralement trois ou quatre femmes est très-mal fondée, car ils n'en ont communément qu'une seule. Sur mille hommes il y en a peut-être cinquante qui ont une ou deux femmes, et sur ceux-ci dix qui en ont plus de deux. La crainte des mauvaises suites de la polygamie fait que les hommes se soumettent avec patience à vivre séparés de leurs épouses légitimes aux époques ordonnées par la nature, comme étant le parti le plus sage; car, d'après ce que je sais, il est plus facile de vivre avec deux tigresses qu'avec deux femmes.

La troisième raison est « le droit que possède le mari de faire divorce. » C'est là ce que porte la loi; mais on ne la met guère en

usage; car si une grande offense est le motif de la répudiation d'une femme, et si on en fournit des preuves contre elle, elle en reçoit la punition par ordre du magistrat ou de la part du mari, avec le consentement de toute sa famille; et si l'offense n'est pas grave, telle que mauvaise humeur, insociabilité, etc., le mari la punit en abandonnant le quartier des femmes, et en restant dans son appartement. Mais les raisons de divorce qui se trouvent dans la disposition du mari, sont fondées en justice sur la loi et sur la supériorité de l'homme sur la femme, à raison de la plus grande part qu'il prend aux affaires de la famille; car tout le travail pénible est son partage; tandis que les femmes passent, en général, leur vie dans le repos et la tranquillité. Cependant, si la femme forme, au criminel, une plainte contre son mari, telle que celle de ne pas distribuer également son temps entre ses femmes, ou de retrancher sur ce qui leur est nécessaire pour la vie, elle parvient également à se faire divorcer d'avec lui, quoiqu'il n'y consente pas.

La quatrième raison est « le peu de foi que la loi attache, en Asie, au témoignage des femmes; » car, dans toutes les cours de justice, chaque fait est censé prouvé par le témoignage de

deux hommes; mais la loi exige celui de quatre femmes. Cela ne doit pas être attribué à la supériorité d'un sexe sur l'autre; mais au manque de savoir et d'expérience des femmes et à la légèreté de leur caractère.

La cinquième raison est « la coutume qui veut que les femmes d'Asie cessent de fréquenter les bals et autres divertissemens, et renoncent aux habits somptueux et aux ornemens après la mort de leurs maris. » Cela doit être attribué au grand respect qu'elles portent à la mémoire de leurs époux, ainsi qu'à leur attachement aux coutumes et usages qui leur sont propres; car rien ne les empêche de prendre un second mari, si ce n'est la crainte de s'exposer aux railleries et à la censure des femmes de leur rang.

La sixième raison est « que les filles ne jouissent pas en Asie de la liberté de se choisir elles-mêmes un époux. » Il n'y a rien à dire sur cet article; car en Europe la liberté est purement idéale à cet égard, puisque le choix de la fille est nul si elle n'obtient pas le consentement de son père et de sa mère; et le seul effet qui en résulte, c'est d'encourager le rapt (ainsi que cela se pratique dans l'Inde, parmi les esclaves des deux sexes), et d'exciter la froideur et le trouble parmi les membres d'une famille. En

supposant qu'une pareille liberté existe en Angleterre, il est évident qu'il doit en résulter la honte et la misère. Le choix d'une fille qui ne fait que revenir de nourrice, et que la nature presse à prendre un époux, est une affaire de laquelle dépend le bonheur de toute sa vie; il ne peut donc mériter de la considération et du respect qu'autant qu'il a obtenu l'approbation des parens que l'expérience a éclairés, et que ne séduit point une aveugle passion.

Mais ce que les femmes d'Asie ont au-dessus de celles de l'Europe, tant par la loi que par l'usage, peut être rangé sous *huit* chapitres.

Chapitre premier. « Le droit que l'usage leur accorde sur le bien et sur les enfans de leurs époux; » car les hommes d'Asie considèrent comme les deux objets principaux du mariage, après celui de la procréation de leur espèce pour l'adoration de Dieu, celui d'avoir soin de leur argent et de leurs effets, et celui de faire élever leurs enfans, afin qu'étant libres de ces peines, ils puissent se livrer entièrement à la poursuite de leurs différentes affaires. Voilà pourquoi ils mettent la principale partie de leurs richesses entre les mains de leurs femmes, de sorte que celles-ci ont en leur puissance de détruire en un seul jour tous les biens acquis

pendant la vie. Quoique cela ait rarement lieu, il arrive néanmoins quelquefois que le mari, après avoir amassé une grande fortune pendant sa jeunesse, la confie aux soins de sa femme, qui, au lieu de la lui remettre quand il est vieux, ne lui accorde qu'une subsistance alimentaire, et conserve le reste pour ses enfans. Et tel est le pouvoir qu'ont les femmes, relativement à leurs enfans, que souvent ils sont devenus grands sans avoir reçu la moindre instruction, ou meurent dans la première enfance; car faute d'esprit et d'expérience, les mères font difficulté de se séparer de leurs enfans pour les envoyer aux écoles, ou les faire voyager; et lorsqu'ils tombent malades, elles leur administrent des remèdes nuisibles, d'après les conseils de leurs confidens; ou, par tendresse maternelle, leur accordent tout ce que les malades désirent en général; et sont, par cette condescendance malentendue, la cause de leur mort.

Chapitre second. « Le droit qu'elles ont, par l'usage, de marier leurs enfans et de leur inculquer des principes religieux à leur gré; » car lorsque le mari veut en donner un en mariage, et que la femme désapprouve ce choix, le contrat n'a pas lieu; mais dans le cas contraire, le mariage se fait généralement. Comme les en-

fans, tant mâles que femelles, ne quittent presque point leur mère, qu'ils regardent comme leur protectrice contre leur père, qui passe à leurs yeux pour méchant, à cause du plus ou moins d'éducation qu'il veut leur faire donner; ils adoptent la religion que leur mère leur inculque, et demeurent absolument étrangers à celle de leur père. Il arrive souvent, lorsque la mère est une Shya et le père un Soony, que les enfans qui, par leur disposition naturelle et par les instructions qu'ils ont reçues de leur mère, parlent avec mépris des chefs de la secte des Soonys en présence de leur père; lequel, quoiqu'il n'ait jamais entendu tenir un pareil langage à un homme, sans le punir sur-le-champ de la mort, se soumet patiemment à les souffrir de la part de ses enfans, qu'il suppose excusables, à cause de leur défaut de jugement; et par la répétition de semblables discours, son attachement à la foi de ses pères se trouve insensiblement ébranlé, et il y renonce même entièrement avec le temps, ou du moins n'y est plus que faiblement attaché.

Chapitre troisième. « Leur autorité sur leurs domestiques; » car les domestiques de l'appartement du mari, dont celui-ci dispose à son gré, sont cependant plus soumis à la femme

qu'à leur maître, dans la crainte qu'elle ne porte quelque plainte contre eux, si elle les surprend en défaut, ainsi que cela leur arrive souvent; et les domestiques du *zenana*, sur lesquels la femme a l'inspection, ont tellement peur de leur maîtresse, que plusieurs d'entr'eux passent leur vie entière dans le *zenana*, sans se présenter une seule fois devant le mari; car quelques-uns ne lui rendent jamais service, et d'autres qui lui en rendent ne lui parlent point. Les femmes sont d'ailleurs si inébranlables sur ce point, que le mari n'oserait s'arroger le pouvoir de chasser un de ses domestiques; de manière même que ses plaintes à leur égard sont des recommandations pour eux; tandis que ses louanges tiennent lieu de griefs, et les exposent au ressentiment de leur maîtresse. Le contraire de ce que je viens de dire a lieu avec les femmes d'Europe, qui ne peuvent suivre leur seule volonté à l'égard de leurs enfans et de leurs domestiques; mais semblent plutôt n'être que des conviées familières dans la maison de leur mari.

Chapitre quatrième. « L'exemption dont jouissent, par usage, les femmes d'Asie, d'assister leurs maris dans leurs affaires, et de servir leurs convives; » tandis que cela est généralement le devoir des femmes européennes, soit

que leurs maris exercent un état agréable, tel que celui de bijoutier, de mercier, de parfumeur, etc., ou bien un métier servile et grossier. J'ai vu plusieurs femmes quitter leur dîner pour aller répondre aux demandes d'un chaland; et quoiqu'on n'exige pas ces devoirs de toutes les dames, il y en a cependant qu'elles remplissent généralement, tels que ceux d'entretenir les convives, de découper et de servir à table, de faire le thé et le café; tandis que les dames d'Asie n'ont aucune de ces peines à leur charge; mais vivent de la manière que je l'ai dit plus haut.

Chapitre cinquième. « La plus grande condescendance avec laquelle on se résigne aux caprices des femmes d'Asie et le droit imprescriptible qu'elles ont de tourmenter leurs maris sous toutes sortes de prétextes; » ce qui est regardé comme une qualité essentielle et intégrante de la beauté; car lorsqu'une femme ne met pas ces moyens en œuvre, et se montre en tout soumise aux volontés de son mari, ses charmes perdent bientôt leur prix à ses yeux. Quand, par exemple, une femme sort pour aller voir son père, elle ne retourne chez son mari qu'après qu'il est venu plusieurs fois la chercher lui-même, et qu'elle a eu autant de fois

le plaisir de le renvoyer inutilement; tous les jours, quand le dîner est servi, elle fait attendre son mari, sous quelque fausse excuse, et ne vient que lorsque les mets sont froids; il en est de même quand il s'agit de se coucher. Dans tous ces cas, le mari n'a d'autre parti à prendre que celui de la patience. J'ai connu quelques belles femmes qui, constantes dans leurs affections et entièrement soumises à leurs maris, ont, faute de ces ressources, promptement perdu l'amour de ces hommes bizarres, qui se sont attachés à des femmes médiocres, qui savaient les mettre en usage.

Chapitre sixième. « La plus grande confiance que les Asiatiques mettent dans la vertu de leurs femmes, fondée sur la loi et sur l'habitude; » car on sait que les dames d'Europe, quoiqu'elles jouissent de la liberté de sortir de chez elles, et de converser avec des étrangers, ne peuvent se livrer à ces démarches, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'une personne affidée, soit de la part de leur mari ou de celle de leur père; et elles peuvent moins encore passer toute la nuit ailleurs; ce qui est contraire à l'usage d'Asie, où les femmes qui vont voir une dame de leur connaissance, quoique entièrement étrangère au mari, ne sont accompa-

gnées de personne de la part du père ou du mari. Elles passent ainsi non-seulement une nuit ou deux dans cette maison, mais une semaine entière; et quoique dans une pareille maison il soit défendu au maître d'entrer dans les appartemens des femmes, l'accès n'en est pas interdit aux jeunes garçons de quinze ans qui appartiennent à la famille, sous le prétexte que ce sont encore des enfans.

Chapitre septième. « La part que la loi leur accorde des enfans; » car lorsque le divorce a lieu, les garçons appartiennent au père, et les filles à la mère; ce qui est contraire à l'usage établi en Angleterre, où la mère, après avoir consacré vingt ans de sa vie à élever ses enfans, les voit, en cas de séparation, tous passer au père; tandis que, livrée à la douleur, elle est obligée de quitter sa maison.

Chapitre huitième. « La facilité avec laquelle la femme peut, d'après la loi et l'usage, se séparer de son mari, pour cause de querelle, sans qu'il en résulte un divorce. » Dans ce cas, la femme se rend, une heure après l'altercation, avec ses enfans à la maison de son père ou de quelque parent, et ne retourne chez son mari qu'après que celui-ci lui a fait réparation

de l'injure qu'elle prétend avoir reçue; et elle peut prendre ce parti aussitôt que cela lui plaît.

Outre les huit avantages principaux dont nous venons de voir que les femmes d'Asie jouissent sur celles d'Europe, il y en a plusieurs autres dont je n'ai pas parlé ici, pour ne pas être trop prolixe. Ce que j'ai dit suffit sans doute pour les personnes intelligentes. Adieu.

FIN DE LA RÉFUTATION.




BIBLIOTECA